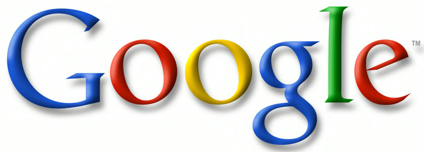
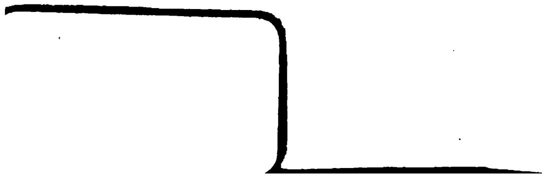




LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXXI

PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1894

LE

FOLK-LORE DE LESBOS

OUVRAGES DE M. LÉON PINEAU

Les Contes populaires du Poitou. Paris, 1891.

Le Folk-Lore du Poitou. Paris, 1892. Cet ouvrage a été honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

CHALON-SUR-SAONE
IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU

LE

FOLK-LORE DE LESBOS

PAR

G. GEORGEAKIS

ET

LÉON PINEAU
Agrégé de l'Université



PARIS
J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894



PRÉFACE

> En creusant ce simple sujet, on arrive à d'étranges profondeurs ; on fouille sous la tige d'une fleur des champs et l'on trouve des racines cent fois séculaires.
>
> Marc MONNIER.

Déjà nous possédions de Lesbos un recueil de Folk-Lore, tout petit, il est vrai, à peine une esquisse, mais encadrée dans un divin poème : *Daphnis et Chloé*[1]. Du IVe siècle de notre ère, cet âge eût suffi d'ailleurs à nous le rendre précieux.

L'existence des paysans mytiléniens de l'époque y est tout entière dépeinte d'après nature. Nous y voyons comment, pour

1. *Les Pastorales de Longus.* Traduction P.-L. COURIER.

tromper la longueur des soirées d'hiver, attablés à boire de ce « fameux vin odorant que produit Lesbos, vin le meilleur de tous », ils passaient le temps « partie à faire de plaisants contes et partie à chanter jusqu'à ce que le sommeil leur vînt ». L'un chantait, sans doute, « les chansons que chantent les moissonneurs au temps des moissons » ; l'autre, peut-être, « disait les brocards qu'on a accoutumé de dire en foulant la vendange ». Ils contaient aussi, bien sûr, et de la jouvencelle qui, déplaisante d'avoir été vaincue au chanter, demanda aux dieux d'être oiseau, et d'Echo, et de Syringe, « pour laquelle fable apprendre, Lamon avait donné à un chevrier de Sicile, qui en savait la chanson, un bouc et une flûte ».

Le printemps revenu, la vie au grand air reprenait : la vie pastorale, inaugurée par un pèlerinage à l'antre des Nymphes où l'« on voyait attachées au roc force

seilles à traire le lait, force flûtes et chalumeaux ». Ils leur sacrifiaient une chèvre, la plus grasse du troupeau, et chantaient en leur honneur des hymnes « que d'anciens pasteurs avaient composés ». Une autre fois, c'était un sacrifice au dieu Pan. Et, après avoir bien repu, couchés sur le feuillage, ils prenaient plaisir d'ouïr Philétas jouer de sa flûte, « grande à merveille, composée des plus grosses cannes que l'on trouve, accoutrée de laiton pardessus la cire », ou de voir Dryas leur danser une danse de vendange, « faisant les gestes comme s'il eût, tantôt cueilli la grappe au cep, tantôt porté le raisin dans la hotte, puis les mines d'un qui foule la vendange, qui verse le vin dans les jarres, et d'un qui hume à bon escient la liqueur nouvelle ».

Puis, l'année suivait son cours paisible, de temps en temps marqué, ici par des funérailles, là par un mariage. Hier ils ensevelirent le corps du malheureux Dorcon,

« sur lequel ils jetèrent force terre, plantèrent à l'entour des arbres stériles, y pendirent chacun quelque chose de ce qu'il recueillait aux champs, versèrent du lait sur sa tombe, y épreignirent des grappes, y brisèrent des flûtes ». Aujourd'hui ils ont célébré le mariage des deux immortels amoureux. « Mais pour lors quand la nuit fut venue, tout le monde les convoya jusqu'à leur chambre nuptiale, les uns jouant de la flûte, les autres du flageolet, et aucuns portant les falots et flambeaux allumés devant eux ; puis, quand ils furent à l'huis de la chambre, commencèrent à chanter Hyménée d'une voix rude et âpre, comme si avec une marre ou un pic ils eussent voulu fendre la terre. »

Ce sont bien là les traditions dont l'ensemble, selon la très juste définition de M. E. S. Hartland[1], constitue le Folk-

1. *Welsh Folk-Lore : its collection and study.* By E. Sydney Hartland.

Lore d'un peuple : contes et chansons, légendes, cérémonies, institutions, coutumes et superstitions, toutes pratiques, toutes croyances, tous amusements qui se sont perpétués par la parole ou l'exemple.

La possibilité de contribuer à reconstituer ce Folk-Lore de l'île de Mételin a donc été considérée par moi comme une véritable bonne fortune.

M. G. Georgeakis, venu en France pour apprendre notre langue, fut assez surpris, lui nourri d'Homère et de Démosthène, de me voir si attaché à mes traditions du Poitou : le plaisir que j'y trouvais ne lui paraissait pas moins étrange que douteux le profit qu'on en pût retirer. Nous eûmes à ce sujet maint entretien. Bientôt il s'y intéressa cependant et enfin il m'avoua, presque en rougissant, que chez lui aussi, dans son île, toutes ces mêmes choses existaient. Il était désormais gagné à la cause. Sur ma demande, il écrivit à des parents, à des amis, là-bas, dans les loin-

tains villages; et, au bout de quelque temps, nous reçûmes des matériaux, de plus en plus nombreux. Au début, il y eut bien quelque hésitation : l'Hellène éprouvait une certaine pudeur à laisser traduire ce que son patois lesbien disait avec un si naïf sans-gêne; il lui semblait qu'en français ces choses-là devenaient énormes. D'autre part, nos premiers correspondants étaient souvent embarrassés, et conteurs et chanteurs, jusqu'à ces derniers temps encore, osaient à peine parler, recommandant bien surtout qu'on ne les trahît pas : d'où l'obligation pour nous de ne pas donner leurs noms.

Maintenant, ces difficultés sont surmontées. M. Georgeakis est devenu un folk-loriste convaincu. Depuis son retour à Mytilène, ce qu'il m'a envoyé promet pour l'avenir une ample et curieuse moisson.

Toute la matière de ce volume, c'est donc à lui qu'elle est due.

Nous avons des contes, des chansons, des coutumes et superstitions.

Les contes populaires de Lesbos ne diffèrent pas sensiblement des contes traditionnels de la grande famille indo-européenne. Comme toujours, le héros favori y est le plus jeune fils du roi qui, après maintes aventures fort périlleuses, arrive enfin au trône de son père. Fées, nains, géants, dragons, démons s'y rencontrent à chaque pas : le plus souvent avec des traits qui leur sont tout particuliers. Mais ce qu'on y cherche surtout et ce qu'on a plaisir à y retrouver, ce sont les souvenirs de l'antiquité classique. Ils y sont nombreux : la Toison d'or, les rochers des Symplégades, la convocation des oiseaux, etc. Et, au travers de tout cela, comme une fraîche brise soufflant de l'ancien monde, une observation de la nature absolument ravissante.

D'autres contes sont plus locaux. Un merveilleux esprit satyrique les anime ;

et mainte leçon y est donnée en des termes que n'eût pas dédaignés Esope.

Cependant, quel que soit l'intérêt qui attache à ces récits, il se dégage des chansons un charme, à mon avis, plus captivant encore.

« La poésie chantée, sous les formes les plus diverses, a certainement existé en Grèce, de toute antiquité. Il n'est même pas douteux que la race grecque, lorsqu'elle se détacha du rameau ethnique auquel elle appartenait, n'ait apporté dans son nouveau pays des chants traditionnels antérieurs à la séparation. D'autres chants ont pu et dû lui venir de ses voisins par importation. Mais surtout il est évident que la race elle-même, à la juger par ce que nous voyons d'elle dans les temps historiques, n'a pu manquer d'avoir de bonne heure une aptitude et un goût marqués pour les manifestations musicales et rythmées de ses sentiments[1]. »

1. Croiset, *Hist. de la littérature grecque*, t. II, p. 13.

Or, de toutes les parties du monde grec, Lesbos, l'antique île éolienne, célèbre par ses citharèdes et qui fut la vraie patrie de la chanson lyrique, reste, de nos jours, sous ce rapport, peut-être la plus riche, assurément l'une des plus intéressantes.

Chaque heure presque de la vie humaine y a ses chants appropriés, depuis ceux avec lesquels la mère endort son enfant, jusqu'à ceux qui accompagnent les morts au tombeau. Les vieux thrènes d'Achille sur le corps de Patrocle[1] ou de Priam et d'Hécube sur celui d'Hector[2]; même celui qu'après la mort d'Achille les neuf Muses en personne ont chanté à tour de rôle, tandis que les Néréides, compagnes de Thétis, poussaient des gémissements[3], n'avaient pas d'accents plus émouvants qu'aujourd'hui les lamentions d'une mère

1. *Iliade*, XXIII, 12.
2. *Iliade*, XXII, 429-430; XXIV, 721 sq.
3. *Odyssée*, XXIV, 60 sq.

sur le cadavre de son enfant ou d'une épouse sur celui de son mari. Il y a des chants de clephtes, où respire le plus ardent sentiment de l'indépendance, la passion de la vie libre à l'air vif des montagnes; de gracieuses chansons d'amour, toutes pleines de désirs; des chansons nuptiales où la future est comparée à une cloche de France, à une image russe, où elle est belle

Comme la toile rouge
Comme le rossignol, qui gazouille aux mois d'avril
[et mai.

Il y a des chants de danse, les uns à une voix, d'autres exécutés par des chœurs; et des chants de métiers; des chants de pêcheurs, dont le rythme cadence le mouvement des barques; et des chants qui reviennent à des époques fixes de l'année : tel ce chant de l'hirondelle, χελιδονισμός[1], « que les enfants

1. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, t. II, p. 19.

de l'île de Rhodes allaient récitant de porte en porte au retour du printemps, en demandant quelque aumône ».

Comme le poète Alcman, le paysan lesbien connaît les chants de tous les oiseaux et, comme lui, il peut dire que ce sont les perdrix dans les campagnes qui lui ont appris à chanter.

D'autres, mieux partagés, les favoris de la science, exhument du sol grec qu'ils fouillent en tous sens des morceaux de marbre : un pied, une main, une tête, quelquefois une statue tout entière, des débris de colonne ou un fragment de musique. Nous n'avons pas la prétention d'aspirer à l'honneur qui leur en revient. Sous les alluvions laissées dans l'esprit lesbien et par l'immigration turque et par la domination latine d'importants documents reposent : inconsciemment conservés par la tradition orale populaire, les générations se les sont fidèlement

transmis. Pour endormir leurs petits enfants les mères ont les mêmes berceuses, et pour bercer leurs jeunes imaginations elles ont aujourd'hui les mêmes contes qu'il y a deux mille ans. Comme alors, filles et garçons aiment et de même expriment leurs amours. Le cœur de tous ces simples est, à bien peu de chose près, ce qu'il était alors : avec ses joies et ses deuils, ses regrets et ses aspirations. Nous serions heureux si les sentiments qui chantent sur les lèvres des Lesbiens du XIX[e] siècle pouvaient aider littérateurs et philosophes à lire dans l'âme des contemporains d'Alcée et de Sapho.

Nous n'avons pas eu d'autre ambition.

Léon Pineau,
Agrégé de l'Université.

Tours, le 12 juin 1894.

PREMIÈRE PARTIE



CONTES





A

FÉERIES ET CONTES MERVEILLEUX

I

LA FILLE DU NAIN

Il y avait une fois un roi, qui était veuf; il n'avait que trois enfants : c'étaient trois garçons. Sur le point de mourir, il les fit venir et leur dit :

« Mes chers enfants, me voilà vieux. Dans quelques jours vous m'aurez perdu. Outre les biens que j'ai partagés entre vous, je vous lègue maintenant trois flèches. Vous n'aurez qu'à aller à cette colline (et du doigt il leur désignait une colline située hors de la ville); du sommet, vous lancerez chacun votre flèche sur la ville et vous épouserez la jeune fille sur la maison de laquelle la flèche sera tombée. »

Après la mort du roi, les trois fils, suivant le conseil paternel, montent sur la colline. La flèche de l'aîné tomba sur le palais du grand vizir; celle du cadet sur la maison du vizir; la flèche du troisième des fils, portée par le vent, tomba en dehors de la ville, dans un grand buisson. Tout chagrin, il se rend à cet endroit et trouve la flèche sur une toute petite boîte. Il se met à pleurer en disant : « C'est ma destinée ! » Il ramasse la boîte et la porte chez lui.

Le lendemain, pendant que ses deux frères se livraient aux plaisirs de leurs noces, il alla à la chasse. Il fut étonné d'avoir tué beaucoup de gibier en peu de temps. Il retourne chez lui où il dépose son gibier. Mais il ne peut rester à la maison, tant le chagrin l'accable. Il ferme la porte et va au café. Le soir, en rentrant, il est tout surpris de trouver un banquet magnifiquement préparé : tout était très bien réussi. Cela le rendit tout pensif; mais, comme il était encore à jeun et très fatigué, car il avait beaucoup marché en chassant, il se mit à table. Le sommeil venant, il trouva son lit fait.

Le lendemain matin, après avoir encore bien fermé sa porte, il retourna à la chasse. La même chance l'attendait. Il apporte son gibier à la maison et s'en va passer le temps au café. En sortant de chez lui, il eut encore soin de bien fermer la porte. A son retour, il trouva la table mise comme la première fois. Cela dura trois jours, au bout desquels, voulant se rendre compte de ce qui se passait dans sa maison, il alla trouver le papas[1]. Celui-ci lui dit de se cacher sous l'escalier, là où il y avait beaucoup de charbon. C'est ce qu'il fit. Quelques minutes après, un bruit de pas se fait entendre; tout d'abord il a peur; puis il reprend courage. Bientôt toute la cave s'illumine. Une jeune fille se présente; il la saisit dans ses bras, en disant le *Credo* : car il supposait que c'était une Fée.

C'était une jeune fille charmante, d'une grande beauté et richement habillée. Le prenant par la main, elle le conduisit en haut et lui dit :

« C'est moi qui prépare votre repas et qui

1. Prêtre de l'Église grecque.

fais votre chambre ; puis, je me cache dans la petite boîte quand j'entends ouvrir la porte. J'aurais passé ma vie ainsi, si vous ne m'aviez découverte. Je serai votre épouse toute ma vie, à la condition de ne jamais sortir de la maison. Permettez que je reste toujours à l'intérieur et que personne, excepté vous, ne me voie. »

Il y consentit. Cependant, il ne pouvait supporter que ses frères se promenassent avec leurs femmes, et que la sienne, qui leur était supérieure, restât renfermée. Malgré toutes les prières de sa femme, il la força de sortir à la promenade avec lui. A la vue de cette femme, les deux autres frères furent jaloux de son bonheur. Comme ils pouvaient tout ce qu'ils voulaient, ils firent venir leur frère et lui dirent :

« Vous allez faire une chose. Nous voulons que vous prépariez un banquet pour tous les habitants de notre royaume et que tout le monde mange à l'ombre : tout cela d'ici trois jours ! »

Ce délai n'était que pour donner aux habitants le temps de se rendre à la capitale.

Ils lui dirent aussi :

« Si vous ne le faites pas, vous perdrez votre femme ! »

Désespéré, il fait part de cette triste nouvelle à sa femme. Elle lui dit :

« Pour réussir dans cette affaire, il vous faut aller au buisson où vous m'avez trouvée et dire trois fois: « Mon père ! Mon père ! Mon père ! » A ces mots, sortira un nain, haut d'un empan avec une barbe de deux empans. Il ne faut pas avoir peur de lui : c'est mon père. Alors, saluez-le de ma part, et puis demandez-lui son parapluie, sa marmite et trois grains de riz. »

Il suivit le conseil de son épouse.

Le parapluie et la marmite que son beau-père lui donna, étaient tellement petits qu'ils pouvaient tenir dans le creux de la main.

Alors il chercha une vallée, fit du feu à côté d'une fontaine et, à quelques pas plus loin, il dressa le parapluie.

Plus il versait d'eau dans la marmite, plus celle-ci s'élargissait; en même temps, le parapluie s'étendait et couvrait toute la vallée.

Tous les sujets du royaume se mirent à table;

tout le monde mangea à l'ombre. Les mets étaient très abondants. Tout le monde fut bien étonné. La jalousie de ses deux frères n'en devint que plus forte.

Ils lui dirent :

« Vous allez faire encore une chose. Vous voyez tout ce monde ? Hé bien ! il faut que vous leur procuriez du raisin pour leur dessert. »

C'était très difficile, car on était à la saison où l'on ne trouve plus de raisin.

Il consulte sa femme ; celle-ci le renvoie chez son père, et lui dit :

« Quand vous ferez sortir mon père du buisson, demandez-lui de vous donner trois graines de raisin. Puis, quand vous serez devant vos frères, donnez-leur à chacun une graine et mangez vous-même la troisième. »

Le voilà parti, bien content. Il reçoit de son beau-père les trois graines de raisin et arrive au moment où tout le monde attendait le dessert. On le voit venir de loin, les mains vides ; on se met à rire, et ses frères commencent à se moquer de lui. Ils se croient victorieux. Alors, il donne une graine à son

frère aîné, l'autre à son second frère, et lui-même mange la dernière. Les voilà tous les trois complètement chargés de raisins. Tout le monde se met à en manger. Mais, plus on en mangeait, plus les raisins se multipliaient. Il fallut appeler la femme du troisième frère pour décharger ses beaux-frères; car il n'y avait pas d'autre moyen. Elle arrive et donne un coup avec la main à chacun d'eux. Soudain, tout cela disparaît. Mais les deux frères étaient fort jaloux et opiniâtres. Ils dirent à leur frère :

« Si vous ne nous présentez pas la personne qui vous fait faire toutes ces choses-là, vous perdrez votre femme. »

Pour arriver à leur but, ils avaient résolu de supprimer celui qui savait si bien produire tous ces prodiges.

Il retourne chez lui, les larmes aux yeux.

Sa femme le console et lui dit :

« C'est très difficile, car mon père ne voudra pas venir; cependant, il faut que vous y alliez et que vous lui disiez de vous suivre; d'ailleurs, annoncez-lui que sa fille court un grand danger. »

Le voilà parti, très affligé, se repentant fort d'avoir obligé sa femme à sortir de la maison malgré sa volonté. Il arrive au buisson et appelle trois fois : « Mon père ! » Le nain sort de sa demeure. Il consent à se présenter devant les tyrans pour tirer son gendre d'embarras.

Le nain arrive, porté sur les bras de son gendre ; il ordonne que les deux frères paraissent devant lui ; il donne un coup de poing sur la tête de chacun et les voilà transformés, l'aîné en chien et le cadet en lièvre.

Le chien s'élance après le lièvre, qui s'enfuit.

Mais le chien se met à sa poursuite et le court encore.

Il ne resta que le plus jeune des trois frères et on le nomma roi.



II

LE MONT DES CAILLOUX

Il y avait une veuve qui n'avait qu'un fils. Il était berger. Dès son lever, il menait les vaches dans une prairie où il passait toute la journée. A midi, il conduisait les bestiaux à un étang pour les faire boire; après quoi, pendant la chaleur, il se reposait à l'ombre d'un arbre en jouant de la flûte. Le soir, il ramenait ses vaches à la maison. Sa mère les trayait, recueillait le lait et en faisait des fromages. C'était ainsi que la mère et le fils gagnaient leur vie.

Un beau jour, le jeune berger aperçut, à midi, trois jeunes filles qui volaient dans l'air; elles s'approchèrent de l'étang et se posèrent au bord. Ce jeune homme remarqua qu'elles étaient presque nues : elles n'avaient qu'une chemise blanche. Elles quittèrent donc leur chemise, qu'elles déposèrent sur la rive, et entrèrent dans l'étang pour s'y baigner.

Stupéfait et charmé à la fois de ce qu'il voyait, le jeune homme se leva et se dirigea vers l'étang. Mais, aussitôt qu'il s'en approcha, les jeunes filles sortirent de l'eau, remirent leur chemise et disparurent.

Le soir, le jeune homme n'en dit rien à sa mère.

Le lendemain, il fut beaucoup plus matinal qu'à l'habitude ; il mena les vaches au pré et resta toute la matinée près de l'étang, à attendre. A midi, voilà que les jeunes filles reviennent pour se baigner. Elles quittent leur chemise et entrent dans l'étang. A l'approche du jeune berger, elles se sauvèrent comme la première fois. Une fois, deux fois, à la troisième fois le jeune homme était tombé amoureux de l'une d'elles, si bien qu'il en languissait fort. Il répondait à peine aux questions qu'on lui posait ; son esprit paraissait préoccupé de quelque chose de mystérieux. Plus le temps passait, plus il devenait pensif ; et, quand on lui parlait de jeunes filles, il se mettait à soupirer. La veuve n'avait pas tardé à s'apercevoir que son fils était amoureux. Mais, comment deviner ce

qui se passait en lui, puisqu'il ne disait rien à personne? Un soir donc, les larmes aux yeux, elle força son fils à lui raconter l'histoire des trois jeunes filles.

« Eh bien, mon fils, s'écria la veuve, je vois ce que c'est. Ce sont des Fées qui, à midi, viennent se baigner ! Ces Fées ne sont pas de même nature que nous. Aussi, mon fils, je te conseille de ne plus mener tes vaches à cet étang. »

A ces mots, le jeune homme s'évanouit.

Alors la mère lui dit :

« Eh bien, mon fils, je vais te donner un bon conseil pour t'emparer de celle qui te plaît. Demain, quand tu iras au pré, empêche tes bœufs de manger jusqu'à l'arrivée des jeunes filles. Alors observe bien où ton amante déposera sa chemise, et, quand elles se baigneront, fais semblant de vouloir faire boire tes animaux. Étant à jeun, ceux-ci n'auront pas soif, bien entendu, ils voudront s'en aller. Ainsi, tu tourneras avec tes bestiaux autour de l'étang. Tâche alors de t'emparer de la chemise de la jeune fille que tu aimes. Elle te priera de la lui rendre. Mais

toi n'en fais rien ! Tu n'as qu'à me l'apporter, elle te suivra. »

Le jeune berger, suivant le conseil de sa mère, parvint à s'emparer de celle qu'il aimait ; les autres s'envolèrent. Alors, il se fit suivre de la Fée. La voilà devant la veuve.

La première chose que fit celle-ci, fut d'enfermer la chemise dans le coffre, dont, à partir de ce jour, elle porta toujours la clef sur elle.

La Fée, alors, se maria avec le berger et lui donna deux filles. Elle aimait beaucoup son mari et elle en était très aimée, ainsi que de sa belle-mère.

Une fois, ils voulaient aller à une assemblée. Tout était prêt, quand la jeune femme se mit à se plaindre à son mari : qu'il ne devait plus se défier d'elle ; d'autant plus qu'ils avaient des enfants. Le berger se laissa convaincre ; mais il fallait avoir la clef, que la veuve portait toujours sur elle. Il la pria tellement, qu'elle finit par rendre la chemise à la Fée. Alors, la Fée ayant mis sa chemise, prit ses deux filles sur ses bras, l'une à gauche, l'autre à droite, et, montant sur la terrasse, dit à son mari :

« Mon mari, si tu veux me retrouver, je serai aux Monts des Cailloux. Viens m'y chercher ! »

Elle s'envola avec ses filles sur les bras et disparut aussitôt.

Après s'être bien longtemps frappé la tête du poing, se repentant d'avoir forcé sa mère à rendre la chemise à sa femme, notre berger se mit en route pour aller aux Monts des Cailloux. Chemin faisant, il rencontre deux hommes qui se disputaient au sujet de trois objets[1] : une massue, une paire de mules et une cape. La querelle était vive, car ils étaient deux et il y avait trois choses, d'ailleurs

1. Cf. HAHN. *Griech. u. Alb. Mærchen :* Von den drei dankbaren Thieren (Eubœa). Von dem Prinzen u. der Schwanenjungfrau. Perseus. Von den drei um die Braut streitenden Brüdern. — *Grimm's Mærchen :* Die Krystalkugel. Le plus jeune fils de la magicienne, à la recherche du château du Soleil, rencontre deux géants qui se disputent un vieux chapeau. Ce chapeau a la propriété de transporter celui qui le met, instantanément où il veut. Il s'en empare en usant de la même ruse que dans notre conte. — Dans le *Krautesel*, il s'agit d'un manteau magique. Dans *Der Kœnig vom goldenen Berg*, d'épées, d'un manteau et de bottes.

Em. COSQUIN. *Contes pop. de Lorraine* : La

d'une grande valeur : levée contre une armée ennemie, la massue, d'elle-même, tuait tous les ennemis; couvert de la cape, on était absolument invisible; et, les mules aux pieds, on volait comme un oiseau.

« Ma foi, se dit en lui-même le berger, n'ai-je pas besoin de ces trois objets ? Il faut agir de ruse ! »

Alors il dit aux deux autres :

« Je vais vider votre querelle. Allez au bout de ce chemin, et, quand je vous ferai signe, mettez-vous à courir de toutes vos forces; celui qui sera le premier arrivé, aura gagné les trois choses ! »

Ils trouvèrent la proposition fort juste et se dirigèrent vers l'endroit désigné. Mais, pendant ce temps, le berger mit la cape et les mules et emporta la massue. Les autres l'attendent encore.

Il arriva dans une ville dont le roi venait

Bourse, le Sifflet et le Chapeau. — F.-M. Luzel. *Contes pop. de Basse-Bretagne*, t. II, p. 183 et 186; t. III, p. 24, 34, 48, 197, 268, 270, 352. — Loth, *Cours de Litt. celtique, Les Mabinogion*, p. 92. Le Manteau enchanté de Kaswallawn ; p. 302, Gwenn, le Manteau d'Arthur.

de déclarer la guerre. Il se dirigea vers l'ennemi et lança sa massue. La défaite fut complète. Le roi ne savait comment récompenser le vainqueur. Ayant appris son histoire, il convoqua tous les savants du royaume pour qu'ils lui apprissent où étaient les Monts des Cailloux. Ils lui dirent qu'en effet ils avaient bien entendu parler de ces monts, mais personne ne savait où ils se trouvaient : c'étaient les oiseaux qui devaient le savoir.

Alors, le roi fit venir les oiseaux[1]; après leur avoir donné à manger, il leur dit :

« Qui d'entre vous a jamais été aux Monts des Cailloux ? »

Les oiseaux se regardèrent; pas un ne les connaissait. Enfin, un oiseau dit au roi que c'était l'alouette qui les connaissait. On chercha l'alouette, mais on l'avait oubliée aux

1. A propos de cette convocation des oiseaux, cf. HAHN, *Griech. u. Alb. Mærchen*, p. 15 : Von dem Prinzen u. der Schwanenjungfrau (Janina) ; p. 25, Der Schwager des Lœwen, des Tigers u. des Adlers (Negades). — SCHOTT, *Walachische Mærchen*, n° 11. — APOLLODORE, I, chap. II, 12 : Mélampe convoque les oiseaux pour apprendre d'eux le moyen de guérir Iphiklès.

champs. Alors, le roi l'envoya chercher : elle était fâchée qu'on ne l'eût pas invitée la première fois. Le roi lui promit un banquet pour elle toute seule. Ainsi, l'alouette se défâcha et se présenta devant le roi. En apprenant qu'elle savait où étaient les Monts des Cailloux, il la couronna.

Alors, l'oiseau et le berger se mirent en route. Comme l'homme volait mieux que l'alouette, celle-ci se fâchait souvent et se posait à terre. Il fallut qu'il ôtât une de ses mules pour ne pas voler plus vite.

Après un long, très long voyage, ils arrivèrent aux Monts des Cailloux. L'alouette, alors, laissa son compagnon auprès d'une fontaine et regagna les champs.

Voilà qu'arriva une jeune fille, une cruche à la main, pour puiser de l'eau. A ses traits le berger crut reconnaître sa fille cadette. Il lui posa quelques questions au sujet de sa mère et de sa sœur ; il eut bientôt la certitude que c'était elle.

Alors, il lui demanda de le laisser boire à sa cruche et il y mit sa bague.

Quand la Fée se servit de l'eau, elle aperçut

la bague de son mari. Elle interrogea alors sa fille et apprit qu'un homme était assis près de la fontaine. Elle y courut et reconnut son mari.

« Mon mari, s'écria la Fée, comment as-tu pu venir dans cette contrée inaccessible aux hommes ? C'est ici le peuple des démons ! Bientôt, ils vont passer par ici pour aller aux villes. Hélas, tu périras ! Va-t-en, mon cher mari, va-t-en, je t'en prie, et je te promets de regagner notre maison avec nos enfants !

— Je ne m'en irai qu'avec toi et nos enfants. »

Alors la Fée alla chercher ses filles.

C'était le moment où les diables se couchaient. La Fée prit ses filles sur les bras, le berger mit ses mules, et tous deux se mirent en route pour revenir chez eux. Aussitôt, les diables se réveillèrent ; ils sentirent que quelqu'un des leurs s'en allait ; ils se mirent à la recherche en flairant et approchèrent des fugitifs. Mais le berger couvrit sa famille de la cape et réussit ainsi à échapper au danger.

Arrivée dans la ville, la Fée continua de vivre avec son mari et lui donna encore d'autres enfants.

III

LE FILS DE LA VEUVE[1]

DANS le temps, il y avait une veuve qui avait un fils. Son père avait été un chasseur renommé. Le destin avait décidé que le fils serait aussi célèbre dans ce métier. Mais la mère qui, naturellement, l'ignorait, voulut

1. Cf. *Grimm's Mærchen:* Der Trommler. Celui-ci a trouvé trois chemises sur le bord d'un lac et en a emporté une. La nuit, une voix l'appelle : c'est la fille d'un roi qu'une vieille sorcière garde enchantée avec ses deux sœurs sur la Montagne de verre; elle n'a pas pu s'envoler en même temps que ses sœurs, parce qu'elle n'avait pas sa chemise. Il la lui rend.

Le lendemain, il part à la recherche de la Montagne de verre. Des géants le transportent jusqu'au pied, mais il ne peut la gravir : il voudrait être oiseau. A ce moment, il aperçoit deux hommes qui se querellent au sujet d'une selle, et, cepen-

faire instruire son fils; celui-ci n'apprenait absolument rien : ce n'était qu'un idiot et un grand mangeur. Alors, la veuve le confia à un chasseur, pour qu'il en fît un aussi bon chasseur que son père. Pas plus que dans l'instruction, le jeune homme n'y réussit.

dant, ils n'ont pas de cheval. Ils lui apprennent que quiconque s'y assied est aussitôt transporté où il veut. Alors, il offre de trancher leur différent : celui qui arrivera le premier à un but, qu'il leur fixe, aura la selle. Eux, de courir. Lui, s'assied sur la selle et disparaît.

Ib., Die sechs Schwæne. — Em. COSQUIN, *Contes pop. de Lorraine :* Chatte blanche. — F.-M. LUZEL, *Contes pop. de Basse-Bretagne*, t. II, pp. 349, 351, 360. — HAHN, *Griech. u. Alb. Mærchen :* Der Jüngling, der Teufel und seine Tochter; Die Elfin als Hausfrau. — DOZON, *Chansons bulgares*, p. 152. — COX, *The mythology of the Aryan Nations*, t. II, p. 281. — Edw. S. HARTLAND, *The science of fairy tales*, pp. 254-332. — B. SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen u. das hellenische Alterthum*, pp. 98-130. — Mac INNES and A. NUTT, *Folk and Hero Tales from Argyllshire :* The son of the king Eiren.

RAMBAUD, *La Russie épique*, p. 91 : « C'est une fable fort répandue en Allemagne, comme dans les pays slaves, que celle des femmes-cygnes ..»

Les Walkyries, dans les *Eddas*, sont revêtues de chemises blanches et ressemblent à des cygnes.

Le souvenir en est conservé dans les *Niebelungen*.

Désolée, elle le reprit chez elle, s'inquiétant toujours de ce qu'il ferait plus tard.

Un matin, le jeune homme s'élança de son lit, en disant à sa mère :

« Mon père était chasseur, eh bien ! je vais l'être aussi, moi ! »

Le voilà tout d'un coup devenu vif, hardi, courageux : le plancher tremblait sous ses pas [1]. La veuve en était stupéfaite. Et sa passion pour la chasse alla toujours grandissant. A peine sorti, il revenait la gibecière garnie.

Le bruit courait dans le pays qu'il y avait un monstre sur une montagne des environs. C'était une bête féroce, à la toison d'or, avec une corne de diamant, des dents d'or et des griffes très longues. Ce monstre avait, en outre, la propriété magnétique d'attirer à lui tout être qui le regardait ; quand il se promenait, toute la montagne tremblait.

Le jeune homme, ayant revêtu son armure, mit un masque de verre et partit à la recherche du monstre.

1. Cf. Hahn, *Griech u. Alb. Mærchen* (p. 64, var. 3 ; 70).

Il le rencontra et le tua.

A cette nouvelle, la veuve se mit à pleurer, craignant qu'il n'en advînt malheur à son fils.

En effet, le roi du pays, s'étant emparé de la toison d'or, ordonna au héros d'amener avec lui quarante dragons, pour lui bâtir un palais digne de la toison. Obligé d'obéir, le héros erra longtemps de monts en monts, jusqu'à ce qu'il se trouva, par hasard, devant une caverne habitée par des Fées. Étonnées de voir un mortel s'approcher si près de leur demeure, elles se mirent à battre des mains, à danser, à chanter; tantôt elles lui offraient des mets délicieux; tantôt, se déshabillant, elles se permettaient mille licences pour l'attirer à elles et le faire périr. Mais lui, restait indifférent à tout : il avait une ceinture magique qui préservait sa raison. N'ayant pu arriver à leur but, elles se jetèrent à ses genoux en s'écriant :

« Tu es notre maître !

— Je veux, leur dit-il, que vous m'indiquiez où est le logement des dragons[1] pour que je puisse accomplir mon œuvre ! »

1. Les paysans grecs entendent par δράχος

Elles s'inclinèrent, et l'une d'elles le conduisit à la demeure des dragons. De grandes cavernes étincelantes de diamants et aux portes de rochers immenses : telle est la demeure favorite des dragons. La Fée, ayant alors remis un fil de quarante brasses au héros, s'en alla, non sans lui avoir donné quelques bons conseils.

Grâce à son fil, le héros pénétra dans la caverne et s'y cacha, en attendant. Les dragons revinrent, dînèrent et s'endormirent. Alors, le héros passa à chacun un fil magique d'une brasse et les attacha tous quarante avec une chaîne. Puis, il les amena au roi. A leur vue, le roi lui-même commença à avoir peur du héros. Il pensa donc à le faire périr : il lui ordonna de lui amener cinquante lions, afin de faire teindre de leur sang le palais bâti par les dragons.

Le voilà parti. Cette fois, il arrive à la demeure des démons : elle est profonde et ténébreuse; on y pénètre par un escalier de

un monstre à forme humaine, mais dont la force est surnaturelle : il a une corne au front.

quarante marches. C'est là que les diables se réunissent pour rendre compte de leurs actions à leur chef. Les démons respectèrent le héros à la ceinture magique et le conduisirent à l'endroit où dormaient les lions. Il en attacha à la chaîne autant qu'il en avait besoin et les amena au roi.

Alors, celui-ci lui commanda d'aller lui chercher la fille d'un roi sauvage, renommé pour sa férocité : il croyait bien qu'il n'en reviendrait pas.

Chemin faisant, il rencontra trois terribles brigands, dont l'un jonglait avec deux montagnes, l'autre empêchait aves ses moustaches une source de couler [1], et le troisième assommait tous les passants avec un bâton de cinquante brasses.

Il n'eut pas de peine à les battre tous les trois, et il les emmena à sa suite. Il arriva chez le roi sauvage, le battit, le tua et s'empara de sa fille.

Revenu dans son pays, il tua le roi, avec

1. Ce trait est assez fréquent dans les contes grecs.

l'aide de ses dragons et épousa la fille du roi sauvage. Celle-ci avait le don de rendre jeune quiconque coucherait avec elle. C'est ainsi que notre héros, qui avait vieilli pendant tous ces travaux, revint à la jeunesse, et il fut acclamé roi.



IV

LES TROIS FILS DU PÊCHEUR

Il y avait un pêcheur qui avait trois fils. Son affection exagérée pour ses enfants l'empêcha de leur faire apprendre un métier qui leur permît de gagner leur vie. Quand le pêcheur fut vieux, ses fils, voyant qu'il allait mourir, pensèrent qu'ils seraient bien malheureux après sa mort. Alors, l'aîné prit le filet de son père et alla essayer de pêcher. Il jeta le filet toute la journée et ne prit qu'un rouget, tout petit.

« Je vais boire un bon coup de vin, en mangeant ce joli petit rouget ! se dit-il.

— Et qu'est-ce que cela te fera, demanda le rouget, de boire un bon coup de vin en me mangeant ? Laisse-moi aller plutôt et demande-moi tout ce que tu désires. »

Le fils du pêcheur fit ce que le poisson lui demandait et lui dit qu'il voulait que le

tonneau qui était dans sa cave se changeât en or.

Effectivement, à son retour, il fut tout étonné de voir le tonneau changé en or. Il ferma hermétiquement la cave et n'en souffla mot.

Le lendemain, le cadet prit le filet et alla à la mer. Il lui arriva la même chose qu'à son frère. Il demanda, lui, que toutes les pierres de la cour se transformassent en or. Il creusa alors une fosse et y cacha les pierres à l'insu de ses frères.

Le jour suivant, le plus jeune eut à son tour le filet. Il dit, lui, au poisson, qu'il ne désirait que servir d'abord chez un riche et ensuite devenir maître.

Les deux frères aînés ne pouvaient garder leur or sous la terre; ils se décidèrent à ouvrir un magasin. Pour cela, il fallait aller en Europe acheter des marchandises, et ils avaient aussi besoin d'un domestique. Ce fut ainsi que le plus jeune passa au service de ses frères. Ils se mirent alors en route. Chemin faisant, ils furent surpris par la nuit. Le lendemain matin, le frère aîné remit de l'argent au plus jeune pour payer l'auber-

giste. Celle-ci donna son mouchoir au jeune homme et lui dit :

« Prends ce mouchoir, mon bon jeune homme ! Il est d'un grand prix[1]. Quand on l'étend par terre et qu'on lui demande quelque chose, il sert tout ce qu'on désire.

— Merci bien, madame ! » dit le jeune homme.

Et il prit le mouchoir.

Le soir, ils arrivèrent dans une autre auberge. Ils descendirent de cheval pour y passer la nuit. Le lendemain matin, le plus jeune des trois frères reçut de l'argent de son frère aîné et alla payer la patronne. Celle-ci lui donna une toute petite fiole, en lui disant :

« Prends cette fiole, mon bon jeune homme, et garde-toi bien de la briser ! Chaque fois que tu désireras du vin, elle t'en servira autant que tu voudras. »

Ils se remirent en route, et, le soir, couchèrent dans un hôtel. Le lendemain matin, le plus jeune des frères alla payer. L'hôtesse

1. Cf. MAC INNES and A. NUTT, *Folk and Hero Tales from Argyllshire*, p. 167 : The ship that went to America.

lui donna un chapeau, mais sans rien lui dire de sa valeur.

Chemin faisant, ils voulurent se reposer à l'ombre d'un arbre. La chaleur était accablante ce jour-là. Le plus jeune mena les chevaux dans une prairie pour les faire paître. Loin de ses frères, il voulut essayer son mouchoir et sa carafe. Il n'avait point été trompé. Il mangea de bons plats et but du vin jusqu'à s'enivrer. Puis, il se laissa aller et s'endormit. Il était sur son chapeau; celui-ci donnait des coups de canon toutes les fois qu'il était plié. Le voilà donc qui se met à donner des coups de canon, les chevaux s'emportent et s'enfuient. Lui, revenu à la raison, se met à leur recherche. Il parvint après beaucoup de difficultés à s'en rendre maître.

Ils arrivèrent enfin en Europe.

Muni de ces trois objets, le jeune homme ne s'occupa plus de ses frères. Il allait un peu de tous côtés. On l'arrêta comme vagabond et le mit en prison. Il fut vite l'ami de tous les prisonniers. Un jour, il leur proposa de faire un festin. Tous trouvèrent la proposition ridicule : comment pourraient-ils faire

un festin, puisqu'ils n'avaient ni pain, ni vin ?

« Ceci, c'est mon affaire ! » leur dit le jeune homme.

Il étendit son mouchoir, servit tout le monde et leur donna à tous du vin, à leur grand étonnement.

Le repas achevé, les uns se mirent à chanter, les autres à danser. Les geôliers arrivent pour leur imposer silence. Mais la fiole versait toujours à boire et le bruit ne faisait qu'augmenter. Alors la police s'empara du mouchoir et de la carafe. Le jeune homme poussa les prisonniers à la révolte. Il s'approcha de la porte, fit plier son chapeau et la porte ne put tenir contre le coup de canon. Les geôliers se sauvèrent; le jeune homme se mit à la tête des rebelles, marcha tout droit sur le palais, en criant :

« Le mouchoir, la carafe et la fille du roi ! »

Et le chapeau tirait toujours des coups de canon. Alors, voyant la ville à demi ruinée, le roi céda à ses réclamations.

Et c'est ainsi que le plus jeune fils du pêcheur épousa la fille du roi et finit par devenir maître absolu.

V

LE BERGER ET LA LAIE

Il y avait un jeune homme qui voulait devenir très fort. Il rencontra une pythonisse et la consulta. Celle-ci lui dit :

« Tu te rendras vigoureux en tuant la laie et en mangeant les trois pigeons qu'elle a dans le ventre. »

Le voilà parti, fort aise. Il se fit berger chez un curé, qui lui confia son troupeau et lui dit :

« Va faire paître les moutons partout en liberté. Il n'y a qu'à ce mont que je te défends d'aller. Une laie y habite qui est très dangereuse. »

Le lendemain matin, le jeune homme, malgré les ordres du curé, conduisit son troupeau tout droit au mont. L'herbe y était abondante, car cet endroit n'était fréquenté que par la laie. Les moutons broutaient ; lui,

surveillait : tout à coup la laie sort de sa retraite. Elle aperçoit le jeune homme, s'approche de lui, le saisit, le soulève et le jette en terre jusqu'aux genoux. Mais, le jeune homme se relève, saisit à son tour la laie, la soulève et la jette en terre jusqu'au ventre. La laie, s'apercevant qu'il était aussi fort qu'elle, lui dit :

« Si j'avais de la boue pour m'y vautrer un peu de côté et d'autre, je te jetterais par terre avec une telle force que tu en serais écrasé comme un œuf.

— Mais si j'avais, moi, dit le jeune homme, un demi-verre de vin et un biscuit pour l'y tremper et le manger, et si la fille du curé me donnait un baiser, je te jetterais par terre avec une telle force que tu en serais écrasée comme un œuf. »

Sur ce, ils se séparèrent.

Alors, le jeune berger ramena ses moutons chez le curé. On avait trait à peine le tiers des brebis, que déjà tous les pots étaient pleins. Tout le monde en fut étonné. Le lendemain, le curé suivit en cachette le berger et il fut témoin de sa rencontre avec la laie et de ce

qu'elle lui dit. Le jour suivant, il envoya le jeune homme garder le troupeau; puis, il prit un verre de vin et un biscuit et se fit accompagner de sa fille. Au moment où le jeune homme s'adressait à la laie, le curé se présenta et lui offrit le vin et le biscuit, et sa fille lui donna un baiser. Alors, le jeune homme sentit que ses forces étaient augmentées; il saisit la laie et la jeta par terre : elle fut écrasée comme un œuf. Il retira les pigeons, qui étaient dans le ventre de la laie, et, ainsi, il devint l'homme le plus fort du monde[1].

1. Cf. HAHN, *Griech. u. Alb. Mærchen* : Die Zwillingsbrüder ; der starke Hans ; der Sohn des Schulterblattes. La truie dont il est question ici n'est autre qu'une lamie. — A. DOZON, *Contes albanais*, p. 235, note sur les trois frères et les trois sœurs.



VI

LES POMMES D'OR

Il y avait une fois un roi qui avait un jardin. Dans ce jardin, il y avait un beau pommier, qui ne donnait que trois pommes par an : mais, c'étaient trois pommes d'or. Toutes les fois que le roi songeait à faire cueillir ces pommes, le lendemain matin elles lui avaient été volées.

Enfin, une année, le fils aîné prit le parti de veiller, la nuit, dans le jardin. Il ne vit, ni n'entendit rien : et, cependant, les pommes avaient disparu.

L'année suivante, le cadet fit comme son frère, et sans plus de résultat.

La troisième année, le plus jeune des trois fils voulut veiller à son tour. Le roi, son père, essaya d'abord de l'en détourner : mais en vain. A minuit, voilà une bête à sept têtes qui s'approche du pommier. Le jeune

prince était grimpé sur un arbre, là, tout auprès. Au moment où la bête allait cueillir les pommes, il visa une de ses têtes et lança sa flèche; il ne la manqua pas ; la bête se mit à pousser des rugissements épouvantables, puis disparut. Le jeune prince s'endormit. A son réveil, il ne trouva que des traces de sang. Il alla appeler ses frères. Guidés par le sang, ils allèrent tous trois jusqu'à un puits. Alors l'aîné se fit attacher à une corde et dit à ses frères :

« Quand vous verrez la corde remuer, remontez-moi vite ! »

Il se fit descendre dans le puits jusqu'à une profondeur de dix à douze brasses. Il eut alors peur et donna le signal qu'on le remontât.

Puis, on attacha le cadet. Il ne descendit pas plus loin que son frère.

Le plus jeune se fit attacher à son tour. Il dit à ses frères de le descendre aussi longtemps qu'il agiterait la corde. Il ne cessa point de l'agiter qu'il ne fût arrivé au fond du puits.

Tout d'un coup, il aperçoit de la lumière; il entend le bruit d'un métier à tisser. C'était

une jeune fille exceptionnellement belle qui tissait dans une maison.

« Bonjour, jeune fille !

— Bonjour, bon pallikare ! D'où viens-tu ?

— Du monde d'en haut.

— Pour quoi faire ?

— Pour me promener.

— Pauvre pallikare, tu as choisi une bien mauvaise promenade ! Tu ne sais donc pas que c'est ici la demeure d'un monstre fameux ? Il ne laisse couler l'eau qu'après qu'on lui a donné une personne à manger. Le tyran du pays a l'habitude de lui offrir tout étranger qui vient chez nous. Que vas-tu devenir, malheureux ? »

Alors, le jeune homme pria la jeune fille de prendre la corde et de l'agiter sans cesse ; pour lui, il alla un peu plus loin.

Il aperçut une autre maison. Une jeune fille plus belle que la première y tissait en chantant. Il échangea avec elle les mêmes paroles qu'avec la première. Puis, il la quitta et alla plus loin. Il trouva encore une autre maison et une troisième jeune fille, de beaucoup plus belle que les deux premières, qui

tissait aussi en chantant. Il lui demanda que jour on exposait la personne destinée au monstre. Elle lui répondit : « Le samedi! » Puis, il la pria de lui indiquer l'endroit où le monstre devait se présenter. Et il s'y rendit pour l'attendre.

Le samedi matin, voilà que le roi arrive avec la jeune fille destinée à être dévorée par le monstre. Il la fit asseoir auprès du jeune homme et s'en alla. Au bout d'un moment, le monstre apparaît, tout joyeux, et dit : « Aujourd'hui on pourra prendre beaucoup d'eau ! »

A l'approche du monstre, le jeune homme le visa à la tête du milieu et le blessa mortellement.

Alors, le roi ne sut que faire pour récompenser le jeune prince d'avoir délivré le pays de ce monstre.

Le jeune homme attacha une des trois jeunes filles à la corde et donna à ses frères le signal de remonter. Il leur manda de rejeter la corde pour tirer aussi les autres jeunes filles et lui-même. Quand les jeunes filles furent montées, les frères, par jalousie, ne rejetèrent

pas la corde, et le jeune homme se trouva dans un grand embarras. Il s'adressa alors au roi. Celui-ci fit venir tous les oiseaux. Un vieil aigle[1] assura qu'il emporterait le jeune homme au monde d'en haut, mais qu'il lui faudrait au moins trois mois et des provisions pour tout ce temps. Alors le roi chargea d'autres aigles de suivre le vieil aigle pour lui porter des provisions. Ainsi, le jeune homme, sur les ailes du vieil aigle, revint chez lui au bout de trois mois.

A ce moment, le frère aîné allait se marier avec la plus jeune des trois jeunes filles.

Il fit faire trois vêtements, dont l'un représentait le ciel avec les étoiles, l'autre la terre avec les fleurs, et le troisième la mer avec les poissons.

La veille du mariage, il mit le premier

1. Cet aigle figure dans de nombreux contes. Cf. P. Sébillot, *Contes gallois*, 1re série : Le Capitaine Pierre. — F.-M. Luzel, *Contes pop. de Basse-Bretagne*, t. I, p. 182. — Mac Innes and A. Nutt, *Folk and Hero Tales from Argyllshire :* The Kingdom of the green Mountains. — Hahn, *Griech. u. Alban. Mærchen :* Der Goldæpfelbaum u. die Hœllenfahrt.

vêtement, et, à cheval, traversant le *knas* [1], il interrompit la cérémonie. Le lendemain, on recommence la cérémonie : il met son second vêtement, et, à cheval, traverse encore le *knas*. De même, le troisième jour.

Alors, le roi le fit arrêter et lui demanda pourquoi il interrompait ainsi le *knas*.

« Parce que je suis votre propre fils ! » répondit-il.

Et le prince raconta toute son histoire au roi son père.

Alors, le roi fit attacher ses deux fils aînés à des chevaux qui, en courant, les écartelèrent. Puis, il maria à la plus belle des trois jeunes filles le jeune prince qui avait tué le monstre qui mangeait les pommes d'or [2].

1. Pour l'explication du *knas*, voir plus loin les coutumes de mariage.

2. Cf. DOZON, *Contes albanais :* La Belle de Terre. — J. RIVIÈRE, *Contes pop. de la Kabylie et du Djurdjura :* Les Trois Frères. — J. VINSON, *Folk-Lore du pays basque :* Malbrom. — H. CARNOY et J. NICOLAÏDÈS, *Trad. pop. de l'Asie-Mineure :* Les Trois Robes merveilleuses. — L. PINEAU, *Les Contes pop. du Poitou :* Les Pommes d'or.

VII

LES TROIS FILS DU ROI

Un roi avait trois fils. L'aîné et le cadet étaient méchants; le plus jeune était bon. Ils cherchaient fortune. Ils arrivèrent à un endroit où la route se divisait en trois. Les trois frères se séparèrent : chacun prit une direction différente.

Chemin faisant, le plus jeune aperçut une ouverture dans un rocher; il y entra. Un escalier le mena dans une grande salle où il aperçut tout à coup un monstre à sept têtes, mais qui cependant n'avait pas d'yeux.

« Sauve-toi, malheureux ! » dit une voix.

Le jeune homme se retourna; il vit trois jeunes filles dont la plus jeune était d'une beauté remarquable.

« Non ! » répondit le jeune homme. « Je vais le tuer.

— Eh bien, dit la plus jeune fille, puisque

tu veux le tuer, prends cette canne de fer et donne-lui-en un coup sur la tête du milieu. Il te dira : Si tu es courageux, donne-moi encore un coup[1] ! Mais toi, tu lui répondras : Cela suffit ! »

Il suivit le conseil de la jeune fille.

Voilà le monstre tué.

Alors, les jeunes filles, toutes joyeuses, voulurent l'accompagner.

« Attendez-moi ici ! » leur dit le jeune homme. « Je vais aller chercher mes frères; et, quand je les aurai retrouvés, je repasserai vous prendre. »

Il retrouva ses frères, leur fit part de son exploit et leur dit de l'accompagner.

Les trois frères se fiancèrent donc aux trois sœurs, selon leur âge. Puis, ils se mirent en route, pour retourner chez leur père.

1. Cf. LOTH, *Cours de Litt. celtique*, t. III. *Les Mabinogion :* Arawn, roi d'Annwyn, dit à Pwyll, prince de Dyvet, qui doit le débarrasser de son ennemi Hafgan : « Tu lui donneras un seul coup, et il n'y survivra pas. Il t'en demandera un second, mais ne le donne pas, en dépit de ses supplications. »

La plus jeune fille donna, en cachette, à son fiancé une amande, une noix et une noisette, et lui dit :

« Chacun de ces fruits renferme un costume d'une broderie différente. L'amande renferme le ciel et les étoiles ; la noix, la terre avec ses fleurs, et l'autre, la mer avec les poissons. »

En route, les deux frères aînés complotèrent contre leur plus jeune et convinrent de le tuer. Arrivés à un puits, ils descendirent de cheval pour déjeûner. Alors, les deux frères jetèrent le plus jeune dans le puits ; puis, ils prirent les trois jeunes filles, montèrent à cheval et se sauvèrent.

Le cheval du plus jeune tournait autour du puits, en hennissant. Un laboureur, qui passait par là, fut attiré par les hennissements du cheval, et, s'approchant du puits, il y aperçut le jeune homme qui essayait de monter. Il détacha alors la corde de la selle du cheval et la fit descendre dans le puits. Ainsi, le jeune homme put s'en sortir.

Il se rendit dans son pays, déguisé, et se fit tailleur.

Son frère aîné voulut se marier avec la plus jeune fille.

Celle-ci lui demanda une robe où seraient brodés le ciel et les étoiles et qui fût sans couture, disant qu'elle ne se marierait point avant d'avoir la robe.

Alors, le fils du roi commanda chez le marchand-tailleur une robe comme le désirait la jeune fille.

« Dans quinze jours, lui dit-il, vous me donnerez la robe ou votre tête. »

Le marchand-tailleur était bien ennuyé. Son tailleur lui dit de ne pas s'inquiéter. Le jour dit, il cassa son amande; et son patron fit envoyer la robe, en cérémonie et au grand étonnement de tout le monde, au palais royal.

A la vue de cette robe, la jeune fille se dit :

« Mon fiancé n'est pas perdu ! »

Elle demanda alors une robe où seraient brodées la terre et ses fleurs; puis, une autre où seraient la mer et les poissons.

Le tailleur les livra toutes deux.

Le mariage allait enfin avoir lieu, quand le plus jeune fils du roi vint à la cour avec son

cheval; il se mit à éperonner son cheval, qui ruant, brisa tout. Le mariage fut interrompu.

Alors le vieux roi le fit venir et reconnut son troisième fils. Quand il sut son histoire, il le nomma son successeur et le maria avec la plus jeune des trois princesses.

Et les deux frères aînés furent condamnés à mort[1].

1. Cf. *Grimm's Mærchen :* Der goldene Vogel; das Wasser des Lebens; Allerleirauh; die wahre Braut. — HAHN, *Griech. u. Alb. Mærchen :* Vom jüngsten Bruder, der seine Schwester vom Drachenberg holt; der Goldæpfelbaum u. die Hœllenfahrt; von der neuen Kirche u. der Nachtigall; das Haar der Schœnen der Erde. — P. SÉBILLOT, *Contes pop. de la Haute-Bretagne :* Le petit roi Jeannot. — Id., *Litt. or. de la Haute-Bretagne :* Peau d'ânette. — F.-M. LUZEL, *Contes pop. de la Basse-Bretagne :* La Fille du roi d'Espagne. — L. PINEAU, *Les Contes pop. du Poitou :* Les Pommes d'or; le Bouc blanc. — RAMBAUD, *Russie épique*, p. 96 : « ...la mère de Drouk, vêtue d'habillements éclatants : sur sa robe, on voit représentée la lune; sur elle, resplendit le soleil; sur elle, brillent les étoiles menues. »



VIII

LE LANGAGE DES ANIMAUX

Il y avait un jeune homme qui n'avait pas toute sa raison. Tous les jours, il se promenait dans les rues, et tout le monde s'amusait de lui.

« Va donc faire l'aumône à la mer ! » lui disait-on.

Il achetait du pain, allait sur le rivage et, réduisant ce pain en miettes, il les jetait dans l'eau. Un poisson venait les manger.

Une fois, ce jeune homme alla au bord de la mer, les mains vides; quand il vit le poisson s'approcher, comme à l'habitude, il se mit à pleurer :

« Pauvre poisson, lui dit-il, je n'ai plus d'argent pour t'acheter du pain.

— C'est moi qui, à mon tour, répondit le poisson, vais maintenant te rendre ton bienfait ! Approche ton doigt de ma bouche. »

Et il lui donna une petite pierre brillante; puis, il lui dit :

« Quand on a cette pierre dans la bouche, on comprend le langage des animaux. Telle est sa valeur ! Mais garde-toi d'en parler à personne sous peine de perdre la vie. »

Muni de cette pierre merveilleuse, le jeune homme alla dans une vallée; il s'y étendit par terre, la pierre dans la bouche. Un corbeau vint à voler au-dessus de lui, accompagné de son petit. Celui-ci croyant que l'homme était mort, s'abattit pour en manger de la chair. L'homme l'attrapa. Grâce à sa pierre, il put s'entretenir avec le corbeau qui le pria de lâcher son petit : promettant de lui montrer un trésor caché. Ainsi, le jeune homme devint riche et se maria.

Un jour, il allait à une foire avec sa femme. Il avait la pierre dans la bouche. Sa femme enceinte montait une jument qui était pleine. Cette jument était suivie de son petit poulain. Celui-ci ne marchait qu'avec peine et restait toujours en arrière. Alors, il dit à sa mère :

« Arrête-toi un peu, que je puisse te rattraper !

— Mais moi, répondit la jument, je porte trois êtres et cependant je marche vite, tandis que toi, tu es tout à fait libre : dépêche-toi donc ! »

Le bonhomme, entendant cette conversation, se mit à rire. Sa femme lui en demanda la raison.

« Ce n'est rien ! répondit l'homme. C'est un souvenir qui me fait rire. »

Mais la femme insista. Alors l'homme lui dit :

« Je te le confierai quand nous serons de retour à la maison. »

Quand ils furent chez eux, la femme lui rappela sa promesse. Le bonhomme, voyant qu'il ne pourrait y échapper, prit le parti de lui avouer son secret et de mourir. Il descendit dans la basse-cour donner à manger aux volailles pour la dernière fois. Il aperçut le coq qui s'approchait d'une poule. Celle-ci, mal disposée, dit au coq :

« Notre maître va bientôt mourir, et toi, tu ne songes qu'à t'amuser !

— S'il meurt, répondit le coq, c'est qu'il est un sot.

— Et que faire en face de l'insistance de sa femme ? reprit la poule.

— Il n'a qu'à prendre un bâton et à la battre jusqu'à ce qu'elle n'insiste plus ! »

Alors le bonhomme dit :

« Tiens, mon coq n'est pas aussi bête que moi ! »

Il suivit le conseil du coq et sa femme le laissa tranquille [1].

1. Cf. L. Léger, *Contes pop. slaves :* Le Langage des animaux (conte bulgare). Ici, c'est un serpent, qu'un berger a sauvé d'un incendie, qui joue le rôle du poisson bienfaiteur.



IX

LES DEUX FRÈRES

Il y avait deux frères dont l'aîné était aussi riche que l'autre était pauvre. Le premier jouissait de sa fortune colossale sans s'occuper de son frère. Une fois, c'était la veille de Pâques, il faisait tuer des moutons qu'il vendait. Plusieurs personnes étrangères allèrent l'aider dans cette besogne. Son frère restait chez lui. Sa femme lui dit :

« C'est demain Pâques. Tous les pauvres sont allés chez ton frère pour l'aider à tuer ses moutons, et il leur donnera de la viande. Toi, tu ne veux pas t'éloigner du poêle ; aussi, demain, nous ne mangerons, comme tous les jours, que des olives et des herbes, tandis que tout le monde fera gras ! Lève-toi et va chez ton frère ; aide-lui comme tout le monde ! Rien que ta présence le fera penser à nous.

— Oui, ma femme, répondit le pauvre, tu

parles sagement; seulement, tu ne connais pas le caractère de mon frère; il ne m'aime pas, il me préfère des étrangers.

— Vaines excuses ! reprit la femme. Va chez lui, te dis-je, tu ne perdras rien. »

Poussé par sa femme, le pauvre se dirigea vers le parc de son frère où les uns tuaient les moutons, les autres les achetaient. Son frère, la plume à la main, surveillait le marché. Le pauvre se faufile parmi les autres et fait comme tout le monde.

La besogne finie, le pauvre, voyant que son frère, les sourcils froncés, n'avait pas l'air de lui offrir quelque chose, n'osa pas lui adresser la parole; il se retira dans un coin, en attendant.

Vers le soir, le riche se dit :

« Il n'y a pas moyen de me débarrasser de lui ! »

Il prit un chevreau et le lui donna en disant :

« Tiens cela et va-t'en au diable ! »

Le pauvre prit le chevreau et s'en retourna chez lui, tout affligé.

« Tu vois, s'écria sa femme, que ton frère

t'aime ! Si tu n'y étais pas allé, il ne t'aurait pas donné ce beau chevreau.

— Mais, ma femme, il ne me l'a pas offert de bon cœur ; il m'a dit : Tiens cela et va-t'en au diable !

— Ne te chagrine pas. C'est que probablement, il devait être en colère à ce moment-là, à cause de ses nombreuses occupations. »

Le lendemain, le pauvre, malgré les supplications et les larmes de sa femme, se chargea du chevreau et alla chez le diable. Il fit beaucoup de chemin, en demandant partout des renseignements. Enfin, il trouva un trou ; un escalier de quarante marches le conduisit devant le chef des diables. Il était seul. Alors, l'homme lui offrit son chevreau. Le démon fut aussi content que surpris ; il le reçut très bien.

Peu à peu, tous les diables vinrent l'un après l'autre et racontèrent leurs exploits à leur chef. L'homme resta avec les démons. Une fois, le diable lui dit :

« Mon ami, il faut retourner chez toi, car il y a longtemps que tu es ici.

— Ne suis-je pas venu hier ?

— Non, mon ami, il y a vingt ans que tu es avec nous [1]. Ta femme t'a cru mort, et, ce soir, elle se dispose à se remarier. »

A cette nouvelle, l'homme voulut tout de suite retourner chez lui.

Parmi les diables, il y en avait un qui était boîteux; ce fut celui-ci que le chef força à ramener l'homme chez lui. Ce diable s'excusait sur ce qu'il était boîteux et fatigué et ne voulait pas s'en charger. Mais le chef mit l'homme au cou du diable, et lui dit :

« Tiens-toi bien ! Il t'approchera des précipices, du sommet des monts et te fera des menaces; mais, n'aie pas peur ! »

Puis, il lui donna un moulin en pierre, et lui dit :

« Quand on dit à ce moulin : Mouds, mon moulin, mouds ! il se met à moudre des écus. Pour le faire s'arrêter, tu n'as qu'à lui dire : Stop ! »

En route, le diable essaya vainement de se décharger de l'homme; celui-ci ne quittait

1. Cf. Edw.-S. Hartland, *The science of Fairy Tales*, p. 160. The supernatural lapse of time in Fairyland.

pas son cou. Ils passèrent par un moulin. Alors, le diable dit à l'homme :

« Assieds-toi ici ; moi, je vais entrer dans le moulin pour faire une commission ; puis, je repasserai te prendre et te conduirai chez toi ! »

Mais l'homme dit qu'il voulait l'accompagner. Ils entrèrent tous deux dans le moulin et le diable prit deux fois du blé dans le coffre du meunier. L'homme voulut savoir pourquoi il faisait cela, le diable lui dit :

« Ce meunier a commis un vol, et ce qu'il a volé nous appartient à nous, non pas à lui. »

Ils arrivèrent enfin chez l'homme, au moment du mariage. La maison était pleine de monde. Le diable déposa l'homme dans le lit, ramena la couverture sur lui et lui dit :

« Ne bouge pas ! »

Quand le mariage fut fini, les prêtres et tous les invités se retirèrent. Alors, le nouveau marié descendit dans la cour pour fermer la porte. En montant l'escalier, il reçut un coup de pied qui le renversa. A ce bruit, sa femme sortit de la chambre pour

voir ce qui se passait. Il voulut remonter. De nouveau, le voilà renversé. Il sentait que quelqu'un lui donnait un coup de pied, cependant ni sa femme, ni lui, ne voyaient personne. Alors, l'homme prit le parti de retourner chez ses parents. La femme, désolée, l'éclaira jusqu'à la porte. En la quittant, il voulut l'embrasser, mais il fut repoussé d'un coup de poing. L'homme s'en alla et la femme monta pour se mettre au lit. Elle y vit son premier mari. Celui-ci lui raconta toute son histoire.

Le lendemain matin, sa première besogne fut d'essayer le moulin. A la vue des écus, la femme faillit devenir folle. Ainsi, notre homme devint excessivement riche. Son frère l'apprit et voulut s'emparer du moulin. Il lui dit :

« Ma femme veut aller en pèlerinage à Jérusalem, veux-tu changer ton moulin pour toute ma fortune ? »

Le frère cadet y consentit. Il remplit un tonneau d'écus et donna le moulin à son frère, en échange de toute sa fortune.

Muni de ce moulin, l'aîné affréta un

vaisseau et partit avec sa femme pour Jérusalem. En route, il voulut essayer le moulin. Le voilà qui se met à moudre les écus; mais il ne savait comment l'arrêter. Alors, le vaisseau, trop chargé, sombra.

Un jour, que le frère cadet se promenait sur le rivage avec sa femme, il trouva sur le sable le moulin que la mer y avait rejeté.

Et ainsi, il eut le moulin et toute la fortune de son frère[1].

1. Cf. *Grimm's Mærchen :* Simeliberg. L'idée générale du conte est la même, mais le récit complètement différent.



X

LE MIROIR DE LA MAGICIENNE

Il y avait une fois un roi. Après avoir eu quatre enfants, il perdit sa femme. C'étaient trois garçons et une fille d'une grande beauté. Quelques années après la mort de son épouse, il se remaria avec la gouvernante de ses enfants. C'était une magicienne. Entre autres choses magiques, elle possédait un miroir, dans lequel elle se regardait et auquel elle demanda : « Quelle est la plus belle du monde ? » Le miroir lui répondit : « C'est ta belle-fille ! » Cette nouvelle l'attrista beaucoup. Elle, qui était déjà mauvaise pour les enfants de son mari, ne les en maltraita que davantage, surtout la jeune fille. Plus celle-ci grandissait, plus la marâtre en devenait jalouse.

La malheureuse jeune fille, battue et maltraitée, tomba malade. Ses frères, la voyant

languissante, se doutèrent de quelque chose. L'aîné se cacha dans la mansarde, pour voir. Voilà la marâtre qui se met encore à battre leur sœur.

Alors, les trois frères résolurent de quitter la maison paternelle. Accompagnés de leur sœur, ils arrivèrent à une côte où il y avait une tour magnifique. Les trois frères décidèrent de l'habiter : ils allaient à la chasse et leur sœur faisait la cuisine.

Mais la coquette magicienne demanda encore au miroir quelle était la plus jolie femme du monde. Le miroir répondit que c'était sa belle-fille.

A cette nouvelle, elle se change en vieille, et, à midi, arrive à la tour ; elle la trouve fermée. La jeune fille était à la fenêtre. La vieille lui demande l'hospitalité.

« Je regrette, dit la demoiselle, de ne pouvoir vous la donner. Ce n'est pas à moi de vous ouvrir la porte de la tour. Ce sont mes frères qui portent toujours les clefs ; et, à cette heure, ils sont à la chasse. »

La vieille reprend :

« Je suis accablée de soif et de fatigue après

un si long voyage, en pleine chaleur; je vous en prie, ma bonne fille, donnez-moi du moins de quoi me rafraîchir ! »

La demoiselle lui obéit; elle attache une corde à une cruche qu'elle fait descendre par la fenêtre. Après s'être désaltérée, la magicienne lui dit :

« Comme vous êtes une bonne fille, je vais vous faire un joli cadeau en souvenir. »

Et elle mit une bague dans la cruche.

Pendant que la jeune fille remontait la cruche, la marâtre s'en allait, très contente.

Bientôt les trois frères reviennent de la chasse; ils furent tout étonnés de ne pas voir leur sœur descendre pour les recevoir suivant sa coutume. Quel malheur les attend ? Ils la trouvent assise dans le fauteuil, les yeux fermés. D'abord, ils croient qu'elle dort; ils la secouent, elle ne bouge pas. Ils se mettent à pleurer et à crier, mais en vain. Elle est morte. Ils la revêtirent de ses plus beaux atours. Malheureusement, les pauvres frères n'eurent pas l'idée de regarder la bague magique que portait leur sœur endormie. Tout affligés, ils prirent le parti de quitter la

tour. Ils couchèrent leur sœur sur le lit, fermèrent complètement la tour, jetèrent les clefs dans la mer et se mirent en route, les larmes aux yeux.

A une certaine distance, la route se divisait en trois. Ils s'assirent pour se reposer.

Alors, l'aîné dit à ses frères :

« Nous voilà orphelins de notre mère, maltraités par une marâtre, privés de notre sœur, persécutés par la destinée : il faut donc nous séparer et chercher désormais chacun notre vie ! »

Ils firent comme il avait dit.

Il arriva que chacun des trois frères trouva une bête sauvage : l'aîné un lionceau, le cadet un ourson et le troisième un singe.

Accompagnés de leurs animaux, ils erraient de ville en ville, chacun de son côté. C'est ainsi qu'ils gagnaient leur vie, sans qu'aucun d'eux sût où ses frères se trouvaient.

Or voilà qu'en ce temps-là, le fils du roi qui était sur le point de se marier, voulut visiter plusieurs villes de son royaume pour choisir une femme de son goût. Une violente tempête le força de rester plusieurs jours

dans une baie éloignée de la ville. A la tempête succéda le calme. On attendait le vent favorable. Cependant les provisions commençaient à manquer. Le prince avec sa suite va chasser aux alentours. Soudain, il aperçoit sur la côte une jolie tour. Il s'y rend et frappe à la porte. L'écho seul répond. Poussé par la curiosité, il ne veut pas partir avant de connaître le possesseur de ce bâtiment pittoresque.

La mer était tranquille. Le prince voulut se baigner. Il était à peine entré dans la mer qu'il sentit quelque chose s'enrouler autour de ses pieds. Saisi de frayeur, il n'alla pas plus loin. En sortant de la mer, il vit que ce n'étaient que des clefs. Il les fit introduire dans la serrure et finit par ouvrir le château. L'intérieur était magnifiquement orné de peintures. Il se dirigea vers le salon où il voulut entrer tout seul. Sur le seuil, il reste stupéfait de voir une jeune fille endormie. La beauté de cette jeune personne qui illuminait le salon, frappa le jeune homme. Tout ému, il s'approcha d'elle et s'efforça de la réveiller. Hélas ! il ne put retenir ses larmes et ses

soupirs ! Il la fit porter dans son navire, à l'insu de l'équipage. Aussitôt qu'on la déposa sur le vaisseau, le vent devint favorable. Le prince retourna chez lui et fit placer la jeune fille dans une chambre de son palais.

L'entrée de cette chambre était interdite à tout le monde, même au roi et à la reine. Il allait trois fois par jour visiter son amante endormie, auprès de laquelle il versait d'abondantes larmes. Le voilà, au bout d'un mois, tout languissant. Malgré toutes les prières de sa mère, il tenait cette chose secrète. Alors, la mère mit tout en œuvre pour savoir ce qui se passait chez son fils unique. Elle commanda une fausse clef, à l'aide de laquelle elle put pénétrer dans cette chambre.

Elle fut frappée de la magnificence des atours de la jeune fille autant que de sa beauté. Les bagues surtout étincelaient. Elle se mit à les ôter une à une des doigts de la demoiselle. Elle en avait déjà enlevé plusieurs lorsqu'elle vit qu'il y en avait une qui était d'or mat. Elle l'ôta.

Tout à coup, la jeune fille se lève et dit d'une voix douce :

« Comme je vous remercie de m'avoir tirée de ce long sommeil ! »

Alors, la reine lui repasse au doigt la bague et la voilà qui se rendort.

Après avoir bien fermé la chambre, la mère fit venir son fils et lui donna des explications sur cette affaire. Celui-ci profita de la leçon. La bague magique ôtée, soudain la jeune fille se leva et lui dit :

« Comme je vous remercie de vouloir bien me tirer d'un sommeil fatal. »

Hors de lui, le prince la prit par le bras et la présenta à ses parents en disant :

« Voici ma femme. »

Il se maria avec elle, et elle fut appelée princesse.

Mais la marâtre pensa soudain à elle. Elle s'adressa à son miroir qui lui dit tout ce qui venait de se passer. Elle attendit alors une occasion favorable, qui ne tarda pas à se présenter.

Comme la princesse allait accoucher, la magicienne prit un tout petit chien, et, se donnant pour une sage-femme, elle arriva à la cour. On la prit pour une sage-femme

expérimentée. L'accouchement allait avoir lieu, elle fit alors sortir tout le monde. La princesse accoucha d'un bel enfant. Mais la méchante femme tua le nouveau-né, mit son chien à sa place, puis elle se mit à crier et à se battre. Elle dit que la princesse était accouchée d'un chien. On la crut. Le prince en fut très affligé; pourtant, l'amour qu'il avait pour sa femme lui fit supporter ce malheur. L'accouchement terminé, la magicienne retourna chez elle, tout à fait contente.

Un an après le mariage du prince, on en célébra solennellement l'anniversaire. La cour était ouverte à tout le monde. Un fameux dompteur de lions donna une séance à laquelle assistaient la famille royale et tous les courtisans.

Tout à coup, le dompteur reste stupéfait à la vue de la princesse; puis, il prend son lion et s'en va, les larmes aux yeux.

Cet événement frappa les spectateurs.

Le lendemain, un dompteur d'ours donna une séance à la cour.

Comme le dompteur de lions, celui-ci, à la

vue de la princesse, interrompit la représentation et s'enfuit, les larmes aux yeux.

Tout cela était inexplicable.

Le jour suivant, un singe faisait rire tout le monde à la cour. La princesse voulut assister à ce nouveau genre de représentation. A son arrivée, le possesseur du singe s'en alla en versant d'abondantes larmes. Il résolut même de quitter la ville.

Chemin faisant, il rencontra ses deux confrères qui se reposaient à l'ombre d'un arbre Ils lui demandèrent :

« Pourquoi pleurez-vous ?

— Je donnais une représentation à la cour, répond celui-ci; la princesse est venue prendre place parmi les spectateurs; j'ai retrouvé en elle tous les traits de ma sœur. »

Et il se mit à leur raconter son triste passé. Chacun des auditeurs reconnaît son frère et l'accable de baisers.

« Vous êtes mon frère ! » s'écrie celui qui paraissait le plus âgé de tous.

A ces mots, l'autre reconnaît aussi son frère aîné.

Alors, l'aîné dit à ses frères :

« Comme la princesse nous a fait la même impression à tous les trois, nous ne pouvons que croire qu'elle est notre sœur. Mais, il nous est impossible de nous mettre en rapport avec elle. Notre position est trop humble. Qui donc croirait que la princesse est notre sœur ? Permettez-moi seulement d'aller donner une autre représentation à la cour pour la revoir ? »

Il prend alors son animal et se rend au palais.

Cette fois, le prince le fit arrêter et amener devant lui. Forcé par le prince, il lui raconta l'histoire de sa sœur. Le prince reconnaît en lui son beau-frère et fait venir les deux autres.

On mit les animaux dans une ménagerie.

La marâtre qui ne cessait de s'adresser à son miroir, apprit que sa rivale allait de nouveau accoucher. Alors, elle mit dans un sac un tout petit chien, et la voilà qui retourne à la cour pour faire la sage-femme auprès de la princesse. Mais, cette fois, elle n'arriva pas à son but; elle fut reconnue par

ses beaux-fils. On trouva le chien dans son sac et on la fit arrêter.

La princesse mit au monde un beau garçon.

Le crime de la magicienne fut dévoilé. Alors, la marâtre subit la peine du talion : elle fut dévorée par les animaux qu'on gardait dans la ménagerie.

Et les trois frères restèrent toujours chez leur sœur aimée, estimés du prince, leur beau-frère [1].

1. Cf. *Grimm's Mærchen* : Schneewittchen. — Em. LEGRAND, *Recueil de Contes pop. grecs* : Rodia. — HAHN, *Griech. u. Alban. Mærchen* : Schneewittchen. — J. RIVIÈRE, *Contes pop. kabyles*. — H. CARNOY et J. NICOLAÏDÈS, *Trad. pop. de l'Asie-Mineure* : Marietta et la Sorcière, sa marâtre.



XI

JEAN-CERF

Il y avait une fois un roi dont le palais avait quarante chambres. La reine était la plus belle femme du monde, et le roi était jaloux; si bien que, l'ayant soupçonnée, il la tua quelques jours avant l'accouchement. Il avait fait retirer l'enfant, un garçon, du sein de sa mère; mais, comme il doutait qu'il fût de lui, il ordonna qu'on l'exposât au milieu d'une forêt. Une biche l'allaita.

Une fois, c'était pendant la nuit, l'enfant était à teter la biche, quand une colombe vint se percher sur l'arbre au pied duquel il était couché. Puis, arriva une autre colombe qui salua la première :

« Bonsoir, ma sœur !

— Bonsoir, ma sœur ! »

Une troisième colombe arriva qui salua les deux premières.

« Bonsoir, mes sœurs !

— Bonsoir, notre sœur ! »

Et, enfin, une quatrième colombe arriva :

« Bonsoir, mes sœurs !

— Bonsoir, notre sœur ! »

Alors, la première colombe dit :

« Moi, mes sœurs, je suis très fatiguée, car j'ai fait un long voyage : je viens de Babylone où j'ai vu bien des choses.

— Moi aussi, mes sœurs, dit la seconde colombe, je viens de l'Europe où j'ai appris beaucoup de choses.

— Et moi, mes sœurs, dit la troisième, je viens de Russie où la terre est toute couverte de neige.

— Et moi, mes sœurs, dit la quatrième, je suis lasse aussi, car j'arrive d'Alexandrie, il fait trop chaud là-bas ! »

Alors, la première reprit :

« Voyez-vous cet enfant-là qui tète la biche ? Il est d'origine royale.

— Il deviendra roi, dit la seconde.

— Après beaucoup de peines, ajouta la troisième.

— Et c'est une jument, repartit la qua-

trième, qui l'aidera à accomplir sa destinée. »

Ayant ainsi parlé, elles s'envolèrent, l'une vers l'Est, l'autre vers l'Ouest, la troisième vers le Nord et la quatrième vers le Sud [1].

Quant au roi, il avait à peine tué la reine et fait exposer l'enfant qu'il s'était repenti. Pour se distraire de ses remords, il se livra à la chasse.

Un jour, il aperçut une jeune fille dans une caverne. Il fut si frappé de sa beauté qu'il ordonna à ses hommes de s'emparer d'elle. Mais, à leur approche, neuf dragons sortirent de la caverne et les mirent en fuite. Le lendemain, le roi envoya une armée nombreuse : elle n'eut pas plus de succès. Voyant qu'il était impossible de s'emparer de la jeune fille, le roi en fit faire le portrait, qu'il plaça derrière la porte d'une chambre dont l'entrée était interdite à tout le monde sous peine de mort. Le roi passait presque

1. Cf. *Mélusine*, 1876, p. 384, sur les oiseaux qui prédisent l'avenir, les observations sur les deux contes bretons, « Le Pape Innocent » et « Histoire de Christic », de Reinhold Kœhler.

tout son temps enfermé dans cette chambre. Un autre roi en profita pour l'attaquer, le tua et s'empara de son palais. Quelques temps après, en parcourant les environs de sa nouvelle capitale, il aperçut dans une forêt, un jeune garçon qui suivait une biche. Étonné, il le fit attraper. Puis, il l'emmena avec lui, le fit baptiser et le confia au précepteur de son fils. On le nomma Jean-Cerf.

Jean-Cerf grandit beaucoup et devint très fort. Il était un peu plus âgé que le fils du roi. Après la mort du roi, le jeune roi et Jean-Cerf voulurent visiter les chambres du palais. Il y en avait une, dans le nombre, beaucoup moins spacieuse que les autres et qui n'avait qu'une toute petite fenêtre, mais d'où l'on pouvait contempler toute la capitale. Au moment où ils allaient en sortir ils aperçurent derrière la porte un tableau superbe. Tous les deux s'en éprirent et allèrent demander au plus vieux serviteur du palais, quelle était cette personne. Le vieux serviteur finit par leur raconter, à l'un et à l'autre, l'histoire de l'ancien roi. Le jeune roi sut ainsi que le tableau représentait la sœur des

dragons : dorénavant, son rêve fut de s'emparer d'elle.

Jean-Cerf, de son côté, avait donc appris que sa mère avait été tuée par son père, que le roi tué était son père, et que le palais lui appartenait. Désolé, il quitta la ville et retourna dans les montagnes où il avait été élevé.

Il descendit à l'écurie choisir un cheval. Il prenait chaque cheval par la queue et le tirait de côté pour essayer sa force. Il y avait là une jument très maigre, Jean-Cerf ne s'en était même pas approché. Alors, celle-ci lui dit : « Prends-moi ! Je t'aiderai à exécuter tes travaux. » Jean-Cerf monta la jument et s'en alla. En route, elle lui dit :

« Ce n'est pas la peine que je te suive ! Tire-moi un poil de la queue et porte-le toujours sur toi : quand tu auras besoin de moi, coupe-le en deux, et je me présenterai instantanément devant toi. »

Et ils se séparèrent.

Jean-Cerf errait de monts en monts quand, un soir, il aperçut une caverne : il y entra pour passer la nuit. Un vieillard à la barbe

grisonnante préparait le dîner dans une chaudière immense. A côté de lui, une jeune fille était assise, d'une grande beauté. Il reconnut en elle celle dont il avait vu le portrait au palais, et qui avait été la cause de son départ. Le vieillard était bien aise de revoir un homme, car il y avait très longtemps qu'il servait de cuisinier chez les dragons; la jeune fille, au contraire, le priait de partir, de ne pas attendre le retour de ses frères qui ne manqueraient point de le tuer. Mais, Jean-Cerf ne voulut point s'éloigner d'elle. Pendant que le vieillard faisait la cuisine, voilà que, tout à coup, la chaudière se renversa. Le vieillard se mit à se lamenter, car c'était bientôt l'heure où les dragons allaient revenir, et il ne pourrait remettre la chaudière en place, tant elle était grande. Jean-Cerf la prit de la main gauche et la replaça sans peine, au grand étonnement du vieillard et de la jeune fille [1].

1. On ne parle pas des propriétés de ce chaudron; mais il devait ressembler à ceux : de Dagdé, qui rassasia tout le monde; de Pen Annwyn, qui ne fait pas bouillir la nourriture du lâche; et à

Le soir, les dragons, à leur retour, apprenant que la chaudière était tombée et que c'était Jean-Cerf qui l'avait remise à sa place, lui accordèrent l'hospitalité.

Le lendemain, ils l'emmenèrent dans une plaine, jouer au palet. Leur palet, c'était un rocher immense. Quand les dragons eurent fini, Jean-Cerf le prit, à son tour, non pas des deux mains, comme avaient fait les dragons, mais de la gauche seule. Les dragons eurent peur et se reculèrent. Jean-Cerf lança le rocher comme il eût fait d'une

celui que Bendizeit Vran donna à Matholweh : Si on tue un homme aujourd'hui, on n'a qu'à le jeter dedans pour que le lendemain il se porte aussi bien que jamais; il ne lui manque que la parole.

Cf. LOTH, *Cours de Litt. celtique* t. II. *Les Mabinogion*, pp. 27, 75, 246.— A. NUTT, *The legend of the Holy Graal*, pp. 184-211 : The Vessel in celtic Myth. — Mac INNES a. A. NUTT, *Folk and Hero Tales from Argyllshire :* Teann Mac Cûail and the Bent Grey Lad.— Dans les *Contes et Lég. du Caucase*, trad. par J. MOURIER, p. 56, Guérin, à la recherche de l'unique sœur des douze génies qui habitent derrière les douze montagnes, retourne trois fois leur chaudron; ce qui les surprend fort, car ils sont obligés, eux, de se mettre douze pour le remuer.

balle. Les dragons, émerveillés de sa force, lui donnèrent leur sœur en mariage.

Quand le jeune roi apprit que Jean-Cerf vivait avec la sœur des dragons, il ne put réprimer sa jalousie. Il fit alors déclarer dans tout son royaume que celui qui lui apporterait la tête de Jean-Cerf aurait auprès du roi la place que Jean-Cerf occupait autrefois.

Personne n'osait s'exposer à cette entreprise.

Enfin, une vieille femme vint se présenter devant le roi et lui promit de lui amener la sœur des dragons après avoir fait périr Jean-Cerf. C'était une magicienne. Elle se fit servante chez Jean-Cerf. Une fois, celui-ci se vantait de sa force.

« Ne te vante pas, Jean-Cerf, lui dit la vieille, car il y a une personne qui est plus forte que toi !

— Quelle est cette personne, demanda Jean-Cerf, et où demeure-t-elle ?

— C'est une jeune fille, connue sous le nom de « la Vigoureuse »[1]; elle s'habille en

1. La Vigoureuse rappelle les polinitsas des

homme et passe pour avoir triomphé de tous ceux qui se sont mesurés avec elle. »

A cette nouvelle, Jean-Cerf ne pouvant plus dormir, partit pour le pays que la vieille lui avait indiqué.

Pour entrer dans la ville qu'habitait la Vigoureuse, il fallait passer par un défilé très resserré. Les deux monts, à pic, se rapprochaient et s'éloignaient sans cesse. Au fond du ravin, il y avait, dit-on, une fontaine, à chaque coin de cette fontaine, un cierge allumé. Ces cierges ne s'éteignaient jamais, malgré le courant d'air produit par le défilé. Celui qui parviendrait à boire de cette eau, serait immortel.

Jean-Cerf, voyant qu'il n'y avait pas moyen de passer, pensa alors à sa jument et coupa le poil qu'il lui avait tiré de la queue. Aussitôt elle fut là. Jean-Cerf monta dessus, la saisit par la crinière et croisa les jambes sous le ventre de l'animal. Il fut passé avant que les monts ne se fussent rejoints; il n'y

bylines russes. — Cf. RAMBAUD, *Russie épique*, p. 66. — Et aussi BRUNHILD, *La Walkyrie scandinave*.

eut que le bout de la queue de la jument de coupé.

Alors, la jument donna un conseil à Jean-Cerf; elle lui dit :

« En te battant avec la Vigoureuse, tâche de lui arracher les trois cheveux blonds qui sont au sommet de sa tête. C'est en ces cheveux que consiste toute sa force. Une fois arrachés, elle te suivra comme un agneau. »

Et, la jument s'en étant allée, Jean-Cerf entra dans la ville.

Personne, nul mouvement; toutes les maisons étaient fermées par crainte de la Vigoureuse; c'était l'heure où elle avait l'habitude d'aller prendre un bain. En se promenant seul dans les rues, il la rencontra :

« Qu'est-ce que tu cherches ici, mon bonhomme ? lui dit-elle en se moquant.

— C'est toi que je cherche ! lui répondit Jean-Cerf avec fierté. »

Et la lutte s'engaga sur une aire pavée.

Il l'empoigna par la chevelure et lui arracha des cheveux parmi lesquels les trois cheveux blonds. La voilà qui tombe à ses genoux. Alors, il s'en fit suivre.

Pour ne pas passer par le défilé, entre les deux monts, il prit un autre chemin. Mais un nouvel obstacle l'attendait. Cette route était au pouvoir d'un nègre, dont les lèvres pesaient quarante quintaux. Il appelait tous les passants à la lutte et les tuait. Ils luttèrent depuis le matin jusqu'à midi ; de temps en temps, de fatigue, ils s'arrêtaient; puis, au bout d'un instant, ils recommençaient. Mais, il n'y avait pas moyen de venir à bout du nègre. Alors, il coupa le poil de la jument, et celle-ci apparut aussitôt. Elle lui dit :

« La force de ton adversaire consiste en son ombre; tu n'as besoin que de la piquer. »

Jean-Cerf fit comme la jument lui avait indiqué et il força le nègre à se rendre. Il s'en fit aussi suivre. De retour chez lui, il se fit servir par ses deux prisonniers.

La vieille magicienne quitta la maison de Jean-Cerf et se rendit chez le roi. Elle lui dit :

« As-tu jamais entendu parler de la Vigoureuse et du nègre ? Eh bien ! ils sont l'un et l'autre au service de Jean-Cerf qui les a battus. Pourtant ne t'en fâche pas ! Donne-

moi une caravelle avec un équipage de quarante pallikares, et je te l'amènerai prisonnier. »

Pour la seconde fois, la vieille tenta l'entreprise; la caravelle vint mouiller dans une baie, non loin de chez Jean-Cerf. Celui-ci accompagné du nègre et de la Vigoureuse, alla à la côte pour voir ce que c'était que ce vaisseau. Les pallikares étaient cachés dans les bois; la vieille, elle, arriva bientôt, feignant de ne pas savoir quelle était cette caravelle; et, elle lui offrit une pomme : le voilà qui s'endort. Alors, les pallikares s'emparent de lui et l'emmènent chez le roi. Le roi le fit jeter dans une fosse. Mais la Vigoureuse ne cessait de le pleurer; alors, le roi la fit jeter dans la même fosse, et elle ne cessait de l'embrasser et de le caresser, si bien que la pomme lui tomba de la main, et aussitôt, le voilà qui se relève. La Vigoureuse lui raconte ce qui s'est passé. Plein de colère, Jean-Cerf se secoua si fort que les parois de la fosse s'écroulèrent. Il va au palais, pardonne au roi, mais tue la magicienne.

Le roi chercha encore une fois à le faire périr. Pendant un somptueux banquet, il lui fit arracher les yeux. Mais le nègre le lécha avec ses grosses lèvres jusqu'à ce que les yeux de Jean-Cerf fussent revenus.

Alors Jean-Cerf irrité, tua le roi. Et, ainsi que les colombes l'avaient prédit, il recouvra le trône de son père[1].

1. Cf. *Grimm's Mærchen* : Der treue Johannes. — Hahn, *Griech. u. Alban. Mærchen* : Der starke Hans; der Kœnigssohn und der Bartlose.



XII

L'ANDROMÈDE ET LES DÉMONS

On raconte qu'à Vryssia, gros village de Lesbos, il y avait une fois une hermaphrodite qui appartenait à une famille très connue par sa force. C'était une femme grande, bien proportionnée, robuste et brave. On l'appelait « ἡ 'Ανδρειομένη ».

Elle ne se maria jamais.

En été, elle avait l'habitude de coucher sur la terrasse, en plein air.

Une fois, c'était pendant une nuit du mois d'août, elle entendit une musique aux environs. Comme elle n'était point peureuse, elle se leva et, telle qu'elle était, complètement nue et les cheveux épars, elle se dirigea vers l'endroit d'où venaient ces sons. Alors, elle se cacha derrière un tronc d'arbre et elle aperçut des individus qui dansaient la ronde. Elle s'approcha des danseurs, sans que leur attention fût

éveillée. A sa vue, ils furent d'abord surpris; puis, ils l'invitèrent à danser. Sans peur, elle accepta. Ile se mirent à chanter :

Je suis le démon des démons,
Mais je n'ai jamais de ma vie
Vu un démon semblable;
En haut des cheveux,
En bas des cheveux
Et au milieu χάρϐαλα.

Ils dansaient autour d'un gros tas de pièces d'or, sur lequel était assis un musicien qui jouait du violon. Ils dansaient, sautaient, toujours en répétant la même chanson, lorsque, tout à coup, ils entendirent le coq chanter. Subitement, ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille. L'un d'eux dit :

« C'est le coq blanc. Allons, dansons encore ! »

Ils recommencèrent leur danse. Peu après, ils entendirent de nouveau le coq chanter. Ils s'arrêtèrent encore pour écouter; ils avaient l'air très inquiet. Un autre dit :

« C'est le coq rouge. Allons, dansons encore ! »

Pendant qu'ils dansaient, la femme avança son pied vers le tas de pièces d'or et en saisit deux entre ses orteils. Bientôt le coq chanta pour la troisième fois.

« C'est le coq noir, s'écria un troisième. Allons, sauvons-nous vite ! »

Et tous les démons s'envolèrent, laissant là la femme. Elle voyait en l'air les démons et derrière eux les pièces d'or filer vers le firmament. Elle entendit même une voix crier en vain : « Arrêtez ! arrêtez ! J'ai perdu mon soulier. »

Ne voyant plus rien, cette femme regagna son domicile. Le lendemain, elle appela les siens et ses voisins pour leur raconter ce qui lui était arrivé la nuit précédente, et elle leur montra en même temps les deux pièces de monnaie. Elle alla même chercher le soulier que le démon avait perdu, pensant trouver quelque chose de précieux. Elle ne trouva qu'un sabot de bœuf.

On la crut. Et on lui donna, à elle et à sa famille, le surnom de Toubas, à cause de ces deux pièces d'or.

XIII

LES QUARANTE FRÈRES

Il y avait une fois un roi qui avait trente-neuf enfants, rien que des garçons. Sa femme vint à mourir. Comme il désirait beaucoup avoir une fille, il se remaria. Sa nouvelle femme ne lui donna qu'un enfant, aussi un garçon. Le jour où la reine accoucha, la jument favorite du roi mit bas. Cette coïncidence causa au roi un extrême plaisir. Il fit dresser le jeune cheval, qu'il destinait à son fils le dernier-né. Quand celui-ci fut parvenu à l'âge de seize ans, ses frères dirent au roi :

« Père, nous voulons aller chercher fortune ! »

A cette nouvelle, le plus jeune voulut aussi les accompagner. Sur le point de partir, ils se présentèrent tous devant le roi pour avoir sa bénédiction. En vain le roi essaya de les détourner de leur dessein.

« Mes enfants, leur disait-il, vous n'êtes pas pauvres ! Vous n'avez pas besoin de travailler pour gagner votre vie ! »

Il dut leur donner sa bénédiction. En prenant congé d'eux, il leur recommanda de ne jamais dormir près de l'eau courante.

« Bien ! » dirent les quarante fils, et ils partirent.

Le soir, ils s'arrêtèrent sous un vieux platane, près d'une source. Après dîner, ils se couchèrent pour dormir ; leur jeune frère leur rappela le conseil que leur avait donné leur père ; mais ils étaient trop fatigués : ils ne voulurent pas aller plus loin et ils s'endormirent. Pour lui, il monta sur le platane et veilla. Voilà qu'à minuit, quarante dragons vinrent avec des jarres pour puiser de l'eau. A la vue des hommes, qui étaient là couchés, l'un d'eux dit :

« Regardez donc, camarades ! Quel bon dessert nous avons trouvé là ! »

A ces mots, le jeune homme descendit de l'arbre, et, se présentant devant les dragons, il leur dit :

« Que cherchez-vous là, parmi nous ? Que

le plus fort de vous vienne se battre avec moi ! »

Et il les terrassa tous, l'un après l'autre.

Alors, les dragons émerveillés se jetèrent à ses genoux, en lui demandant pardon. Ensuite, ils lui dirent :

« Que veux-tu que nous te donnions ?

— Je ne demande rien, répondit le jeune homme. Dites-moi seulement si nous rencontrerons d'autres dragons sur notre route !

— Des dragons, non ! Mais tu vas rencontrer une bête à sept têtes. Si tu peux la tuer, tu seras le plus fort pallikare du monde. »

Quand il fit jour, les trente-neuf se levèrent et se mirent en route, sans rien savoir de ce qui s'était passé. Après avoir beaucoup marché, ils furent surpris par la nuit encore au bord de l'eau : ils y mangèrent et y dormirent. De nouveau, leur jeune frère monta sur un arbre et veilla. A minuit, il entend des rugissements. C'était la bête qui venait pour boire. Quand elle se fut désaltérée, elle voulut aller se reposer un peu plus loin. Elle aperçut les hommes.

« Ah ! dit-elle, quel bon dessert j'ai trouvé là ! »

A ce moment, le jeune homme descendit de l'arbre et, marchant contre la bête, lui dit :

« Qu'est-ce que tu veux faire de ces hommes ? Ne sais-tu pas que celui qui a la barbe a aussi la peine ? Ces hommes-là ont quelqu'un qui les surveille.

— Et c'est toi leur surveillant ?

— Oui, c'est moi-même. Et si tu veux te lever, je vais t'apprendre combien le sac peut contenir de poires. »

La bête alors se leva. D'un coup d'épée le jeune homme lui coupa toutes ses têtes. Il leur arracha les sept langues, qu'il cacha, et se coucha.

Le lendemain, ils continuèrent leur chemin. Ils arrivèrent à un endroit où la route se divisait en trois; il y avait en outre un petit sentier. Alors, le frère aîné, dont les cheveux étaient déjà blancs, dit aux autres :

« Eh bien ! mes frères, dans quelle direction devons-nous aller ? »

Le plus jeune répondit :

« Voici ce que nous allons faire. Vous allez vous partager en trois groupes : chaque

groupe étant composé de treize, suivra l'une des trois routes. Moi, parce que je suis le plus jeune, je prendrai le sentier. »

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

A quelques lieues de là, le jeune homme aperçut au bord du sentier une maison, dans laquelle il y avait une vieille femme. C'était une magicienne.

« Bonjour !

— Bonjour, pallikare ! Où vas-tu ?

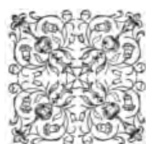
— Je vais chercher fortune.

— Le sentier va te mener devant un monstre. Garde-toi de passer devant lui si ses yeux sont fermés ! Au contraire, s'il les a ouverts, tu n'as pas besoin d'avoir peur; tu pourras passer sans qu'il te fasse de mal. Plus loin, tu rencontreras un château qu'habite une magicienne. Elle essayera de te faire du mal. Elle t'offrira diverses espèces de fruits; tu pourras en prendre; mais ne bois pas du vin qu'elle te servira : Tu serais pétrifié ! Si tu veux t'en assurer, tu n'auras qu'à en faire boire à ton chien; tu le verras aussitôt changé en marbre. Mais la magicienne possède le moyen de le faire revenir à son état naturel. »

Le jeune homme remercia beaucoup la magicienne et partit.

Il trouva le monstre, les yeux ouverts; il passa sain et sauf. Puis, il arriva au château. Dans la cour de ce château, il y avait beaucoup de statues : c'étaient ses frères qui étaient là pétrifiés. La magicienne l'accueillit avec beaucoup d'empressement, mais il refusa de boire du vin; il en fit goûter à son chien qui fut aussitôt pétrifié. Alors, il força la magicienne à faire revenir le chien. Muni du contrepoison, le jeune homme fit revenir ses frères et, après avoir tué la méchante magicienne, il revint avec eux chez le roi, son père.







B

CONTES D'ANIMAUX

I

LE RENARD ET LE LOUP

Il y avait un papas qui avait l'habitude de laisser entrebâillée la porte de son église. Le renard y pénétrait et volait les pains du papas; mais il n'en volait qu'un chaque soir. Quand il entendait venir le papas, il se sauvait par un trou étroit qui se trouvait sous le mur de la sacristie : et ainsi le papas ne s'apercevait de rien.

Le loup, qui voyait tous les soirs le renard passer devant chez lui emportant un pain, voulut connaître son secret et se plaça près

du sentier par lequel il devait venir. A sa vue :

« Mon ami, lui dit-il, où prends-tu ces pains ? Je veux aller avec toi.

— Mais, mon ami, parfaitement, cela me fera plaisir ! Au moins, nous serons deux, comme ça ! »

Les voilà dans l'église. Alors le renard dit au loup :

« Mets-toi dans une stalle, d'un côté du chœur ! Moi, je vais me mettre dans une autre, en face, et nous allons d'abord chanter un peu. »

(Le renard avait son dessein.)

« Ma foi, je n'ai jamais su chanter de ma vie !

— Mon ami, tu vas apprendre tout de suite.

— Comment donc ?

— Tu n'auras qu'à répéter ce que je dirai. »

Le renard commence :

(D'une petite voix fine.) Quand les papas viendront,

Le loup :

(De sa grosse voix.) Quand les papas viendront,

Je sais un trou pour me sauver;
　　Je sais un trou pour me sauver.

Ta tête est grosse,
　　Ta tête est grosse,

Tu ne pourras t'en aller,
　　Tu ne pourras t'en aller;

Les papas t'attraperont,
　　Les papas t'attraperont,

Et te gonfleront à coups de bâtons
　　Et te gonfleront à coups de bâtons.

De ta peau ils feront une douillette,
　　De ta peau ils feront une douillette,

Et de ton derrière un chalumeau,
　　Et de ton derrière un chalumeau.

En entendant ce cantique, le papas, surpris, alla voir ce qui se passait dans son église. Le renard court à son trou et se sauve. Le loup veut le suivre, mais sa tête est trop grosse. Le papas ferme la porte et va appeler les autres papas à son aide. Le loup prie le renard de lui indiquer un autre trou. Le renard dit oui, mais à la condition que le loup lui passe

un pain par le trou. Quand il eut le pain, le renard dit au loup :

« Attends là, que le papas revienne : il te montrera un autre trou, lui[1] ! »

1. Cf. HAHN, *Griech. u. Alb. Mærchen*, p. 86 : Von der Füchsin, dem Wolfe und dem Priester. — *Revue des Trad. pop.*, 1893 : Le Loup et la femme du renard, conte grec recueilli à Tunis.



II

LE RENARD ET LE CRABE

Le renard et le crabe venaient amicalement d'égrener les épis qu'ils avaient glanés ensemble; alors, ils entassèrent le grain au milieu de la grange pour se le partager. Mais le renard qui, voulait emporter tout le blé chez lui, dit au crabe :

« Tu vois bien cette pierre, là-bas ? Eh bien, mon bon ami, si tu veux, nous allons courir. Le premier qui y sera arrivé criera : J'y suis ! et il prendra tout le blé.

— Je veux bien ! Mais, écoute-moi d'abord. Il ne faut pas que tu partes avant que j'aie dit : En avant ! »

Alors le crabe, monta le long du mur à la hauteur du tas de grain et il dit au renard d'approcher, parce qu'il était trop avant dans la grange ; le renard recule; le crabe crie :

« Encore un petit peu ! »

Et ainsi la queue du renard vint toucher à l'endroit où le crabe était monté.

Celui-ci, s'étant accroché au bout de la queue du renard, donna alors le signal de partir. En un instant, le renard se trouva à l'endroit convenu. Il n'avait qu'à dire : « J'y suis ! » Mais pas du tout, il se retourna pour voir où était le crabe. Une fois tourné, sa queue se trouva posée sur la pierre ; notre crabe alors, s'en détachant, cria :

« J'y suis ! »



III

LE COUPLE D'AIGLES

Une fois, la femelle de l'aigle dit au mâle :

« Mon mari, notre nid est plein de saletés : il faut que nous allions en chercher un autre ailleurs !

— Emporterons-nous notre derrière avec nous? dit le mâle.

— Évidemment.

— Eh bien ! ma femme, ce sera partout la même chose. Il est donc préférable que nous nous mettions à nettoyer notre nid, au lieu de nous en chercher un autre ! »



IV

LA PERDRIX ET LA TORTUE

DANS le temps, les oiseaux et les autres animaux envoyaient leurs petits à l'école. A midi, les mamans leur apportaient à manger.

Une fois, la perdrix n'avait pas le temps d'y aller; elle aperçut la tortue qui se disposait à s'y rendre.

« Voisine, lui dit-elle, si tu savais comme je suis occupée aujourd'hui ! Je t'en prie, veux-tu te charger de porter le déjeuner à mes petits ? Comme nous sommes voisines, il arrivera bien un jour où je pourrai te rendre pareil service.

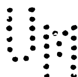
— Cela ne vaut pas la peine de me tant prier. Mais, malheureusement, je ne connais pas tes petits.

— Quand tu entreras à l'école, regarde-les bien tous. Les plus beaux, ce sont les miens. »

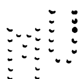
La tortue prit les mets de la perdrix et alla à l'école.

En entrant, elle lève la tête et regarde à droite et à gauche. Nuls petits n'étaient plus beaux que les siens. Aussi leur donna-t-elle non seulement leur déjeuner, mais encore celui des petits de la perdrix.

Et ceux-ci sont restés à jeun.









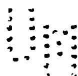




C

CONTES ÉNIGMATIQUES

I



LE PRINCE ET LA JEUNE FILLE

Un prince voulait se marier avec la jeune fille qui pourrait lui expliquer trois énigmes qu'il lui soumettrait. Comme il était impossible de trouver dans la capitale une jeune fille capable de le faire, le prince prit le parti de parcourir sa principauté, seul et déguisé. Chemin faisant, il entendit le bruit d'un métier à tisser. Se dirigeant d'après ce bruit, il trouva une cave, dont l'ouverture était au pied d'un olivier. Il y entra et se trouva en face d'une jeune fille d'une beauté remarquable qui tissait, entourée de nombreux petits enfants : c'étaient les frères de la jeune fille.

Il lui dit :

« J'entre à l'improviste et sans être annoncé; je vous trouve en bonne santé. »

Elle répond :

« Nous en avions un (un chien, qui l'aurait annoncé), mais il est mort; nous en achèterons un autre. »

Alors, le prince, voyant les enfants qui étaient presque nus, dit à la jeune fille :

« Beaucoup de cruches, mais toutes vides. »

La jeune fille devina immédiatement et répondit au prince :

« Je file et je tisse; je coupe et je couds. »

Quelques minutes après, le prince s'apercevant qu'une des dents de la jeune fille était tombée :

« La maison, dit-il, est belle; mais le manque d'étai la rend laide. »

Et la jeune fille :

« Je suis petite, répondit-elle, si ma dent est tombée, il m'en repoussera une autre. »

Alors, le prince crut avoir trouvé une jeune fille telle qu'il la désirait pour se marier avec elle.

Bientôt les parents arrivèrent des champs

où ils travaillaient. Le prince leur demanda l'hospitalité. On le reçut très gracieusement et on tua le coq pour faire fête au jeune homme. Avant de se mettre à table, le prince parla de son affaire. Tout le monde consentit au mariage. La jeune fille servait à table; elle donna la tête du coq à son père, les pieds à sa mère, la poitrine à son amant et garda pour elle les ailes. Étonné de ce partage, le prince en demanda l'explication. Alors, la jeune fille lui répondit :

« Mon père, à qui j'ai donné la tête, doit rester ici pour garder la maison; ma mère qui a reçu les pieds, fera du chemin pour aller me chercher chez vous. A vous, mon cher, j'ai offert le thorax qui signifie le vaisseau avec lequel vous retournerez chez vous. Et moi, j'ai pris les ailes, parce que bientôt je partirai avec vous. »

Le lendemain, le prince se mit en route pour regagner sa capitale et pour faire les préparatifs du mariage. Arrivé dans la capitale, le prince voulut répondre par un présent à l'hospitalité qu'on lui avait offerte. Il envoya donc son domestique chez les parents

de sa fiancée avec douze pains, un fromage, une outre remplie de vin et un poulet préparé dans une assiette. Il ordonna en même temps au domestique de dire à la jeune fille :

« Beaucoup de salutations au pommier (c'était la jeune fille); l'an a douze mois; la lune est pleine; la peau de la chèvre est bien tendue et ce que contient l'assiette est entier. »

Au lieu de se rendre directement à la cabane, le domestique passa par chez sa mère qui vola la moitié de tous les présents. La jeune fille reconnut le vol aux paroles allégoriques du domestique et lui dit de répondre à son maître :

« L'an a six mois; la lune est à son second quartier; il y a des clapotements dans la peau de la chèvre et dans l'assiette il n'y a qu'une moitié. Si vous battez les pommes (le domestique), vous n'êtes pas l'ami du pommier. »

Quelques jours après eut lieu le mariage du prince et de la jeune fille[1].

1. Cf. E. Legrand, *Recueil de Contes pop. grecs :* Le langage figuré. — J. Rivière, *Contes pop. kabyles :* Le Cadi et la fille du marchand. — *Grimm's Mærchen :* Das Ræthsel.

II

LES DEUX ÉNIGMES

C'ÉTAIENT des brigands qui, après avoir pillé un palais, avaient enlevé la reine avec sa fille, âgée de sept ans. Ils vendirent la petite fille comme esclave à un autre roi et tuèrent la mère. Le roi fit de la belle esclave la première servante du palais, ignorant l'origine royale de cette jeune fille. Ce roi était en très bons termes avec l'autre, et, pour lui donner un témoignage de son amitié, il lui fit présent de la jeune fille qui était d'âge à se marier. Le roi veuf épousa à son insu sa propre fille qui devint enceinte. Quand l'accouchement approcha, le mystère fut dévoilé. Alors le roi fit tuer la reine et tirer de son ventre l'enfant qu'il éleva avec beaucoup d'affection. Le superstitieux roi fit même périr la jument qui était près de mettre bas, afin qu'il n'arrivât pas de malheur dans son royaume. Le cheval, tiré du ventre de sa

mère, servit à porter le petit prince qui, comme son cheval, *n'était pas né.*

Une fois, le prince vit un jeune homme porter de jolis gants dont il fut envieux; et il supplia son père, qui était en même temps son aïeul, de lui faire faire une paire de gants. A force de prières, le prince finit par obtenir une belle peau que son père gardait dans une chambre toujours fermée.

C'était la peau de sa mère.

Quand le prince connut cet horrible secret, il prit son cheval et quitta le palais. Il arriva dans une ville où il apprit que la fille du roi avait le caprice de se marier avec celui qui lui expliquerait cette énigme :

« Je piétine ce avec quoi je mange; je porte aux doigts ce avec quoi je vois, et j'ai la cervelle de ce dans quoi je bois. »

Tous ceux qui s'étaient présentés, n'ayant pu expliquer ces paroles incompréhensibles, avaient été mis à mort.

Enfin vint notre prince, qui dit à la fille du roi :

« Je vous expliquerai votre énigme, si vous trouvez la mienne. Mon cheval et moi, nous

ne sommes pas nés; et, en marchant, je porte ma mère. »

La jeune fille, se trouvant embarrassée, fut obligée de donner, la première, au prince l'explication de son énigme :

« Une fois, elle s'était éprise d'un Nègre qui n'avait voulu d'aucune façon répondre à son amour. Alors, elle l'avait fait tuer. Puis, elle avait fait mettre les dents du nègre à ses souliers; à ses bagues ses yeux noirs, et elle buvait dans son crâne. »

Telle fut l'explication de l'énigme de la fille du roi. Le prince, à son tour, expliqua son énigme à la jeune fille; après quoi, il l'épousa [1].

1. Cf. Em. LEGRAND, *Recueil de Contes pop. grecs :* La Reine et le Nègre.



III

LA FILLE QUI ALLAITE SON PÈRE

Un roi avait condamné à mourir de faim son ministre qui avait commis un crime.

La fille du ministre vint trouver le roi, les larmes aux yeux, et le pria de lui donner l'autorisation d'entrer une fois par jour dans la prison pour consoler son père, promettant de ne point lui porter de vivres.

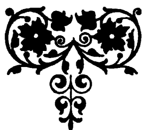
La bonne fille, mère d'un enfant, avait sevré son enfant et gardait son lait pour nourrir son père chéri. C'est ainsi que le condamné vivait dans la prison, à l'étonnement de ses gardes et du roi. Enfin, la bonne fille se présenta au roi qui à ce moment était à cheval. Le cheval n'était pas né; on l'avait tiré du ventre de sa mère qu'on avait tuée deux jours avant de mettre bas. La selle de ce cheval était faite de la peau de la mère.

Alors la fille dit au roi :

« Le roi est sur un animal qui n'est pas né, et sur la mère de celui-ci. Expliquez-moi cette énigme ou rendez-moi mon fils ! »

C'était son père qu'elle allaitait, qu'elle appelait ainsi[1].

1. Cf. Em. Legrand, *Recueil de Contes pop. grecs :* La Fille qui allaite son père. — *Exempla of Jacques de Vitry,* p. 99 : « De quadam autem bona muliere audivi quod, cum maritus ejus esset in carcere et præcepisset ei dominus quod nullus ad manducandum vel bibendum daret illi, sed compelleretur fame mori, uxor ejus omni die ingrediens ad eum de mamilla sua latenter lactabat ipsum. »







D

CONTES SATYRIQUES

I

LE JUIF ET LE CHRÉTIEN

Il y avait une fois un Juif et un Chrétien qui habitaient la même maison. Le premier était aussi riche que celui-ci était pauvre. Tous les matins, à son lever, le Chrétien priait Dieu de lui donner dix mille piastres, et il disait :

« Mon Dieu, s'il y en a au-dessus ou au-dessous de cette somme, je ne les accepterai pas ! »

Le Juif, entendant le Chrétien demander dix mille piastres tout juste, voulut l'éprouver.

Le soir donc, quand le Chrétien se fut couché, le Juif mit à sa porte cinq mille piastres. Le lendemain matin, le Chrétien vit l'argent, le ramassa, remercia le bon Dieu et sortit de sa maison pour aller au travail. Le soir, le Juif lui dit :

« Je vous entends tous les matins prier Dieu de vous envoyer de l'argent; est-ce qu'il vous en a envoyé ?

— Oui, et je l'en remercie !

— Combien donc ?

— Cinq mille piastres.

— Vous les avez acceptées ?

— Oui.

— Tiens ! vous disiez que vous n'accepteriez pas la somme qui serait au-dessus ou au-dessous de dix mille !

— Dieu, qui m'a donné cinq mille piastres, m'en enverra bien cinq mille autres !

— Ce n'est pas Dieu, c'est moi, qui vous ai mis, exprès pour vous éprouver, ces cinq mille piastres. Rendez-moi donc mon argent ! »

Mais le Chrétien garda tout dans sa poche. Ne pouvant le décider, le Juif lui dit, tout en colère :

« Je vous donnerai encore deux mille cinq cents piastres, à condition que vous donniez un soufflet à l'aga au moment où il fumera son narguilé. Si vous ne le faites pas, alors vous me rendrez tout mon argent ! »

Le lendemain, le Juif s'assit au café, en face de l'aga qui fumait son narguilé. Le Chrétien s'approcha du Turc et lui donna un soufflet; puis, il se jeta par terre, en faisant sortir de l'écume de sa bouche. L'aga crut qu'il avait le haut mal, eut pitié de lui et commanda au Juif de le soigner de son mieux. Au bout de quelques minutes, le Chrétien revint à lui, pria le Turc d'excuser son infirmité et s'en alla.

Le soir, le Juif dit au Chrétien :

« Je vous donnerai encore deux mille cinq cents piastres, à condition que vous alliez faire dans la mosquée, pendant que les Turcs seront en prières. »

Le lendemain matin, le Chrétien prit un purgatif; puis, il acheta deux grands cierges. Au moment où le purgatif commençait son effet, il saisit les deux cierges et se dirigea en courant vers la mosquée. Elle était pleine

de Turcs. Le Juif l'accompagnait. A peine entré, il remplit d'ordure le parvis de la mosquée. Tout le monde se jeta sur lui pour le tuer.

« Écoutez-moi, mes amis ! s'écria le Chrétien. Depuis longtemps, je suis bien malade ; je souffre d'une forte constipation ; j'ai en vain fait beaucoup de vœux à notre prophète et à celui des Juifs. Alors je me suis adressé à Mahomet. Eh bien ! aussitôt que je suis entré à la mosquée avec ces deux grands cierges, votre grand prophète a accompli le miracle ! »

Très flattés, les Turcs crurent le Chrétien. Quant aux ordures, le Chrétien dit aux Turcs d'appeler le Juif qui se tenait à la porte, pour nettoyer la mosquée.

Le lendemain, le Juif, furieux, voulut citer le Chrétien devant le tribunal. Le Chrétien dit au Juif :

« Vous êtes riche et bien habillé, tandis que moi, je suis pauvre et tout déchiré : qui donc croira que j'aie raison dans notre affaire ? »

Alors le Juif donna un de ses pardessus à son adversaire ; puis, il le cita devant le

tribunal. Il parla au cadi de l'insulte que le Chrétien avait faite à l'aga et de ce qu'il avait fait dans la mosquée, en feignant une maladie.

Le cadi et ses secrétaires se mirent en colère. Le Chrétien leur dit :

« Effendi, tout ce que vous venez d'entendre de ce Juif est faux. Il est si menteur, qu'il serait même capable, j'en suis sûr, de prétendre que ce pardessus, que je porte, est à lui !

— Oui, effendi ! s'écria le Juif de sa place. C'est moi qui le lui ai prêté pour qu'il puisse se présenter devant vous !

— Voilà, effendi ! répondit le Chrétien. Il n'a pas honte de le dire. Avez-vous jamais vu un accusateur accorder un bienfait à son adversaire ? »

Alors, le cadi fit mettre le Juif en prison, et le Chrétien eut ses dix mille piastres tout juste.



II

LES QUARANTE CHIOTES

Il y avait quarante Chiotes qui allaient couper un cyprès pour en faire une cloche de bois. Ils portaient chacun une hache. Il faisait une chaleur étouffante. En route, ils virent un jardin et y entrèrent pour se reposer. Ils s'assirent tout autour du bassin, les pieds dans l'eau. Et ils se disaient :

« Voilà bien des pieds ! Mais quels sont les tiens et quels sont les miens ? »

Alors, le jardinier dit aux Chiotes :

« Donnez-moi vos haches et je ferai connaître à chacun de vous quels sont ses pieds. »

Il cacha toutes les haches sauf une, avec laquelle il se mit à frapper leurs pieds. Chacun retira ses pieds et se sauva en abandonnant sa hache.

Ils arrivèrent à l'endroit où se trouvait le cyprès.

Comme ils n'avaient pas de hache, ils grimpèrent le long de l'arbre; puis, ils se tinrent suspendus par les mains aux pieds les uns des autres, pour faire tomber le cyprès. Celui qui était tout au sommet de l'arbre se fatigua et dit aux autres :

« Tenez bien pour que je puisse cracher dans mes mains ! »

Il laissa l'arbre; tout le monde lâcha prise et tomba. Ils se tuèrent tous, moins deux qui voulurent retourner chez eux.

Chemin faisant, l'un d'eux vit un grand oiseau perché sur un arbre; il dit à son compagnon :

« Je vais attraper cet oiseau pour le faire cuire. »

Au moment où, monté sur l'arbre, il allait s'emparer de l'oiseau, celui-ci s'envola.

Alors le Chiote s'écria :

« Tu voles, ô oiseau ! Mais moi aussi je vole. »

Et il se laissa tomber dans un précipice.

L'autre continua sa route. Arrivé sur un pont, il lui vint tout à coup à l'esprit, que jamais de la vie il n'avait encore vu son

derrière. Il enleva donc sa culotte et il se penchait pour voir. Tout en reculant, il s'approcha du bord du pont sans s'en apercevoir et tomba dans l'eau.

A ce conte les Chiotes répondent par ceci :

« Dix Mytiléniens chargeaient et déchargeaient un âne ! »



III

L'ANE DU PAPAS

L'ANNÉE précédente avait été bonne ; la récolte de l'année suivante paraissait aussi riche : les villageois étaient donc bien contents. Le jour de la Saint-Georges, ils s'étaient assemblés tous à la chapelle, située à quelque distance du village, pour y célébrer la fête.

Quand il eut dit la messe, le papas mit les pains dans son sac et ramassa les peaux de mouton[1] pour retourner au village; mais les villageois voulurent le retenir pour qu'il prît part à leurs distractions.

« Cela ne me convient pas, mes enfants ! La messe finie, je n'ai plus qu'à partir. Laissez-moi donc, mes enfants, revenir chez moi ! Mais vous, restez ici et amusez-vous. Je vous

1. A ces assemblées, on tue beaucoup de moutons pour manger, et les peaux en sont pour le papas. G. G.

souhaite beaucoup de plaisir, mes enfants, et que la grâce de saint Georges soit avec vous !

— Puisque c'est un jour de plaisir, nous voulons que le papas prenne sa part du festin ! »

A force d'instances, les villageois finirent par persuader au papas de retarder son départ. Il se mit à table. Quand il eut fini, il voulut s'en aller.

« Eh bien, papas, nous avons mangé le bœuf tout entier; il n'en est resté que la queue[1], nous allons la manger aussi ; et puis, nous partirons ! »

Ils offrirent du vin au papas.

« Je vous remercie bien, mes enfants, de votre bonne volonté; mais, je n'en veux plus.

— Mais si, papas, ça ne fait pas de mal ! Nous voulons que vous en buviez ! »

Et ainsi, le papas s'enivra malgré lui. Il chanta, il dansa; puis, le soir, il monta sur son âne pour retourner chez lui.

Les pèlerins montèrent aussi à cheval et suivirent le papas.

1. Expression populaire pour dire qu'on n'a rien laissé. G. G.

Quand ils furent arrivés à une fontaine, le papas y mena son âne pour le faire boire. Désaltéré, l'âne voulut se retirer. Alors le papas dit :

« Bois donc, mon âne !

— Mais il n'a plus soif, dirent les pèlerins. Éloignez-le donc de l'abreuvoir, que nous puissions aussi faire approcher nos chevaux !

— S'il ne veut plus boire, lui ; moi, je veux qu'il boive encore !

— Mais, s'il n'en veut plus ? »

Alors, le papas secouant la tête :

« Pauvre papas, s'écria-t-il, tu n'es pas aussi sage que ton âne ! »

Les pèlerins comprirent ce que le papas voulait dire.



IV

LE COIFFEUR JALOUX

Il y avait un coiffeur qui était très jaloux. Sa femme était excessivement belle : il la tenait tout le temps loin des regards de ses clients, dans une chambre, derrière la boutique. Une fois, un capitaine la vit et en fut épris. Mais, pour pénétrer dans la chambre, il fallait passer par la boutique, et le coiffeur n'en sortait point. Alors, le capitaine corrompit une vieille femme. Elle s'en vint faire une visite à la femme du coiffeur, à l'insu de son mari ; et elle se mit à la confesser. Celle-ci se plaignit très fort de son mari qui la tenait toujours renfermée. Alors, la vieille lui confia le but de sa visite. La femme du coiffeur consentit à recevoir le capitaine ; et la vieille lui donna tous les conseils nécessaires. Le soir, la femme feignit de ressentir

une vive douleur au ventre. Le coiffeur était au désespoir. Alors, elle lui dit :

« Mes coliques s'aggravent d'heure en heure ; allez donc, je vous prie, chercher cette vieille qui demeure là-bas ! (Et elle lui indiqua le domicile de la vieille femme.) Elle m'a déjà guérie quand j'étais jeune fille. »

Alors, le coiffeur alla, en pleine nuit, chez cette vieille. Il frappa. D'abord, elle feignit d'être indisposée ; enfin, elle consentit, après force prières, à suivre le coiffeur, à condition que celui-ci emporterait chez lui une malle qui contenait, disait la vieille, les vêtements et les armes de ses fils :

« Mes fils sont en ce moment en voyage, et j'hésite à laisser cette malle ici ; elle pourrait m'être volée ! »

Le pauvre coiffeur chargea la malle sur ses épaules et l'emporta chez lui.

Quand ils furent arrivés, la vieille frotta le ventre de la malade et, faisant une ordonnance, elle envoya le coiffeur chercher des remèdes.

Aussitôt le coiffeur parti, le capitaine sortit de la malle et la vieille, le laissant avec son

amante, alla se poster à la porte pour y épier le retour du coiffeur.

Avant que celui-ci ne fût revenu, la colique de sa femme était passée.

Alors, il rechargea la malle sur ses épaules et la reporta chez la vieille.



V

L'OIE DE MONSEIGNEUR

A quelque distance d'une ville, il y avait une fontaine où tout le monde se fournissait d'eau. Pour y aller, il fallait passer près de l'archevêché. Toutes les fois que la femme du papas allait à la fontaine, Monseigneur toussotait (ἐπρόβηχε). Mais la femme du papas était aussi sage que belle; elle passait sans se retourner pour regarder. Comme cela allait très loin, la femme le confia à son mari. Celui-ci était très rusé; il permit à sa femme de répondre aux toussotements de Monseigneur.

En passant donc près de l'archevêché pour aller à la fontaine, la femme du papas suivit le conseil de son mari, et toussa comme Monseigneur. Celui-ci dit alors à haute voix : « A ce soir ! » La femme inclina un peu la tête.

Alors, Monseigneur fit venir le papas et

lui ordonna d'aller officier dans un village de son diocèse.

« A votre service ! » dit le papas. Il lui baisa la main et partit.

Au lieu de se rendre à ce village, il alla faire faire une malle, après avoir laissé à sa femme les ordres nécessaires.

Monseigneur envoya une oie à la maison du papas.

Celui-ci resta toute la journée caché chez le menuisier, le forçant de faire la malle le plus vite possible et très solide. Le soir, la malle était terminée. Alors, le papas fit percer un trou un peu au-dessous de la serrure. Puis, on porta la malle chez lui.

A l'heure du dîner, Monseigneur se rend à la maison du papas. La femme le reçoit avec bonne grâce. Ils s'étaient à peine mis à table qu'on frappa à la porte. Alors la femme fit vite fourrer Monseigneur dans la malle; puis, elle ouvrit la porte. C'était le papas.

« Bonsoir, ma femme! Comment ça va-t-il?

— Très bien. Où avez-vous donc été toute la journée ? Vous n'êtes pas venu déjeuner.

— Non, j'étais chez le menuisier à faire

faire la malle dont nous avions besoin. L'a-t-on apportée ?

— Oui, la voilà. »

En même temps, elle lui fit signe que Monseigneur était dedans.

« De chez le menuisier, je suis allé chez un serrurier et j'ai fait faire cette clef; mais, je ne sais pas si elle est bien faite. »

En essayant la clef, le papas ferma la malle.

Puis, ils se mirent à table.

Le papas avec sa femme mangeaient l'oie de Monseigneur, tandis que celui-ci regardait par le trou de la malle. Le papas alors prit son verre à la main et but à la santé de Monseigneur :

« Vive Monseigneur ! Et puissent le papas et sa femme toujours manger de l'oie archiépiscopale !

— Amen ! » répondit la femme.

Quelques minutes après, le papas reprit son verre et but encore une fois à la santé de Monseigneur :

« Vive Monseigneur ! Et puisse son papas le traiter splendidement !

— Amen ! » répondit sa femme.

Tout en dînant gaiement, le papas se retourna pour voir la malle et aperçut quelque chose qui étincelait.

« Qu'est-ce que c'est que cela qui brille comme un œil de chat ?

— C'est la serrure !

— Mais non ! Un peu plus bas. »

Aussitôt l'étincelle disparut.

« Ce n'est rien. »

Le repas fini, le papas prit sa femme par le bras et tous deux se mirent au lit. Toute la nuit le prêtre toussota ainsi que sa femme, tandis que Monseigneur regardait par le trou, en soupirant tout bas.

Le lendemain matin, le papas voulut vendre la malle, sous prétexte qu'elle était plus longue qu'il ne fallait. En vain, sa femme le pria de n'en rien faire. Malgré elle, il la fit porter au marché. La foule qui environnait la malle était nombreuse. Plusieurs clients se présentèrent. Alors, les diacres apprirent que le papas vendait une malle. Comme ils étaient au courant de la visite de Monseigneur, et qu'ils n'ignoraient point non plus que le

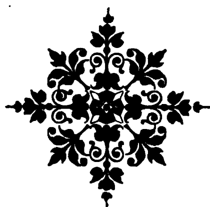
prêtre était plein de ruse, — ils étaient tous du même calibre ! — ils dirent : « Monseigneur est dans la malle. »

Vite, ils descendent au marché et font monter le prix de la malle à mille piastres ; finalement, ils l'achètent. On la porte à l'évêché. Monseigneur était dans un état pitoyable. Les diacres le conduisirent au bain où ils le lavèrent.

Le dimanche suivant, par ordre de Monseigneur, le papas dut officier. Pendant l'office, on voyait Monseigneur murmurer sourdement entre ses dents et regarder le papas d'un air dur. Vint le moment de lire l'Évangile. Le papas monta en chaire. Monseigneur se tenait debout, à la porte du sanctuaire. Tout le monde avait les yeux sur le papas et se préparait à écouter l'Évangile. Alors le papas, au lieu de lire l'Évangile, dit :

« Quand je vous tenais dans la malle, vous ne me traitiez point de cette façon-là. Maintenant que je vous ai laissé sortir de la malle, vous me regardez de travers. »

Un grand bruit se fit dans l'église, et le papas, en un clin d'œil, disparut.









E

CONTES ET RÉCITS DIVERS

I

LES DEUX AMIS

Il y avait une fois deux jeunes gens qui travaillaient à la journée : c'étaient deux amis intimes. Quoique travailleurs, ils avaient beaucoup de peine à gagner leur vie. Il y en avait un qui était bien rusé; il dit à l'autre :

« Comme tu vois, mon ami, nous sommes tout à fait dans la misère. Est-ce par paresse que nous souffrons ? Non ! Non ! Nous travaillons comme des chevaux. Mais, comment peut-on être à l'aise, quand le prix du pain est beaucoup plus élevé que notre salaire quotidien ? Au temps où nous vivons, il faut

autre chose qu'un travail qui ne rapporte rien !

— Quelle chose ? dit l'autre.

— Il faut, reprit le premier, nous séparer. Que chacun aille chercher fortune ! Quant à moi, voici mon projet : Je vais mettre un chapeau à la française et prendre une canne et un sac de cuir, comme celui que les Francs portent à l'épaule quand ils viennent ici. J'y mettrai des recettes, et, avec cela, j'irai en Asie-Mineure, où je me ferai médecin.

— La chose, dit l'autre, est simple, mais difficile. Tu n'as jamais exercé cette profession !

— Il faut, te dis-je, reprit le premier, que chacun aille chercher fortune !

— Eh bien, mon cher ami, depuis notre jeunesse nous ne nous sommes jamais séparés : je vais donc t'accompagner en qualité de pharmacien. »

Les voilà partis de l'autre côté de la mer.

Ils arrivèrent dans une ville. La fille de l'aga était malade. Le Turc était désespéré, car c'était sa fille unique. On le prévint de l'arrivée d'un médecin européen; il le fit

venir. Notre médecin tâte le pouls de la jeune fille; lui ausculte la poitrine, sa montre à la main; il l'interroge et fait ainsi tous ses manèges. Après quoi, il écrit une ordonnance qu'il remet à son pharmacien, en lui parlant un langage particulier. Celui-ci part aussitôt. Alors, le médecin prenant l'aga par le bras, tous deux passèrent dans une pièce à côté. Le Turc fit asseoir le médecin sur un canapé et commanda à son domestique de préparer *iki caïvés* et des *tziboucs* (deux cafés et des pipes).

« Effendi, dit le médecin, la maladie de votre fille est vraiment grave et très compliquée. Si je ne l'avais pas vue à temps, elle serait morte avant trois heures. Mais, ne craignez rien ! J'ai bien reconnu la nature de sa maladie et j'ai commandé à mon pharmacien de préparer les remèdes; dans quelques jours, elle sera complètement guérie.

— Allah soit loué ! s'écria le Turc.

— Maintenant, reprit le docteur, faites attention à ce que je vais vous dire. On va vous apporter quatre pilules; vous en donnerez une à la malade de quart d'heure en quart

d'heure. Dans une heure, quand elle les aura finies, vous lui donnerez une poudre, qui sera enveloppée dans un cornet de papier. Puis, vous lui ferez boire une tasse de bouillon de vieux coq. Voilà tout ce que vous aurez à faire. Demain matin, je reviendrai la voir. »

Quelques minutes après le départ du médecin, le pharmacien arriva, des médicaments à la main, et répéta tout ce que son camarade avait dit au Turc.

Le lendemain matin, la malade allait mieux ; elle avait repris un peu de forces ; elle pouvait même se mettre sur son séant. Tout le monde était surpris. Aussi, quand le médecin revint, fut-il bien chaleureusement accueilli.

Mais, l'après-midi, la maladie empira. On courut chercher le médecin. Il arriva. La jeune fille souffrait énormément. Le moment était critique pour notre médecin. Il fallait trouver le moyen de se tirer d'embarras. Il aperçoit sur le parquet un noyau de cerise : c'était tout ce qu'il lui fallait.

« Effendi, dit-il, la malade n'a-t-elle rien mangé contre mes ordres ? »

La *hanoume* (favorite) assura que sa fille n'avait pris que les médicaments et le bouillon.

« Si l'on avait suivi mes ordres, reprit le médecin, elle devrait aller mieux; mais il paraît qu'on lui a donné quelque chose de mauvais à manger et c'est ce qui a aggravé la maladie. »

Il tâta le pouls de la jeune fille; puis, tout furieux :

« Mon Dieu ! s'écria-t-il. Elle a mangé des cerises. »

Tous les assistants furent stupéfaits. En effet, la *hanoume*, voyant que sa fille allait mieux, lui avait donné des cerises à manger.

« Effendi, dit le médecin, vous voyez que la faute n'en est pas à moi ! Si elle souffre, c'est qu'elle a mangé des cerises. Cependant, soyez sans crainte ; je vais réparer le mal. »

Enfin, la malade entra en pleine convalescence. Et la bourse du médecin fut remplie de piastres.

« Voilà comment on gagne de l'argent ! dit notre médecin à son ami.

— Eh bien ! mon cher ami, dit celui-ci, maintenant j'ai appris le métier, je m'en vais en faire autant. »

Il mit, lui aussi, un chapeau à la française; prit une canne, une valise, quelques recettes, et pénétra jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure.

La fille d'un défunt pacha était souffrante. La veuve était désespérée, car sa fille était fiancée au fils d'un pacha.

« Mon Dieu ! disait le nouveau médecin, si je réussissais pour la première fois, je finirais par faire fortune ! »

Quand il eut visité la malade et qu'il lui eut ordonné des médicaments, il défendit sévèrement qu'on lui donnât quelque chose à manger sans ses ordres. Le lendemain, lorsqu'il alla la revoir, il la trouva plus mal qu'il ne l'avait laissée la veille. Il se rappela le stratagème de son ami. Il regarda par terre et aperçut une selle d'âne. Alors, s'adressant aux assistants :

« Est-ce qu'elle a mangé, dit-il tout en colère, quelque chose sans mon ordre ? »

On lui dit que non.

« Non ? reprit-il. Attendez, je vais savoir ce qu'elle a mangé. »

Il lui tâta le pouls ; puis, il dit qu'elle avait mangé un âne, dont elle avait laissé la selle, là-bas.



II

LE JOUEUR DE VIOLON ET LE SULTAN

Un joueur de violon s'étant fait entendre devant le sultan, celui-ci en fut si ravi qu'il dit à son sujet :

« Demande-moi tout ce que tu voudras !

— Qu'il me soit permis, demanda le joueur, de parcourir votre empire ; et, que quiconque a peur de sa femme me donne seulement un liard ! »

Au bout de quelque temps, le joueur de violon revint chez le sultan, tout cousu d'or. Alors, le sultan lui dit :

« Eh bien, qu'est-ce que tu me rapportes de ton voyage ?

— La plus belle femme qu'il y ait au monde ! répondit le joueur d'une voix forte.

— Doucement ! doucement ! répéta le

sultan pour que la *hanoume* (favorite) ne t'entende pas. »

Alors, le joueur de violon dit au sultan :

« Donnez-moi donc, vous aussi, un liard, puisque vous avez peur de votre femme ! »



III

LE MEUNIÉR

Un homme avait trois fils. Quand il fut sur le point de mourir, il les fit venir et leur dit :

« Mes enfants, n'allez jamais faire moudre du blé au moulin de l'Imberbe ! »

Quelques jours après la mort du vieillard, l'aîné, malgré le conseil paternel, alla faire moudre du blé chez le meunier.

Le meunier était un grand menteur.

Pour s'emparer du blé de son client, il lui dit :

« Celui de nous deux qui pourra dire le plus grand mensonge, prendra le blé de l'autre. Ou tu perdras ton sac, ou tu en gagneras un autre. »

Le pari fait, l'Imberbe commença à raconter qu'une fois il avait mis une graine de

citrouille dans le canal qui amenait l'eau à son moulin et que la citrouille était devenue si grosse que les gens passaient dessus pour traverser le canal : ils s'en servaient comme d'un pont.

L'autre, n'ayant pu trouver un mensonge pareil, perdit son sac de blé.

Le lendemain, le cadet alla au moulin de l'Imberbe, pour faire moudre son blé. Il paria avec le meunier et, lui aussi, perdit son blé.

Mais le plus jeune fut plus fort.

Quand l'Imberbe lui eut dit son mensonge, il raconta à son tour ceci :

« Mon père, dit-il, avait beaucoup de ruches, et c'est moi, qui m'occupais des abeilles. En jouant des castagnettes, je les faisais sortir des ruches et les menais aux champs où elles butinaient toute la journée. Vers le soir, je les comptais une à une, puis, je les ramenais dans leurs ruches. Un soir, je m'aperçus qu'il me manquait une abeille. Je fis alors rentrer les autres dans les ruches et je me mis à la recherche de l'abeille perdue. Je ne la trouvais nulle part. Alors, que faire ? Je descends à la côte; je pose un

œuf sur la grève; je monte sur l'œuf; et, de cette hauteur j'aperçois l'abeille à Chio. Je cours à la maison chercher notre coq, je monte dessus et, en un instant, me voilà transporté à Chio. Je vois un laboureur qui labourait la terre, son bœuf attelé à un bout du joug, mon abeille à l'autre. Le bon laboureur m'a rendu mon abeille et je l'ai ramenée chez moi... Hélas ! Le joug lui avait fait une blessure au cou. Je lui mis alors un cataplasme de noix pilée sur sa plaie. Un noyer en sortit, qui me donna beaucoup de noix. Les gamins, venant voler mes noix, ont tant lancé de pierres sur l'arbre qu'on vit un terrain s'y former. Je le cultivai et y mis des melons. Jamais on n'avait vu pareils melons au monde ! Une fois, en en coupant un, il arriva que mon couteau tomba dedans. J'y descendis pour le chercher. Je m'y promenai un mois à l'intérieur sans rien trouver; enfin, qu'y vis-je? Un chamelier qui cherchait un chameau... »

A ce mot, le meunier n'y pouvant plus tenir, éclata comme un tonneau.

IV

LA PLUS BELLE MENTERIE

Il y avait trois hommes qui se promenaient sur la côte : c'étaient de grands menteurs. Sur le rivage, de l'autre côté de la mer, il y avait une ville qu'on ne voyait pas. Alors, l'un d'eux dit :

« Moi, je vois la reine à la fenêtre, qui coud. »

Et l'autre :

« Oui, dit-il, c'est vrai ; mais moi, j'entends la reine chanter en même temps !

— Et moi, dit le troisième, j'ai entendu le bruit de l'aiguille de la reine qui est tombée par la fenêtre dans la mer. »



V

L'AVEUGLE, LE BOITEUX ET LE PAUVRE

Un aveugle, un boiteux et un pauvre buvaient dans une taverne de Smyrne. Ils étaient soûls. Alors l'aveugle, tenant à la main son verre plein de vin, dit :

« O vin béni, regardez quelle belle couleur il a !

— Si je me lève, aveugle, dit le boiteux, je vais te donner un coup de pied ; ça te fera voir la couleur du vin !

— Sus ! s'écria le pauvre, c'est moi qui paierai les frais du procès ! »



VI

L'AVEUGLE

Le roi se promenait une fois dans la ville avec son ministre. Ils rencontrèrent un mendiant. Le ministre dit au roi :

« Seigneur, voulez-vous avoir une idée de ce que sont les aveugles ? »

Il prit un bâton et, s'approchant de l'aveugle, il fit semblant d'être aveugle aussi ; il le heurta. Irrité, l'autre cria :

« Es-tu donc aveugle, que tu ne voies pas devant toi ?

— Comment ça va, camarade ? dit le ministre. As-tu ramassé beaucoup d'argent aujourd'hui ?

— Pas un sou.

— Comment ça ? Moi, j'ai rempli ma bourse ; je suis bien content !

— Ah !

— Mais, oui ! Tiens, touche ma bourse ! »

Le ministre remet sa bourse entre les mains

de l'aveugle. Celui-ci se recule un peu et cache l'argent; puis, ne dit plus mot.

Au bout de quelques minutes :

« Eh bien ! camarade, dit le ministre, je crois que tu n'as pas l'intention de me rendre ma bourse ! »

L'aveugle gardait toujours le silence.

« Ah ! que j'ai de malheur ! dit le ministre. Je suis volé ! Mon Dieu, je vais lever mon bâton : si mon camarade veut réellement me voler, faites qu'il lui retombe droit sur la tête ! »

Et il lui assène un coup de bâton sur la tête. L'aveugle ne dit toujours rien.

« Mon Dieu, reprit le ministre, si mon camarade veut réellement s'emparer de mon argent, faites que cette pierre le joigne à la tête ! »

Et il lui lance une pierre à la tête, que l'aveugle faillit en être renversé.

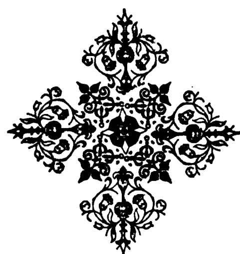
Cette fois, l'aveugle rendit l'argent au ministre, en lui disant :

« Bonhomme, voilà ta bourse ! Tu n'es point aveugle : tu veux t'amuser de moi ! »

Et le roi éclata de rire.

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS







A

BERCEUSES

I

LE SOLEIL DORT AUX MONTS

Le soleil dort aux monts,
Il dort dans les ravins;
Mon enfant est couché,
Enveloppé de perles.

Le sommeil l'appelle,
Afin qu'il grandisse;
Mais lui, le choyé,
Il pleure et ne se tait pas.

Nani ! Je t'ai commandé
Un berceau d'or,
Une couverture de soie
Et des draps brodés.

Moi, je ne marierai pas
Mon enfant gâté
Qu'on ne vienne de Babylone
Demander sa main.

O sommeil, si tu dois le prendre,
Rends-le calme !
Ne le prends pas les larmes aux yeux,
Car il est choyé !

Viens, ô sommeil, et prends-le,
Mène-le à la promenade !
Conduis-le en France,
Et me le ramène ensuite.

Nani ! Elles le berçaient,
Les cinq sœurs et la mère;
Et lui, il n'était pas content :
Il voulait aussi une esclave.

Le roi de la Ville[1]
Enverra cinq vaisseaux;
Il prendra mon enfant,
Pour l'enrôler dans l'armée.

1. La Ville, c'est-à-dire Constantinople.

Nani ! Ils t'ont fait
De jeune fille un aigle ;
C'est une perdrix des monts
Qui t'a mis au monde.

Viens, toi aussi, ô rossignol,
Perche-toi sur le berceau !
Je veux que tu l'endormes
De ton chant joyeux.

II

J'AVAIS MON ENFANT ET J'AVAIS MA VIE

J'avais mon enfant et j'avais ma vie; je faisais bouillir cinq œufs et j'en mangeais quatre et la moitié de l'autre.

Ta sta na ! mon fils, que ta grand'mère te fasse faire des ceintures d'or et des langes d'argent !

Ta sta na ! il a mangé les châtaignes et il n'en a laissé que les peaux.

Viens, papa, viens ! Viens voir ton enfant ! Apporte-lui des dragées dans du papier !

III

DORS, J'AI COMMANDÉ A CONSTANTINOPLE TES JOUJOUX

Dors, j'ai commandé à Constantinople tes [joujoux,
Et à Venise tes vêtements et tes atours.
O sommeil, prends l'enfant et mène-le aux [jardins ;
Et mets dans ses mains des fleurs et des [roses!

Dors, mon enfant gâté, et ta destinée sera [heureuse;
Elle te portera toujours bonheur.
Dors avec la Vierge et saint Jean !
O mon petit, que ton mal guérisse !



IV

SÉRIE DE BERCEUSES

Je le couche, je lui dis : Nani !
Et lui, il ne dort pas;
Mais il désire aller à l'école
Pour apprendre ses lettres.

Le soleil dort aux monts,
Et l'oie sur la neige;
Dors, mon enfant, aussi
Dans les draps blancs.

Mon enfant dort,
Et comment le réveillerai-je ?
Je prendrai un diamant
Pour lui lancer en (guise de) pierre

Comme il danse et saute !
Et personne ne l'aide :
Rien que ses petites mains
Et ses petits pieds.

Danse, madame Marone,
Et occupe-toi de l'enfant !
Mes souliers, je les déchire;
La danse, je ne la quitte pas
Pour mon cher enfant
Qui a pour parrain le roi.

Mon bel enfant,
Je le mènerai au bain;
Je lui verserai de l'eau
Avec une tasse d'argent.

Nani ! On le berçait,
Trois sœurs et une mère,
Et encore elles ne suffisaient pas,
Et on a pris une nourrice.

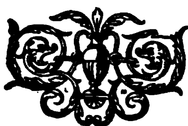
O nourrice, berce l'enfant !
O nourrice, fais qu'il s'endorme !
S'il te demande le sein,
Assieds-toi et le fais téter;
S'il te demande de la promenade,
Va, et fais-le promener.

Nani ! L'enfant de Rigas,
Le petit-fils du roi :

Sa mère lui garde
Une croix d'or et il prête serment.

Nani ! Un aigle l'a engendré,
Une oie l'a mis au monde,
Et sainte Marina
A fait l'accouchement.

(Chantées par Mme Marie Mangolis,
82 ans, à Agia Paraskevi.)







B

CHANSONS DE DANSE

I

LA-BAS, SUR LE BORD DE LA MER

Là-bas, sur le bord de la mer,
Là-bas, sur la côte,
Lavaient des Chiotes,
Lavaient des filles de papas;
Elles lavaient et elles étendaient,
Et jouaient sur le sable.
Une caravelle passe,
Récemment armée.
L'aquilon a soufflé,
La tramontane a soufflé,
Et elle lui a relevé
Sa jupe d'argent,

Et sa jambe d'argent a paru :
La mer en a brillé,
Et toute la côte.
« Allons, enfants,
Allons, pallikares,
Nous emparer
De ce qui brille devant nous !
Si c'est de l'or,
Ce sera pour nous tous ;
Si c'est du fer,
Ce sera pour notre caravelle ;
Et si c'est une jeune fille,
Elle sera pour notre capitaine ! »
Dieu a voulu et Notre-Dame la Vierge
Que ce fût une jeune fille :
Et elle fut pour le capitaine.

II

J'ENTRE DANS LA VIGNE

J'entre dans la vigne,
Comme si j'étais la maîtresse :
Voilà le maître qui m'en chasse !
Viens, bon maître, viens,

Que nous vendangions
Et que nous en remplissions
Quarante-deux corbeilles :
Et nous irons à Constantinople
Nous promener;
Et nous achèterons des dragées
Pour nous amuser.

III

UN AIGLE VOLAIT SUR UNE MONTAGNE[1]

Un aigle volait sur une haute montagne;
Il tenait dans ses serres une tête humaine :
O tête mauvaise et très méchante !
Plusieurs fois il la becqueta, plusieurs fois il
[lui dit :
« N'étais-tu pas le premier des riches et le
[premier des usuriers ?
Tu prêtais aux riches à cent pour cent, aux
[pauvres à deux cents;

1. Cf. Ém. LEGRAND, *Chans. pop. grecques*, p. 204 : Le primat et la veuve.

Et à une veuve avec cinq enfants, tu as
[prêté à cinq cents;
Elle avait une belle maison et une vigne
[renommée.
Elle se lève un matin et va dans sa vigne :
« Je te louerai, ma vigne, ou je te vendrai.
— Ne me vends pas, bonne dame, ni ne me
[loue !
Prends pour me tailler tout court un vieillard;
Pour me bêcher profondément, trois palli-
[kares robustes;
Trois jeunes filles chastes, pour m'ébour-
[geonner :
Je remplirai de vin toutes les jarres de l'île;
Je remplirai d'eau-de-vie toutes les jarres de
[l'île,
Et avec le grapillage, j'acquitterai les cinq
[cents piastres. »

IV

CETTE TERRE QUE NOUS FOULONS

Cette terre, que nous foulons,
Nous y entrerons tous !

Donnez-le, enfants, faisons-le disparaître [1].
La terre nous mangera.
Cette terre, qui pousse des herbes,
Mange jeunes filles et pallikares.

V

O MA VOISINE [2]

(Récitatif) « O ma voisine,
Ton mari a soif !
(Chant) — S'il a soif,
Cela m'est égal ;
La danse marche bien.
Il y a de l'eau dans le pot :
Qu'il aille boire ! »

« O ma voisine,
Ton mari a faim !

1. Un verre de vin.
2. Cf. Achille Millien, *Chants pop. de la Grèce, de la Serbie et du Montenegro :* Mariora danse. — Gust Meyer, *Griech. Volkslieder :* Frau Mariora. — Comte de Marcellus, *Chans. pop. de la Grèce moderne :* Madame Mariora.

— S'il a faim
Cela m'est égal ;
La danse marche bien.
Il y a à manger dans l'armoire :
Qu'il aille manger ! »

« O ma voisine,
Ton mari est mort !
— S'il est mort,
Cela m'est égal.
La danse marche bien.
Que les femmes le pleurent,
Que les chanteurs le chantent,
Que les prêtres l'enterrent,
Que les vers le mangent ! »

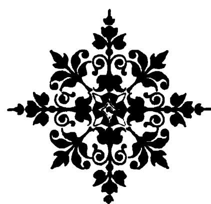
VI

UN MARI COMME LE MIEN

Un mari comme le mien,
Je l'échangerais pour un cochon.
Si je lui dis : Va travailler !
Il se met à jurer.

Si je lui dis : Achète-moi une mantille,
Que je mette en été !
Il me dit : Mets un tablier
Qui puisse durer cinq ans.
Si je lui dis : Achète-moi du riz !
Il se met à murmurer.
Si je lui dis : Pâques approche,
L'enfant a besoin d'habits !
Il se met à m'adresser
Tout ce que pousse le balai[1].
Si je lui dis : Achète-moi des haricots !
Il se met à déchirer les sacs.
Si je lui dis : Achète-moi des fèves !
Il se met à me battre.
Si je lui parle de farine,
Quel mal ne me fera-t-il pas ?
Quand je lui parle de tabac,
Il se met à danser;
Quand je lui parle de vin,
Il se met à chanter.
Un mari comme le mien,
Je l'échangerais pour un cochon.

1. C'est-à-dire toutes sortes de sottises, toutes les ordures que l'on balaye.





C

CHANSONS DE CLEPHTES

I

LE VIEUX CLEPHTE

Quarante pallikares de Livadia
Vont piller Tripolitza.
En route ils rencontrent un vieillard.
« Bonjour, ô vieillard !
— Bonjour, mes enfants !
Où allez-vous, ô pallikares ?
Où allez-vous, mes enfants ?
— Nous allons piller Tripolitza ;
Viens, toi aussi, ô vieillard !
Viens, toi aussi, avec nous.
— Ah ! la vieillesse est bien triste,
Oui, triste et sombre !

J'ai passé toute ma jeunesse à cela,
J'ai tout, tout tenté;
Je ne puis, mes enfants,
Parce que j'ai vieilli.
Passez par chez moi,
Et par mon quartier,
Et prenez mon fils,
Le plus jeune,
Qui a des pieds de lièvre
Et des ailes de perdrix,
Et qui connaît des sentiers
Et du vin doux.
En allant, en route,
Vous trouverez un village :
Il y a de jolies jeunes filles
Et du vin doux.
N'allez pas vous griser,
On vous arrêterait,
On vous mettrait en prison
Et on vous pendrait. »

Ils ne suivirent pas
Les conseils du vieillard;
Mais ils sont allés et se sont grisés,
Et on les a arrêtés.

Quand le vieillard l'apprit,
Il a bien souri.
Il prend ses carabines d'argent,
Il prend aussi son sabre
En diamant et bien effilé ;
Il a mis sa cuirasse blanche,
Et suit le sentier :
Et le sentier l'a mené
A la porte du pacha.

« Bonjour, ô pacha !
Et toi, ô cadi turc !
Fais sortir les pallikares
Que tu gardes en prison ! »

On alla pour les faire sortir,
Mais on ne les trouva pas :
Ils avaient percé la prison
Et s'en étaient échappés.
On alla à leur poursuite,
Mais personne n'en est revenu.



II

LE FILS DE LA VEUVE

Une veuve a mis au monde un fils;
Elle l'a rendu prophète;
Le vendredi elle a accouché de lui,
Le samedi elle l'a fait baptiser;
Le dimanche, de très bon matin,
Il croque des fèves;
Le lundi, il prend l'épée,
Il prend l'encrier;
Le mardi, il s'est vanté
D'être pallikare.

Quand le roi l'apprit,
Cela ne lui plut pas.
Il envoie douze gendarmes,
Quinze gendarmes :
« Allez me chercher
Ce Constantis ! »

Chemin faisant,
Ils priaient Dieu :

« Dieu, puissions-nous le trouver
Dormant d'un profond sommeil ! »

Ils sont arrivés et l'ont trouvé
Dormant d'un profond sommeil.
Ils lui bandent les yeux
Avec du fil de soie de huit brasses;
Ils lui lient aussi les mains
Avec une chaîne de huit brasses;
Ils mettent aussi sur ses épaules
La meule du moulin.

« Je vous prie, archontes,
De ne pas passer par l'agora,
Par la rue de ma Belle;
Mais passez-moi par les monts,
Par les rues étroites !
J'ai des ennemis qui se réjouissent,
Des ennemis qui font les fiers,
J'ai aussi une fiancée :
Elle pleure et ne se console pas ! »

Et eux, malgré son désir,
Par l'agora ils le conduisent.
La fiancée a paru
A la fenêtre:

« Ne te disais-je pas, ô fils d'une veuve,
De ne pas tant te vanter ?
Remarques-tu maintenant aux monts
De quelle façon tu es tourmenté ?
— Ne me regarde pas dans l'agora,
Ni dans les rues étroites !
Mais, regarde-moi aux monts,
Dans les plaines désertes ! »

Il ouvre de grands yeux
Et brise ses chaînes;
Il secoue ses épaules,
Et la meule tombe;
Il tire aussi son épée,
Il n'a ni trouvé ni laissé [1].

« Viens ici, toi, au cou court,
Toi, petit, au nez court !
Va annoncer au roi :
S'il a encore d'autres moutons
Qu'il les envoie pour que je les tonde !
Et si, toi aussi, tu veux te faire tondre,
Reviens pour que je te tonde ! »

1. Il a tué tous ceux qui n'ont pu s'enfuir.

III

LE MARCHAND DE DRAP

Un bon marchand de drap,
Un bon effendi,
Mène douze mulets
Chargés de soie ;
Il a aussi d'autres marchandises :
Ce sont des perles.
Et, une nuit, une fatale nuit,
Il s'endort sur son mulet,
Et le mulet a marché
Et a pris un autre chemin.
Et le malheureux, quand il se réveilla,
Cela ne lui plut pas :
« Bienheureuses, les montagnes !
Bienheureuses, aussi, les plaines ! »
Ces paroles étaient encore sur ses lèvres,
Il ne va pas plus loin :
Dix le prennent par devant,
Et douze par derrière.

Ils tirent l'épée, ils coupent les cordes,
Ils déchargent les mulets.

« Ne déchargez pas mes malheureux mulets !
Je me suis déchiré la poitrine
A les charger sur les routes.
— Tu ne pleures pas, jeune homme, ta jeu-
Ni ta vieillesse ! {nesse,
Mais tu pleures tes mulets
Et tes vieilles marchandises ! »

L'un frappe avec l'épée,
L'autre avec le yatagan,
Et son frère chéri
Le frappe de son poignard.
Quand ils l'eurent criblé de blessures,
Ils l'interrogèrent :

« Dis-nous, malheureux, d'où es-tu ?
Quel est ton village ?
— Ma mère était de Janina,
Et mon père de la Ville.
J'ai un frère, le plus jeune,
Clephte, âgé de douze ans ! »

Son frère a compris,
Il se jette sur lui et l'embrasse;

Il l'a mis sur ses épaules
Et le porte chez le médecin :

« Médecin, toi, qui as guéri
Bien des gens blessés avec un couteau,
Guéris mon frère,
Blessé avec un couteau !
— Moi, j'en ai guéri beaucoup,
Mais je n'ai jamais guéri
Une blessure comme celle-ci ! »

IV

LA JEUNE FILLE CLEPHTE[1]

Qui a vu le soleil après son coucher et les [étoiles à midi ?
Qui a vu une jeune fille aux monts, habillée [en Clephte ?
Douze ans elle servit de capitaine aux [Clephtes.
Personne ne savait qui elle était, ni quel Dieu [elle adorait.

1. Cf. Comte de MARCELLUS, *Chans. pop. de la Grèce moderne :* La jeune fille armatole.

Un dimanche, une fête, un jour de plaisir,
Les Clephtes étaient réunis pour jouer aux
[palets :
Costas le jette et le lance à quarante-cinq
[pas ;
Puis, Jeannis jette et le lance à quarante-trois
[seulement ;
Et la jeune fille, se dépêchant et se pressant,
Un bouton d'argent se brisa et son sein parut.
Un petit Clephte le voit et rit.
« Qu'as-tu à rire, ô Clephte, et à me regarder ?
— J'ai vu briller les Pléiades, et la lune s'est
[cachée ;
J'ai vu aussi ton sein blanc et mon cœur s'en
[est allé.
— Tais-toi, ô Costas, ne dis rien, n'en parle
[pas :
Je t'adopterai pour jouer de la mandoline.
— Moi, je ne me laisse pas adopter pour
[jouer de la mandoline ;
Mais, je veux t'épouser ; tu seras ma femme. »
La jeune fille, quand elle l'entendit, cela lui
[déplut, se mit en colère:
Elle tira son épée d'argent et d'un seul coup
[le tua.

V

LE CLEPHTE MANOLIS

La pauvre Adramytis
Est solitaire et triste :
On a tué Manolis
Sur le mont désert.

« Hélas ! ô Manolis,
Hélas ! malgré ta taille,
Tu as fait honte à toute ta parenté.
Hélas ! ô Manolis,
Hélas ! malgré ta vaillance,
Tu as fait honte à ta beauté !

— O mère, il n'y en avait pas qu'un ;
Ma mère, il n'y en avait pas que deux :
Mais il y en avait trois mille,
Et ils ont cerné le mont.

— Mon Manolis, ton épée
N'a plus de valeur ;
Mais elle servira de cloche
A Sainte-Sophie. »

VI

CONSTANTIS LE PALLIKARE

Là-bas, à la chapelle de saint Constantin,
On a tué mille moutons
Et deux mille chèvres.
« Mangez et buvez, mes enfants,
Et prenez garde de n'être pas surpris par [Kiamaïdis ! »
Les paroles étaient encore sur ses lèvres,
Que Kiamaïdis arrive à cheval.
Il portait dans sa droite
Un arbre déraciné :
Au sommet de l'arbre
Deux frères enlacés,
Et aux pieds de l'arbre
Deux ours apprivoisés.

« Qui a la poitrine de marbre
Et le cœur valeureux :
Que celui-là sorte se battre
Sur une aire pavée ! »

Ils ont commencé au soir
Et se sont battus jusqu'au matin.
Où Kiamaïdis empoignait,
Coulait une rivière de sang.
Où Constantis empoignait,
Les oiseaux de proie se repaissaient de chair.
Une fois, deux fois, à la troisième,
Constantis lui arracha le dernier soupir.

« Viens, brave Constantis,
Que l'on t'offre du vin !
Conserve ta force
Pour tuer des Turcs :
Là-haut, au ciel,
Tu trouveras le paradis ! »

VII

NOUS ÉTIONS QUARANTE FRÈRES

Nous étions quarante frères,
Quarante pallikares ;
Nous avions des moutons
Et nous en mangions :
De petits béliers grillés.

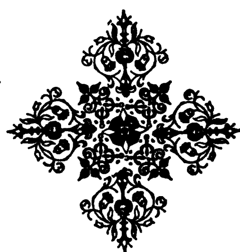
Nous avions aussi du vin doux :
Une copelle nous servait du vin.
Le samedi soir, nous avons mangé,
Le dimanche, toute la journée,
Et le lundi matin, notre vin a fini.
Le capitaine m'a envoyé
Chercher du vin;
Mais moi, je suis étranger et maladroit,
Je ne connais pas le chemin.
Mais j'ai suivi le chemin, le chemin,
Le chemin, le sentier;
Le sentier m'a mené
A une chapelle isolée
Où il y a beaucoup de tombes :
Des frères et des cousins.
Et une tombe à l'écart,
A l'écart de toutes les autres ;
Je ne l'ai pas vue et j'ai marché dessus,
Sur la tête.
J'entends la tombe gémir,
Et pousser de profonds soupirs.

« Qu'as-tu, ô tombe ! pourquoi gémis-tu ?
Et pousses-tu de profonds soupirs ?
La terre est-elle lourde,

Ou ton marbre grand ?
— La terre n'est pas lourde,
Ni mon marbre grand;
Mais tu es venu et tu as marché
Sur ma tête !
N'ai-je pas été jeune homme ?
N'ai-je pas été pallikare ?
Ne me suis-je pas promené
A l'aurore, au clair de lune ?
Mais tu es venu et tu as marché
Sur ma tête ! »

(Chanté par Nicolas Vojatzis, 32 ans,
à Agia Paraskevi.)







D

CHANSONS D'AMOUR

I

Que ne suis-je trèfle aux monts,
Et mouchoir à ta ceinture !
Que ne suis-je mauve aux monts,
Et le drap de ton habit !
Que ne suis-je brin d'herbe aux monts,
Et ceinture autour de ta taille !

II

LE POMMIER

Aujourd'hui c'était congé,
On chômait ;
Je prends mon fusil,
Et je m'en vais aux oiseaux.

J'en tue cinq, dix,
Pour faire un plat (μαγειριά).
Je vais à un jardin,
J'y trouve un pommier
Chargé de pommes,
Et, dessus, une jeune fille.
Je vais pour cueillir des pommes,
Je prends sa main :
O Christ ! O Notre-Dame !
Faites que je sois son mari !

III

LA MARIGHO

« Barba-Jean-Kanata,
A la barbe blonde,
Chargé de tes cruches,
Puisses-tu vivre de longues années !
Dis-moi, où est la Marigho ?

— Elle fait frire des poissons
Dans la cuisine;
Elle fait frire des poissons,
Et les recouvre de farine. »

« Relève un peu plus haut tes manches,
Car tu les arroses d'huile.
Marigho, de l'eau fraîche,
Et du fin biscuit !
Du vin, de l'eau-de-vie, je n'ai pas bu :
Je t'ai vue et je me suis enivré.
Marigho, si je suis malade,
Si je tombe malade,
Ni le médecin ne pourra me guérir,
Ni ses remèdes !

— Va, mon étranger, va,
Va à ton travail !
Et, à ton retour,
Passe par ici ! »

IV

LA-BAS, SUR LE BORD DE LA MER

Là-bas, sur le bord de la mer,
Là-bas, sur la côte,
J'aime une jeune fille,
Blonde et aux yeux noirs.

Le soleil ne la voit pas :
Rien que sa mère.
Cannelle, elle l'appelle,
Racine de cannelier,
Sommet de pommier,
Corps à embrasser.
J'en ai eu connaissance, moi aussi;
J'y vais pour cueillir des pommes.
Des pommes, je n'en ai point trouvé :
Seulement l'affliction que j'ai eue !
Je tombe malade,
En grand danger.
Appelez le médecin
Pour guérir la douleur
Que j'ai au cœur,
Dans les plis de mon cœur !

V

CETTE NUIT, JE T'AI VUE DANS MON SOMMEIL

Cette nuit, je t'ai vue dans mon sommeil,
J'ai rêvé de toi :

Que tu avais ta chevelure
Autour de mon cou.
Et je me suis réveillé tout joyeux,
Mais je ne t'ai pas trouvée près de moi.
Trois baignoires, ô mes yeux, ont été remplies,
O ma lumière, de mes larmes.

(Chantée par Nicolas Vojatzis, 28 ans, à Agia Paraskevi.)

VI

J'AVAIS UNE AMANTE

J'avais une amante,
Une amante, dans le temps :
Elle était mes yeux,
Elle était ma lumière.
Un matin, je suis passé par son quartier,
Et je lui ai souhaité le bonjour,
Pour apprendre son nom :
Pomme on la nommait.
Ma pomme, mon orange !
Comme toi, ô mes yeux,
Au monde je n'en ai vu une autre.

(Chantée par Stratis Avagianos, 28 ans, à Pamphila.)

VII

JE PASSAIS PAR UNE RUELLE[1]

Je passais par une ruelle,
J'aperçus une petite fenêtre;
Je me baisse et je prends une petite pierre,
Je la lance contre la petite fenêtre :
Apparaît une mignonne jeune fille,
Au petit fez rouge.
Par les paroles qu'elle m'a dites!
Elle n'a pas craint Dieu.
« Dis-moi, ô jeune fille, où tu couches ?
Pour que je vienne te voir le soir.
— Je ne dis pas où je couche,
Car j'ai peur de mon père.
— Dis-moi, ô jeune fille, où tu couches,
Et n'aie pas peur de ton père !
— Je ne dis pas où je couche,
Car j'ai peur de ma mère.

1. Émile Legrand, *Chansons populaires grecques*, p. 228.

— Dis-moi, petite, où tu couches,
Et n'aie pas peur de ta mère !
— Je ne dis pas où je couche,
Car j'ai peur de mes frères.
— Dis-moi, petite, où tu couches,
Et n'aie pas peur de tes frères !
— Puisque tu me dis de ne pas avoir peur,
Je couche dans ma chambre. »
Je vais, le soir, la voir ;
Je trouve la jeune fille endormie,
Et une jarre de vin :
Viderai-je la jarre,
Ou embrasserai-je la jeune fille ?
J'ai vidé la jarre
Et j'ai embrassé la jeune fille !

VIII

L'AMOUR FIDÈLE[1]

Douze ans en prison,
Attaché à la chaîne,

1. Comte de Marcellus, *Chansons populaires de la Grèce moderne*, p. 183 : Chant pour ceux qui vont à l'étranger.

Comment les ai-je passés, ô malheureux !
Ni parents, ni amis
Ne sont venus me voir.
Seul, l'amour fidèle
M'a écrit et m'a fait savoir
Plusieurs fois des nouvelles en secret :
« Mon ami, ton mouchoir,
Sale et trempé de sang,
Envoie-le-moi, que je te le lave
Avec les larmes que je verse !
Ici, il n'y a pas d'eau,
On ne vend pas de savon ;
Mais l'amour ne s'oublie pas :
Mes larmes me serviront d'eau,
Ma salive servira de savon,
O rouget de mer ! »

IX

LE RÊVE DE LA JEUNE FILLE

Dans la chapelle de sainte Vendredi
Une jeune fille dort, toute seule ;
Elle dort et rêve ;
Elle croit qu'elle se fiance,

Qu'elle entre dans un jardin
Et qu'elle monte sur une tour élevée.
Deux rivières coulaient au bas ;
Elle se penchait pour y boire.
« Ma mère, j'ai rêvé ;
J'ai vu que je me fiançais ;
J'entrais dans un jardin ;
Je montais sur une tour élevée ;
Deux rivières coulaient au bas,
Et je me suis penchée pour y boire.
— Ma fille, le jardin, c'est la mort ;
Et la tour, c'est ton tombeau.
Les deux rivières et l'eau,
Ce sont les larmes que je verserai.
— Ma mère, tu as mal expliqué,
Ma mère, tu as mal trouvé.
Le jardin, c'est mon mariage ;
Et la tour, c'est mon mari.
Les deux rivières et l'eau,
C'est le mariage que je ferai. »



X

LE RÊVE TROMPEUR

Une jeune fille en dormant rêve; elle voit
A son côté le jeune homme qu'elle aime.
Mais, à son réveil, elle s'aperçoit qu'elle est
[seule ;
Alors, elle se met à se plaindre, à se battre
[par tout le corps;
Elle dispute la couverture, déchire le tra-
[versin :
« O traversin, sois abandonné ! Couverture,
[sois maudite !
Qu'avez-vous fait de mon amant, de mon
[pallikare ? »

XI

L'ARBRE EN FLEURS [1]

« Qui a vu un arbre en fleurs,
— Une jeune blonde aux yeux noirs,

1. Comte de MARCELLUS, *Chants populaires de la Grèce moderne*, p. 181 : Présence et souvenir ou la double chanson.

Qui a les feuilles vertes,
— Aux cheveux noirs et aux sourcils noirs,
A la cime magnifique,
— Une jeune fille, les larmes aux yeux,
Au pied duquel il y a
— Son cœur a une violente douleur.
Une source fraîche, fraîche;
— Qui a vu une chose pareille ?
Je me suis penché pour boire,
Pour boire et pour remplir ma cruche.
Les yeux que j'aime sont noirs,
— Pour embrasser ses yeux noirs,
Mon mouchoir est tombé,
— Ma lèvre est altérée.
Brodé d'or,
— Elle était toute charmante,
Que m'ont brodé
Trois jeunes filles en chantant.
— Comme les jeunes filles au mois de mai.
L'une brode un aigle;
— Sors, ma blonde, que je te voie !
L'autre brode le ciel;
— Tes yeux sont doux !
L'une est de Galata,
— Garde bien ta raison !

L'autre est du nouveau quartier :
C'est la fille de l'hadji Jean. »

XII

JE SUIS FOU, O MÈRE

« Je suis fou, ô mère,
De ma voisine !
Depuis cinq ans je l'aime,
Mais j'ai honte de le lui dire.
Va, ma mère, et dis-le-lui,
Et en cachette cause avec elle.
— Avec plaisir, mon fils !
Laisse-moi seulement prendre ma quenouille. »
Elle prend sa quenouille et y va;
Elle trouve la jeune fille à broder.
« Bonjour, ô Ligyrie.
— Bonjour, aimable mère !
— Ma fille, mon fils t'aime,
Mais il a honte de te le dire !
— S'il m'aime et qu'il ait honte de me le [dire,
Pourquoi vient-il chez nous ? »

XIII

LE CITRON

« O citron odoriférant
D'un beau jardin,
Ne t'écarte pas autant :
Tu es cause que la nuit va me surprendre.
— Si tu es surpris par la nuit, pallikare,
Attends que la lune paraisse,
Pour que je puisse te voir
Et te reconnaître
Et t'interroger !
Es-tu du continent ?
Tu te dandines
Quand tu marches,
Et tes souliers crient. »



XIV

PETITE ET POTELÉE[1]

Une petite, une potelée,
Aux joues d'orange,
Son sein est comme un citron :
Celui qui la voit en est blessé au cœur.
Moré ! Puissé-je la voir, puissé-je me blesser !
Pourvu que je lui tende la main,
Que je la voie, que je la touche :
Dussé-je perdre tout ce que j'ai !

1. Pour comprendre cette épithète il est nécessaire de savoir que, pour faire des cierges, nos paysans font fondre de la cire dans une chaudière. Au dessus de la chaudière, ils suspendent un cercle de barrique auquel ils accrochent des mèches de différentes longueurs ; puis, avec une grande cuiller de fer, on verse de temps en temps de la cire fondue sur les mèches et les cierges grossissent petit à petit : ainsi la jeune fille, au fur et à mesure que les années s'écoulent.

G. G.

XV

LA JEUNE ÉTRANGÈRE

D'un pays étranger et lointain
Est venue une jeune fille de douze ans.
Elle a prêté l'oreille à mes paroles insinuantes ;
Je l'ai fait mettre à cheval sur mes genoux ;
Et je commence à déboutonner ses boutons
[d'argent.
J'aperçois les grains de beauté qu'elle a aux
[seins :
Il y en a quarante et un ou quarante-deux,
Plus le grand qui est à son cou.
« Tu ne veux ni me les prêter, ni me les
[vendre ?
Tu ne fais que me les montrer et tu me mets
[au supplice.
— Va-t-en, mon étranger, va-t-en, éloigne-
Et, à ton retour, passe par ici ; [toi d'ici !
Alors, je te prêterai, alors, je te vendrai
Mes grains de beauté qui te mettent au
[supplice. »

XVI

LA PETITE PLUIE

« Je voulais venir ce soir,
J'ai été surpris par une petite pluie.
— Il fallait venir ce soir, [pluie :
Bien que tu aies été surpris par une petite
J'avais des vêtements, pour que tu en
Un lit, pour que tu t'y couches, [changes,
Un corps, pour que tu l'embrasses
Et que tu te reposes bien doucement ! »

XVII

LES DEUX OISEAUX

Deux oiseaux nous étions,
Tous les deux bien-aimés.
Un chasseur a passé,
Il en a tué un.
Maudit soit le chasseur
Qui en a tué un !
Qui n'a pas tué l'un et l'autre,
Pour que nous nous en allions ensemble !

XVIII

LE CITRONNIER

J'entre dans un jardin,
Deux haies de myrtes et de cyprès;
Mes yeux se sont obscurcis :
J'aperçois au milieu un citronnier,
Les branches pliant sous les citrons.
« O citronnier, prête-moi deux citrons !
— Le maître les a comptés;
Il les a inscrits dans son livre.
— O mon citronnier, réfléchis !
Pense qu'il viendra un jour,
Où tu vieilliras et tes feuilles jauniront.
O citronnier, prête-moi deux citrons !
— Le maître les a comptés,
Il les a inscrits dans son livre.
— Puisses-tu perdre ta fraîcheur !
Puisse ton cœur se dessécher !
Que tes feuilles tombent,
Et que tu languisses, cruelle !
Tu m'as fait languir moi-même,
Moi, qui suis fou de toi ! »

XIX

MOI, J'ÉTAIS FILS D'UN PÊCHEUR

Moi, j'étais fils d'un pêcheur
Et je suis allé pêcher,
Chercher des yeux noirs;
Et, pendant la pêche,
J'ai pris un poisson,
Par bonheur, un loup de mer ;
Et j'ouvre son ventre :
— Que de douleur a mon cœur ! —
Et j'y trouve trois copelles,
Gracieuses toutes les trois !
L'une est de Galata,
— Prends courage, mon cœur ! —
Et l'autre des nouveaux quartiers :
C'est la fille du papas Nicolas!
Et l'autre, la plus jeune,
La plus belle de toutes,
Était de Paros,
Celle que je voulais épouser.
Et je suis le chemin, le chemin;
— Mes larmes tombent comme la pluie! —

Et le chemin m'a mené
— Ton amour m'a rendu fou ! —
A la porte de l'amante
Que je connaissais d'avance.
Je trouve la porte fermée
Et les clefs enlevées.
— Pleurez, mes amis, pour moi ! —
Et ses fenêtres
— Blonde était sa chevelure ! —
Soigneusement verrouillées.
Je demande aux voisines :
« Avez-vous vu mon amante ?
— Elle est ici dedans qui dort
Et pense à toi ! »
« O jeune fille, si tu dors, réveille-toi
Et parle-moi !
Et si tu veilles, couche-toi !
Et si tu es avec ta mère,
Prends-moi aussi à ton côté !
Et si tu es avec ton père,
Prends-moi pour mari !
Si tu es avec ta sœur,
Prends-moi aussi avec !
Si tu es avec ton frère,
Prends-moi pour amant ! »

Je reste à la porte et je regarde;
J'aperçois des caravelles en mer :
L'une va vers l'aquilon,
— Prends courage, ô mon pauvre cœur ! —
Et l'autre vers la tramontane,
O ma blanche et grasse copelle !

(*Chantée par Léonidas Toulounatzis, 48 ans, à Mistigna.*)

XX

UNE FILLE DE ROI VOYAGEAIT

Une fille de roi voyageait
En pleine mer profonde;
Le fils de Rigas lui donne la chasse
Avec trois caravelles.
« O fille de roi, donne un baiser
Et prends une caravelle !
Veux-tu prendre la verte ?
Veux-tu prendre la toute noire ?
Veux-tu prendre la rouge,
Sur laquelle je vais moi-même ?

— Que tu es beau, ô fils de Rigas !
Seulement tu dis de vilaines paroles. »
Un gilet elle lui a donné
Et l'a fait ramer,
Et l'a fait prisonnier.
« Rame, mon beau pallikare,
Rame, mon grand pallikare
Au sourcil arqué,
Pour que nous allions tous deux
Mouiller dans un bon port.
Que les matelots aillent chercher de l'eau,
Et les cuisiniers du bois !
Et nous deux, nous nous coucherons
Jusqu'à ce qu'il fasse clair. »

(Chantée par Catherine Manolakiva, 65 ans, à Agia Paraskevi.)

XXI

LA BELLE TISSEUSE

Qui a vu une belle jeune fille
Tisser du velours ?
Au ciel elle l'ourdit;
Dans les vallées elle le dévide;

Au milieu de la mer
Elle s'assied et le tisse
Avec dix-huit marches,
Avec soixante-deux navettes.
Le vendredi elle le commença;
Le samedi elle le coupa;
Le dimanche elle le mit
Et va à l'assemblée.
Tous les riches qui l'aperçurent
Inclinèrent la tête.
Seul, un Rigopoulo
N'inclina ni son fez, ni la tête.
Il monta sur son noir (coursier)
Et se rend chez sa mère.
De loin, il la salue;
Et de près, il lui dit :
« Bonjour, ma mère !
— Sois le bienvenu, mon fils !
— Mais qu'ai-je de bon, ô mère,
Que tu me dises : Sois le bienvenu ?
— Qu'est-ce que tu as, ô mon fils,
Pour que je ne te dise pas : Sois le bienvenu ?
— J'ai vu une jeune fille aujourd'hui,
Là-bas, à l'assemblée :
Que ne l'ai-je embrassée,

Et qu'on m'eût coupé la main !
Que ne l'ai-je embrassée encore,
Et qu'on m'eût coupé l'autre aussi !
Que ne l'ai-je embrassée trois fois,
Et qu'on m'eût privé de mon noir (coursier) !
— Mais dis-moi, dis-moi, mon fils,
Où est sa maison ?
Où est sa demeure ?
— Traverse dix rivières
Et douze ponts :
Là, ô mère, se trouve sa maison,
Là, ô mère, se trouve sa demeure. »
Elle envoya des négociateurs
Engager les pouparlers.
Quand la jeune fille l'apprit,
Elle se mit à sa fenêtre,
Pour regarder dans la rue.
De loin, elle les salue ;
Et de près, elle leur dit :
« Soyez les bienvenus, archontes !
Soyez les bienvenus, pallikares !
Servez, qu'ils se mettent à table !
Apportez du vin muscat !
— Nous, du vin, nous n'en buvons pas ;
De l'eau-de-vie, nous n'en voulons pas !

Nous sommes des négociateurs,
Et nous sommes venus te parler. »
La jeune fille répondit;
Elle donne un refus :
« Quand la mer sera tarie,
Et qu'on y sèmera de l'orge;
Quand le roi sera pauvre,
Et qu'il maniera la charrue;
Quand le corbeau blanchira,
Et qu'il deviendra pigeon :
Même alors, je ne l'emploierai pas,
Pour veiller sur le harem ! »
Au doigt il portait
Une bague en or.
« Je meurs pour toi,
C'est toi, qui en es cause ! »
Dans sa bouche il la mit,
Et il expira.

(*Chantée par Scarlatie Podomatidina,*
61 ans, à Vryscia.)



XXII

TOUS LES OISEAUX SONT ACCOUPLÉS[1]

Tous les oiseaux sont accouplés;
Seul, le rossignol, solitaire,
Se promène par les plaines, comme l'aigle;
Il se promène, chante et gazouille :
« Bon homme, citadin, marchand de draps,
Céphalonien, bon vivant,
Où as-tu trouvé cette jeune femme
Aux cheveux blonds, par Athéné ?
— Je suis passé par les îles, en revenant de [la Ville,
Et j'ai logé dans son quartier :
Elle peignait ses cheveux blonds;
Elle arrosait son basilic;
Elle en a coupé une tige et me l'a donnée;
Elle m'a aussi dit un petit mot qui m'a fait [plaisir.
« Morè, pallikare, si tu m'aimes,
Pourquoi passes-tu et te sauves-tu sans me [parler ?
— Si je passe et si je me sauve sans te parler,
C'est, ô mon oiseau, parce que je t'aime ! »

1. Comte de MARCELLUS, *Chants populaires de la Grèce moderne*, p. 171 : La mauvaise chance.

XXIII

LE DESTIN DE L'ORPHELINE

O vous, jeunes filles, écoutez bien
La chanson que je vais vous dire :
Gravez-la bien dans votre esprit !
Regardez ces montagnes,
Celle-ci par là et celle-là là-bas :
C'est par là qu'est descendu
Le destin de l'orpheline
Avec quatre cents tambours
Et mille parents.
Tous ceux qui sont de vert habillés,
Ce sont les parents de la future ;
Et tous ceux qui sont habillés de bleu,
Ce sont les garçons d'honneur.
Et un petit, tout petit,
S'avança en dansant :
« Notre mariage est beau,
Mais la future est enceinte ! »
Quand la belle-mère l'a entendu,
Cela ne lui a pas plu.
Elle mit des babouches noires
Et alla trouver les cuisiniers.

« O cuisiniers, apprêtez
Les têtes de trois serpents ;
Mettez-y des poignées de cumin
Et du poison à pleines mains,
Que la future qui vient en mange,
Parce qu'elle est enceinte ! »
« Assieds-toi, ma future, pour manger,
Parce que tu as faim !
— Mais je viens de chez ma mère
Et je n'ai pas faim.
— Voyez ! La future qui ne daigne pas
Manger de notre pain ! »
Par honte de la belle-mère,
Elle se mit à manger.
A la première, à la seconde bouchée
Le poison la pénétra.
« O belle-mère, donne-moi à boire,
Car mon âme s'envole !
— Ici il n'y a pas d'eau,
Ici on ne trouve pas d'eau :
Les sources ont cessé de couler,
Les puits ont tari.
— O beau-père, donne-moi de l'eau,
Car mon âme s'envole !
— Va trouver Constantis,

Qu'il te donne de l'eau !
— Mon petit mari, donne-moi de l'eau,
Car mon âme s'envole ! »
Il saisit une cuvette d'or,
Il court chercher de l'eau ;
Le temps d'aller et de revenir,
Il l'a trouvée morte.
Il a donné des ordres,
Qu'on creuse la tombe
Ni large, ni étroite,
Mais pour deux personnes ;
Et au-dessus de son cœur
Une petite fenêtre :
Que la bile et le feu en sortent,
Et que la rosée y entre !
Chaque Pâques et dimanche
Et jour de fête,
Se baisaient et s'embrassaient
Les deux bien-aimés.
La jeune fille devint un citronnier,
Et le jeune homme un cyprès :
Et ils torturaient le cœur de la belle-mère
Qui avait fait mettre du poison.

XXIV

UN SOIR, LE SAMEDI

Un soir, le samedi,
Un matin, le dimanche,
Je suis sorti me promener
Dans le quartier juif.
Je vois une Juive
Qui se lavait;
Avec un peigne d'ivoire
Elle se peignait.
« Veux-tu, ô Juive,
Te faire chrétienne ?
Tu te laveras le samedi,
Tu mettras tes beaux habits le dimanche.
— Attends, ô Chrétien, attends,
Dans le quartier juif
Que j'aille chez ma mère,
Savoir ce qu'elle me dira. »
« Ma mère, un Chrétien me veut,
Que je me fasse chrétienne,
Que je me lave le samedi,
Que je mette mes beaux habits le dimanche!

— J'aime mieux, ma fille,
Un Turc avec son épée,
Plutôt que tu prennes un Chrétien,
Et que tu te fasses chrétienne ! »

XXV

LES TRANSFORMATIONS

Là-bas, à Rhodes,
A Rhodopoula,
Un Turc aimait
Une romiopoula (Grecque).

La romiopoula
Ne veut pas de lui ;
Sa chienne de mère
Le lui vante.

« Prends-le, ma fille,
Le Turc, pour mari :
Pour qu'il te fasse habiller
De chalvars d'or.

— Je ne veux pas de lui,
Je ne le prendrai pas :

En poisson je me changerai
Et j'entrerai dans le lac. »

« Prends-le, ma fille,
Le Turc pour mari,
Pour qu'on t'appelle
Hanoume-Sultane !

— Je ne veux pas de lui,
Je ne le prendrai pas :
En perdrix je me changerai
Et m'enfuirai aux bois. »

« Prends-le, ma fille,
Il a une caravelle
Pour visiter
Alexandrie.

— Je ne le prendrai pas,
Je ne veux pas de lui :
En pierre je me changerai
Et me mettrai au mont. »

« Prends-le, ma fille,
Il a un bateau à vapeur
Pour visiter
Smyrne et la Ville.

— Mieux vaut, ma mère,
Entrer dans la tombe,
Que me mettre au lit
Avec un Turc ! »

« Prends-le, ma fille,
Il a de l'argent.
— Je ne veux pas de lui,
Il a des poux. »

XXVI

SAINT GEORGES ET LE TURC

Un jeune Turc,
Le fils d'un roi,
S'est épris d'une jeune Grecque :
Mais elle ne veut pas de lui.
Elle prend les montagnes,
Les monts et les ravins ;
La destinée la mena
Devant la chapelle de saint Georges.
« O saint Georges, fais que j'échappe
Aux mains des Turcs !
Je t'offrirai des livres de cire
Et des livres d'encens. »

L'autel s'ouvrit :
Dedans se cache la jeune fille.
Mais, voilà le jeune Turc
Devant la chapelle de saint Georges.
« O saint Georges puissant,
O mon saint cavalier,
La jeune fille que tu m'as cachée,
Fais-la-moi voir !
Je t'offrirai des livres de cire
Et des livres d'encens ;
Dans des peaux de buffle
Je t'apporterai de l'huile ;
Je ferai dorer ta statue,
Je la ferai argenter ;
Je ferai orner ton auréole
Tout entièrement de perles ;
Par ta grâce je me ferai baptiser,
Et l'on me nommera Georges. »
Les marbres s'entr'ouvrirent,
La jeune fille en sortit.
Le jeune Turc se précipita,
Le fils d'un roi ;
Il la saisit par les cheveux
Et la mit sur son cheval.
« Laisse, ô Turc, mes cheveux,

Et prends-moi par la main !
Par Dieu, il était écrit
Que tu ferais de moi ta compagne ! »
Qui a vu un saint à double idée,
Tel que saint Georges,
Qui rend les jeunes filles grecques
Aux mains des Turcs ?

(Chantée par Stratigoula,
62 ans, à Vryscia.)

XXVII

LA JEUNE FILLE EST TOUT EN HAUT

La jeune fille est tout en haut,
Elle chante et elle tisse,
Elle tisse des chemises et des caleçons
Pour son fiancé.
Elle lui tisse des chemises et des caleçons .
Puisse-t-il vivre et les user !
Un rossignol est venu
Et s'est perché sur le métier ;
Il n'a point gazouillé comme un oiseau,
Ni comme un rossignol ;

Mais il a chanté et dit
D'une voix humaine :
« Lève-toi pour voir Constantis,
Il est habillé de noir !
Il tient du noir à la main ;
Le cheval qu'il monte est noir ;
Noirs aussi sont les chiens
Qui le suivent. »
La jeune fille à la taille souple,
Par amour et par amitié,
Elle saisit la cruche d'argent
Et elle met sa jupe d'or,
Elle va à la fontaine.
« Éloigne-toi, ô jeune fille à la taille souple,
Pour que le Noir ne marche pas sur toi.
— Si Constantis m'aime,
Le Noir ne marchera pas sur moi. »
« Comment faire, ô mon amante ?
On va me marier.
Donne-moi ta main,
Tu seras ma demoiselle d'honneur. »
Trois jours elle fit sa toilette,
Et trois soirs jusqu'à minuit ;
Elle met le soleil pour visage,
Et la lune pour poitrine ;

Les cailloux de la mer,
Elle les met en guise de perles.
Quand les papas l'ont vue,
Ils en ont perdu l'alpha bêta ;
Et les petits diacres
En ont perdu l'alpha bêta.
Quand Constantis l'a vue,
Il a dit au papas :
« O papas, si tu es chrétien,
Si tu es baptisé,
Enlève les couronnes
Et les mets à la demoiselle d'honneur ! »
« Retire-toi, ma mère, et allons chez nous!
On nous a donné un aigle d'or,
Mais c'est une autre qui l'a pris ! »

XXVIII

LA THÉONITSA[1]

Toutes les choyées aujourd'hui se réjouissent;
La pauvre Théonitsa pleure et se bat.

1. Émile Legrand, *Chansons populaires grecques*, p. 105. *La chanson de Denise;* p. 325. *Théonitza* (chant de Syrtos, danse nationale.)

« Qu'as-tu, Théonitsa, que tu pleures et te [battes
Et que tu ne veux pas confier à ta mère ?
— Que te dirai-je, ma mère, que te raconte- [rai-je ?
Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour, cette [secrète brûlure ?
J'étais dans ma chambre et je faisais ma toi- [lette,
J'ai vu Athanassakis et j'ai été hors de moi !
— J'aime mieux, Théonitsa, te voir dans [l'Enfer
Qu'appeler Athanassakis mon gendre.
— Ma mère, il n'est ni étranger, ni notre do- [mestique,
Mais Athanassakis est le fils de Manolakis. »
La Théonitsa est tombée malade,
Et sa mère faisait venir tous les jours les [médecins.
Théonitsa dit au médecin :
« Prends, médecin, tes remèdes,
Et va-t-en, occupe-toi de ton métier !
Les souffrances de mon cœur, tes livres n'en [parlent pas. »
Elle garda le lit pendant six mois.

Ses amies sont allées dire à Athanassakis
Que Théonitsa désirait lui parler.
Athanassakis se lève et va chez elle.
La mère de Théonitsa, aussitôt qu'elle l'a vu,
Elle a emporté la lumière et les a laissés dans
[les ténèbres.
« Marche à gauche, dans la chambre,
Et viens tout droit à mon lit ; [bouche ! »
Et viens, mon rosé, et baise-moi sur la
Quand il s'est penché et l'a embrassée :
« Donne-moi ton mouchoir en gage.
Et, si nous ne nous marions pas en ce monde,
Nous nous marierons dans l'autre ;
Et quand on me descendra par l'escalier,
Jette un cri perçant : La Théonitsa est par-
[tie ! »
En l'emportant, on passe par l'agora ;
Petits et grands pleuraient
Sa taille angélique ;
Quand on a traversé l'agora,
Petits et grands pleuraient
Ses cheveux châtains.
Quand on la descendit dans la terre noire,
Athanassakis se frappa, se frappa de l'épée.

Alors, on les mit tous les deux ensemble
Dans la tombe, et on les a enterrés !

XXIX

DANS LE HAUT QUARTIER

Dans le haut quartier
J'aimais une jeune dame
Qui avait un mari et des enfants,
Et un pommier à sa porte.
Je cueille des pommes sur la branche
Pour faire taire les enfants
Et pour embrasser leur mère.
Je l'embrasse une fois,
Je l'embrasse deux fois,
Je la mords aussi au cou.
A la seconde morsure,
Voilà son mari qui vient.
Il demande à ses enfants :
« Où est votre maman, mes enfants ?
— Elle est dans la chambre, papa,
Enfermée avec un autre mari ! »
Moi, de frayeur et de crainte,
Je sautai par la fenêtre
Et je me suis écrasé le derrière !

XXX

SOIS LE BIENVENU, MON FILS

« Sois le bienvenu, mon fils, mon enfant,
Mon fils, petite tasse !
— Et quel bonheur ai-je, ma mère ?
Tu dis, toi : Sois le bienvenu, mon fils !
La jeune fille que j'ai aperçue aujourd'hui,
Je ne la reverrai plus.
— Sois tranquille, mon fils, mon enfant !
Car moi je te l'amènerai.
J'enverrai douze sorciers,
Quinze sorcières ;
Et le prêtre, après la messe,
Écrira ta dot. »
A peine avait-elle parlé,
Qu'un cri fut entendu en bas :
« Sors, ô fils de sorcière,
O enfant de sorcière !
Tes maléfices ont opéré :
Mon âme s'en va maintenant ! »
Il tire son poignard ;
Il s'est arraché le cœur.

On est allé et on les a enterrés.
Du jeune homme est sorti un roseau,
Et de la jeune fille un cyprès.
Il s'incline, le jeune homme, le roseau,
Il embrasse le cyprès.
Vois les infortunés,
Vois les malheureux !
Ils voulaient s'embrasser vivants :
Ils s'embrassent morts !

XXXI

DANS LA SOLITUDE

Je me lève, malheureux,
Un matin, tout seul,
Et j'entre dans un jardin
Pour regarder et admirer.
Je trouve une petite porte,
Elle était entre-bâillée :
Une jeune fille y dormait,
Belle et gentille.
Je lui ôte mon chapeau
Et je la salue deux fois :

« O jeune fille, avec ta permission,
Puis-je te dire deux mots ? »
Mais elle, elle se fâche
Et ferme sa porte,
Et sa servante crie :
« Tu n'es pas digne d'elle ! »
Je tombe à la renverse, évanoui ;
Je me frappe, je me tue ;
Chez le docteur Masgarakis
Je vais me faire soigner.
« Guéris-moi, Masgarakis,
Avant samedi soir ;
Le dimanche, jour de plaisir,
Que je descende au marché.
Prends, ô docteur, tes remèdes :
Ils ne sont pas bons ;
Et mes souffrances
Ne sont point dans tes livres.
Je veux m'habiller de noir,
Me faire solitaire,
Me rendre au désert,
A cause de l'amour douloureux.
Avoir une caverne pour demeure,
La terre pour mon lit,
Et une pierre pour traversin :

Ainsi mon sort me plaît !
Avoir les oiseaux pour voisins,
Les ravins pour compagnons ;
Et les hirondelles sauvages,
Je les aurai pour conseillères ! »

(*Chantée par Scarlatie Podomatidina, 61 ans, à Vryscia.*)

XXXII

LA BELLE AUGIRANOUDA

La belle Augiranouda,
Toute jeune mariée,
Est sortie et s'est vantée
De ne pas craindre Charon.
Et Charon, quand il l'a su,
Ceci lui a déplu :
Il se change en serpent noir,
Il va la mordre.
« Ma mère, quand Constantis reviendra,
Ne lui fais pas de chagrin !
Fais-le manger, fais-le boire,
Fais-le chanter ! »

Constantis est arrivé
Là-bas, à la côte.
Il porte sa longue-vue à ses yeux,
Il regarde vers sa porte :
Il voit des croix à sa porte,
Des papas dans sa cour.
« Est-ce mon beau-père qui est décédé ?
Ou bien ma belle-mère est-elle morte ? »
Il donne un coup de houssine à son mulet ;
Il arrive à la chapelle de Saint-Georges.
« Bonjour, Diamantis !
Pour qui est cette tombe ?
— Pour la belle Augiranouda,
Toute jeune mariée,
Qui est sortie et s'est vantée
De ne pas craindre Charon.
Et Charon, quand il l'a su,
Cela lui a déplu :
Il se change en serpent noir,
Il va la mordre.
— Je te prie, Diamantis,
De creuser la tombe
Ni large, ni étroite,
Mais pour deux personnes ! »

XXXIII

LA JEUNE VEUVE

Une jeune veuve
De douze ans
Apporte à sa mère
Ses couronnes
A ses pieds ;
Et elle pleurait
Son mari.
« Console-toi, ma fille.
Ne pleure pas !
Console-toi ! ne sois pas triste !
Car tu es jeune
Et belle,
Et tu te remarieras !
— O ma mère,
Que dis-tu là ?
Me remarierai-je ?
Moi, qui ai perdu
Mon premier mari,
Mon côté droit ! »





E

CHANSONS NUPTIALES

I

Je remercie Notre-Dame
Et tous les autres saints,
Je t'ai vue, ma fille,
La couronne sur la tête.
O future, cloche de France,
Horloge de Venise,
On te sonne en France,
On t'entend à la Ville.
Ma future, tu es une reine,
Tout le pays te nomme ainsi;
A Constantinople
On te prépare un trône.

1. J.-F. Bladé, *Poésies populaires de la Gascogne*, t. I, *Poésies nuptiales*, p. 235-328. Voir plus loin, dans la troisième partie, *Les Coutumes de mariage*.

II

O future, ô cloche française, ô image russe,
Tu marches lentement, lentement, et la terre [cède sous tes pas.
Qu'elle est belle, notre future ! Belle comme [la toile rouge,
Comme le rossignol qui gazouille aux mois [d'avril et mai.
Aujourd'hui le ciel est en fête; aujourd'hui [c'est un beau jour;
Aujourd'hui l'aigle se marie avec la perdrix.
Que le ménage qui s'est fondé vive et dure [longtemps !
Que ses fondements soient solides comme la [tour,
Et qu'il soit enraciné comme la ronce !
Il y a eu d'autres futures et d'autres jeunes [filles riches :
Mais toi, ma future, tu les as dépassées toutes [dans notre quartier.
O mon gendre, ton fez orné de franges tout [à l'entour,
On l'a estimé dix mille piastres à la Ville.

O perle, je te gardais enroulée dans du papier,
Et voici que je t'ai déroulée, renommée au [monde.
Je désirais, ma future, assister à ton mariage,
Parce que j'ai été très contente de votre [invitation.
Ornez votre escalier d'un tapis écarlate !
Le gendre que vous avez pris n'est pas au-[dessous de cette beauté.
Je suis étonné que votre escalier ne fleurisse [pas,
Car le gendre que vous avez pris, mérite [toutes les caresses.

III

Ils sont venus de deux rives opposées;
Un mariage a eu lieu, et c'est une grande joie.
Ouvrez les chambres et allumez les cierges :
Le futur vient avec tous les jeunes gens.
A tous les mariages où je suis allé,
Je n'ai pas vu un gendre pareil.
Quel raisin blanc et quelle cerise rouge !
Que le ménage que nous avons fait vive et [vieillisse !

Que n'ai-je une voix comme le tonnerre, une
[parole (λαιλιά) comme la cloche,
Pour adresser des chansons au futur et à la
[future reine (Ναυσίκαα) !
Comme la soie autour de la quenouille,
Brillent le marié, la mariée et les invités.
Le garçon d'honneur pourrait facilement
[armer
Une caravelle à trois mâts et en dorer l'ancre.
Le garçon d'honneur a la mine imposante
Et relève l'éclat de la cérémonie. [roses
Le garçon d'honneur doit s'oindre d'eau de
Et se laver les mains dans un vase précieux.
La future est une reine dont la richesse est
[grande :
On doit lui adresser des chansons royales.
Tous, à l'entrée, louent la beauté de la future;
Tous, à l'envi, passent et la saluent de leurs
[chants !

IV

Je t'aime, ma belle-sœur, de tout mon cœur,
Et je t'ai donné mon frère qui était ma seule
[consolation.

O mon beau-frère, aimé de mon cœur, mon
[âme et mon œil droit,
On doit t'orner de diamants brillants.
O mon beau-frère, aimé de mon cœur, tu as
[mal agi avec moi :
Tu as pris ma sœur et tu m'as laissée toute
[seule.
O ma mère, qui me nourrissais comme le
[pigeon,
A présent, tu me donnes à un pallikare.
Les quatre murs de la maison assurent une
[bonne nuit au ménage;
Et le gendre n'ira plus passer une autre nuit
[chez sa mère.
Comme tous les invités, je vous prie, ô ma
[belle-sœur,
De permettre à mon frère de venir me voir.
Le futur est un basilic, la future est la
[lune;
Le garçon d'honneur est estimé dans tout
[Mytilène.
Le marié est un basilic, la mariée est une
[petite épine;
Les deux anges du ciel se sont gentiment
[unis.

Le garçon d'honneur est capable de toutes ces
[choses :
D'unir les beaux garçons aux belles filles et
[de tenir les couronnes.
Que j'adresse des chansons au futur: mais la
[future s'en formalisera!
J'en adresserai à tous les deux, sans le faire
[pour le garçon d'honneur.
L'œillet s'est incliné sur le géranium; [mère.
Protégez-la bien, parce qu'elle n'a point de

V

J'ai vu à Constantinople du vermeil comme
[le corps de la future.
O bouton de rose, qui grandissait dans le
[jardin !
O rose de mai, en effet, tu es belle!
O ma future, comme le verre brillant, tu
[éclaires l'Orient.
J'ai cassé une amande et à l'intérieur je t'ai
[peinte.
O roses, tombez et ornez notre future !
J'ai vu à Constantinople du vermeil comme
[les cheveux de la future.



F

CHANTS FUNÈBRES

I

PATIENCE, J'AI BEAUCOUP SOUFFERT[1]

Patience ! J'ai beaucoup souffert :
Jusqu'à quand souffrirai-je ?
Je ne suis faite de fer,
Ni de pierre, ô malheureuse !
Regardez ! Comme elle gît :
Tel un citronnier coupé,

1. J.-F. BLADÉ, *Poésies populaires de la Gascogne*, I. *Cris d'enterrement*, p. 213-235. — *Mélusine*, 1888, *Voceri de la Corse*, p. 49. — Rambaud, *La Russie épique*, p. 3. « Les femmes de la Russie septentrionale chantent encore sur le cercueil des morts des complaintes funèbres comme firent les reines et les captives d'Homère et d'Eschyle sur les corps d'Hector, de Patrocle et de Polynice. »

Telle une église abandonnée,
Tel un pays saccagé.
On ouvre la tombe;
Les cailloux crient :
Vois, les vers maudits,
Vois, comme ils sont joyeux !
Les prêtres se sont habillés ;
Les diacres s'interrogent.
Hélas ! le corps est à nous.
Nous le pleurons beaucoup.
Charon s'est déguisé en chasseur,
Il t'a atteinte en route;
Il ne t'a pas laissé jouir
De l'an courant.
Quand on va te descendre
Par l'escalier de l'église,
Je pousserai un cri :
Toutes les fleurs s'en faneront.

II

TOI, PLEURE TA MÈRE

Toi, pleure ta mère, et moi ma belle-mère!
Pour toi, elle était tes yeux; pour moi, ma [respiration.

Je vous prie, ô curé, de venir dire une messe,
De faire aussi des prières afin qu'elle se
[réveille.
O Notre-Dame, nous vous avons demandé de
[la guérir;
Mais maintenant, nous vous l'avons envoyée:
[protégez-la bien !
Si l'on cueille les pommes rouges du pom-
[mier,
A quoi lui servent les branches et les feuilles
[fanées ?
Le jour a paru au Levant, et le Couchant
[s'est illuminé.
Les oiseaux vont chercher leur nourriture, et
[toi, tu vas au noir Enfer !
Tu as fait un voyage au pays de l'oubli :
On ne revient pas de cette région.
Toi, mon fils, tu te remarieras et tu prendras
[une autre femme,
Mais notre fille, hélas ! l'Enfer la mangera.
Il ne m'est resté d'autre consolation que les
[larmes:
Elles mouillent ma poitrine et éteignent mon
[feu.

III

JE ME FERAI CARAVELLE DE FER

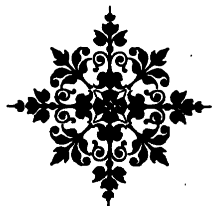
Je me ferai caravelle de fer; je mettrai des [voiles noires;
Je mettrai tout en œuvre pour te faire revenir.
Que la terre n'a-t-elle des persiennes et des [fenêtres !
Je pourrais regarder comment les vers man- [geront ton corps.
Avec mes salutations je vous envoie un [mouchoir plein de blé,
Pour donner à manger à l'oiseau qui m'appor- [tera de vos nouvelles.
Quelle douleur inaltérable ! Que ma souffrance [est grande !
Il m'est arrivé un malheur que je n'attendais [pas.
Ma raison a gagné les monts comme un [serpent enragé.
Si vous êtes des amis sincères, pleurez-moi, [malheureuse !

Je n'ai jamais appris à dire le « ah ! » et le [« vah ! » :
Maintenant, je te vois sans vie ! Comment [t'oublierais-je ?
Moi, je suis cet oiseau affligé, le pêcheur qui dit :
Partout où je raconte ma souffrance, les [arbres pleurent.
Qui eût ma douleur ? Qui eut mon affliction ?
Quelle autre a poussé des soupirs tels que les [miens ?
Je suis allée aux arbres ; je suis allée aux [forêts ;
Les arbres m'ont demandé : « Où vas-tu, ô [cœur affligé ?
— Taisez-vous, ô arbres, et ne m'interrogez [pas !
Si je vous disais mes souffrances vous en [seriez bouleversés. »
Charon a jeté les souffrances plein mon [tablier ;
Il y a mis le feu ; il brûle mes entrailles.
Et quand tous les médecins se réuniraient et [se consulteraient,
Jamais ils ne pourront guérir mon cœur [affligé.

J'irai sur un mont désert chercher une [caverne ténébreuse;
Je m'y enfermerai vivante; je me priverai de [soleil.
Mes yeux seront privés de soleil brillant,
Parce que mon cœur affligé est noir et [sombre.
Les pleurs que je verse mouillent la terre;
Je n'ai pas un ami fidèle qui me demande ce [que j'ai.
Mon cœur est noir comme la soutane du [prêtre;
Mes lèvres se sont fermées; elles ne riront [plus.
Pleurez, monts et collines ! Versez des larmes [pour moi :
Moi, je perds mon enfant chéri, et lui me perd [aussi !
O monts, écartez-vous ! O mes amis, éloi-[gnez-vous !
Le feu a éclaté dans ma poitrine : qu'il ne [vous brûle !
Comme la feuille desséchée qui reste à l'arbre,
Mon cœur languit dans ma poitrine.
Je n'ai plus rien à te dire. Dieu te pardonne !

Je ne te porterai plus dormir dans mes bras.
Autant il y a d'étoiles au ciel et de feuillets
[dans les Évangiles,
Autant d'adieux je te dis et je m'en vais.







G

CHANSONS DIVERSES

I

O POMMIER, AU BORD DU PRÉCIPICE

« O pommier, au bord du précipice,
Chargé de pommes,
Je désire tes pommes,
Mais je crains le précipice !
— Eh ! si tu crains le précipice,
Viens par le sentier ! »
Le sentier m'a conduit
A une petite chapelle.
Je trouve quarante tombes :
Des frères et des cousins.
J'en trouve une, la plus petite,
Elle gémit et pousse des soupirs.
« Qu'as-tu, tombe, et pourquoi gémis-tu

Et pousses-tu de profonds soupirs ?
La terre est-elle lourde,
Ou ton marbre grand ?
— La terre n'est pas lourde,
Ni mon marbre grand ;
Mais tu es venu et tu as marché
Sur ma tête !
N'ai-je pas été jeune homme ?
N'ai-je pas été pallikare ?
Ne me suis-je pas promené
A l'aurore, au clair de lune ?
Mais tu es venu et tu as marché
Sur ma tête ! »

II

MON PETIT CÉDRAT

« Mon petit cédrat au sommet,
Où sont tes fleurs ?
Où est ta beauté d'autrefois ?
Où sont tes charmes ?
— L'aquilon a soufflé et le brouillard
Et les a secoués. »
Je te prie, ô aquilon,
De souffler dans les voiles

Pour pousser les caravelles
De Zante,
Qui ont pour matelots jeunes filles
Et beaux pallikares,
Afin qu'ils aillent à la Ville,
A Sainte-Sophie !

III

UNE MÈRE QUI AVAIT DEUX ENFANTS

Une mère qui avait deux enfants,
Envoyés à l'étranger :
Dis-lui de ne pas les attendre,
De ne pas les attendre.
Et eux, ils prenaient des poissons
Dans les pays d'Arménie ;
Et l'Arménie faisait descendre
Un fleuve, comme une mer ;
Il entraîne des roches arrachées,
Des arbres déracinés ;
Il entraîne aussi un pommier d'or,
Chargé de pommes,
Et sur les rameaux,
Deux frères enlacés.

IV

VAIA

Allume, ma Vaïa, le cierge,
Et mets-le dans la lanterne !
Et éclaire nos pas,
Que j'aille chez moi,
Pour ouvrir mon coffre,
Qui se ferme avec bruit :
Que j'y prenne mon mouchoir,
Brodé d'or,
Pour me bander la main
Coupée avec un couteau,
Que le roi a coupée
En tuant trois filles de roi !
Et l'eau de rose coule
Et le canal ne la contient pas ;
Et le teinturier la recueille
Et en teint les vestes rouges
Que portent les belles jeunes filles,
Dont les femmes s'habillent
Et tous les pallikares.

V

JE VAIS MONTER LA-HAUT

Je vais monter là-haut
Sur la terrasse de Saint-Georges
Pour couper trois œillets,
Pour en faire un balai,
Pour balayer les mers
Où les caïques mouillent.
Une caravelle a mouillé
Devant la porte du roi,
Et le roi n'y était pas.
Mais il y avait les trois filles du roi :
L'une brode le ciel,
L'autre la lune,
Et l'autre, la plus jeune,
Brode les étoiles.
Brode, ma fille, brode
Le mouchoir de ton fiancé,
Et remplis-le de sucre,
Et envoie-le par la fenêtre !



VI

QUARANTE ANS J'AI TRAVAILLÉ

Quarante ans j'ai travaillé
Dans les États barbaresques ;
J'ai gagné mille florins
Et cinq cents piastres.
« Tiens, mon Arménienne, prends-les,
Pour que nous couchions dans les bras l'un
[de l'autre ! »
Elle lui étend dix matelas, dix traversins ;
Elle a mis aussi à son côté un flacon de musc.
Il s'est couché, il s'est endormi ;
Il a oublié de se réveiller.
Et, le matin, il s'est levé ;
Il se tient debout et réfléchit :
« Rends-moi, mon Arménienne, les florins,
Les cinq cents piastres ;
Car moi, je n'ai pas reçu de baiser,
Je n'ai pas embrassé ton corps.
— Si tes bœufs sont des coqs,
Si ta charrue est en figuier,
Si le joug est en laurier,
Va me chercher d'autres piastres ! »

VII

L'IVRESSE DE MANOLIS

LE JANISSAIRE : « O Manolis, ô pallikare, ô bel [enfant !
Tu as une belle femme : puis-[ses-tu en jouir ! »
MANOLIS. — Où l'as-tu vue ? Comment [la connais-tu, ô Janissaire ?
LE JANISSAIRE. — Je l'ai vue dans le jardin ; elle [s'y promenait.
Elle portait une veste verte et [une culotte d'or,
Une ceinture brodée ayant la [forme d'une branche d'or. »
Manolis, ivre, conçut des [soupçons ;
Il courut à la maison et la tua.
Le matin, il s'en repentit et [la pleura.
« Lève-toi, mon canard ! lève-[toi, mon oie !
Lève-toi et fais ta toilette,

Pour que les pallikares te voyant !
Deviennent jaloux ;
Pour que mon cœur te voie
Et qu'il soit joyeux ! »

VIII

LA MORT DU CAPITAINE CONSTANTIS

Constantis est tombé malade,
Sur la proue de la caravelle ;
Il n'y avait là ni sa mère pour le pleurer,
Ni son père pour s'apitoyer.
Seuls le pleurent l'aurore et le capitaine.
Le capitaine cria de sa cabine :
« Lève-toi, lève-toi, ô Constantis,
Pour faire le point,
Afin que nous nous approchions du port !
— Moi, je vous dis : Je ne le peux !
Et vous me dites : Lève-toi !
Aidez-moi à me lever,
Et apportez-moi la carte
Et mon compas d'or
Pour faire le point,

Pour que nous arrivions au port.
Allez mouiller là
Où les eaux sont froides ;
Et que le petit mousse
Aille creuser une tombe !
Quand vous arriverez chez ma mère,
Et qu'elle vous dira : Où est Constantis ?
Ne lui dites pas que je suis mort :
Dites-lui que je me suis attardé.
Et, quand le corbeau blanchira
Et qu'il se fera pigeon,
Alors Constantis reviendra
De la région solitaire. »

IX

LE MOUSSE[1]

Je ne te crains pas, sire aquilon,
Tu as beau souffler :
J'ai des mâts de bronze
Et un vaisseau de fer ;
J'ai trois mousses, trois pallikares.

1. Cf. H. Carnoy et J. Nicolaidès, *Traditions populaires de l'Asie-Mineure*. Myriologue du vaisseau en péril.

L'un veille à l'aurore,
L'autre au midi,
Et l'autre, le plus jeune, veille à minuit.
« O toi, le plus jeune, monte au grand mât
Pour voir de quel côté souffle le vent
Et quel vent va souffler ! »
Il monta tout joyeux ;
Il descendit, les larmes aux yeux.
« Qu'as-tu, ô mousse, à soupirer ?
— Je vois des éclairs du côté de l'Ourse ;
La lune s'est cachée ;
La grêle a couvert les hauts monts de Malte. »
A peine avait-il parlé,
Que le vent souffle de toute sa force.
Avant qu'on eût amené les voiles,
La mer entra dans le vaisseau :
La goélette sombra.
Les pallikares touchèrent le sable; [kares.
La côte fut couverte de ceintures de palli-
Le plus jeune mousse nagea pendant quarante
[heures.
Au bout de quarante-quatre heures, il pousse
[un cri plaintif :
« O ma voix, traverse monts et ravins déserts !

Porte de tristes nouvelles à ma mère ! »
Des oiseaux noirs le mangeaient ;
Des oiseaux blancs l'environnaient ;
Mais un oiseau, un bel oiseau,
Ne voulait pas en manger.
« Mange aussi, toi, bel oiseau aux larges ailes,
Pour que tes plumes deviennent longues
[d'une aune,
Et que ton bec se transforme en plume
Pour écrire trois lettres bien tristes :
Que l'une soit adressée à ma mère,
L'autre à ma sœur,
Et la troisième, la plus belle, à ma fiancée ! »

X

A PRÉSENT, LES OISEAUX

A présent les oiseaux,
A présent les hirondelles,
A présent les perdrix :
Qu'ils chantent bien !
« Réveille-toi, mon effendi !
Réveille-toi, mon bon effendi !

Réveille-toi, embrasse
Un corps de cyprès,
Le sommet d'un pommier
Chargé de pommes.
— Laisse-moi, ô Ligyrie,
Dormir un petit peu !
Car mon effendi
M'a fait mettre en sentinelle ce soir :
Ou pour me faire tuer,
Ou pour me faire prendre.
Mais Dieu a voulu
Et Notre-Dame la Vierge
Que je tirasse l'épée
Devant deux, devant trois mille ;
J'en ai tué mille,
Et j'ai fait mille prisonniers :
Il m'en a échappé un,
Mais, lui aussi, blessé. »
Je suis le chemin,
Le chemin, le sentier ;
Je trouve un arbre
Haut comme un cyprès :
« Reçois-moi, ô arbre,
Reçois-moi, ô cyprès !
— Voilà mon tronc :

Attaches-y ton cheval !
Voilà aussi mes branches :
Accroches-y ton arme !
Voilà aussi mon ombre :
Couche-toi, dors doucement !
Et, demain matin,
Paye le loyer :
Trois cruches d'eau
Verse à mes pieds ! »

XI

LE MORT QUI VA CHERCHER SA SŒUR

Une mère avec ses huit fils
Et son unique fille :
Elle la lavait dans les ténèbres,
Elle la peignait à la lumière,
Elle lui nouait les cheveux avec des rubans,
Dehors, au clair de la lune.
On vient lui demander la main (de sa fille)
De Babylone :
Et les huit fils ne la donnent pas.
Seul, le plus jeune, Constantis :

« Donne-la, ô mère, donne-la,
Aretie, à l'étranger !
Pour que j'aie une consolation
A l'étranger, où je voyage. »
« Parle-moi en vérité, Constantis,
Réponds-moi fidèlement :
S'il y a chagrin ou joie,
Qui me l'annonçera ?
— S'il y a chagrin ou joie,
C'est moi, qui te l'annoncerai ! »
L'année a été malheureuse,
Et les mois tristes :
Sont morts tous les huit fils
Et le plus jeune, Constantis.
Elle pleurait sur toutes les tombes,
Disant des chants funèbres.
A la tombe de Constantis elle va
Et s'arrache les cheveux :
« O mon petit Constantis,
O mon fils sage,
N'était-ce pas toi, qui me disais
Que tu m'amènerais Aretie ?
Mais, maintenant que tu es mort,
Qui donc me l'amènera ?
— Va, ô mère, à notre maison,

Et moi, je vais te l'amener ! »
De son marbre il fait un cheval
Et de sa terre une baguette.
Il donne à son cheval un coup de houssine :
Aussitôt, il se trouve à Babylone.
Et Aretie dansait
Sur une vaste place.
« Allons, Aretie, allons-nous-en !
C'est notre mère qui te veut.
— Parle-moi en vérité, Constantis,
Réponds-moi fidèlement :
S'il y a du chagrin, je me mettrai en noir;
S'il y a de la joie, je me ferai belle.
— Allons, Aretie, allons-nous-en !
Reste telle que tu es. »
Et le cheval s'agenouilla :
Il l'assied devant lui.
En route, pendant qu'ils allaient,
Les oiseaux chantaient :
« Écoute, ô mon Constantis,
Ce que disent les oiseaux :
— Hélas ! La malheureuse jeune fille,
Qu'un mort emmène !
Ce sont des oiseaux : laisse-les chanter !
Ce sont des oiseaux : laisse-les dire ! »

Il donne à son cheval un coup de houssine :
Aussitôt il est rendu à l'église.
« Va, Aretie, à notre maison :
C'est notre mère qui te veut !
— Dis-moi, Aretie, qui t'a amenée ?
Ou bien as-tu été informée et es-tu venue ?
— C'est Constantis qui m'a amenée,
Mon frère le plus jeune. »
Elles se sont embrassées,
Et elles sont mortes !

(Chantée par Scarlatie Podomatidina, 61 ans, à Vryscia.)

XII

LA CHANSON DE SAINT GEORGES

Un monstre s'est établi
Près d'une source, dans un pays.
On lui donnait un homme à manger
Chaque matin et chaque soir.
Si on ne lui donnait pas un homme[1]

1. Cf. HAHN, *Griech. u. Alban. Mærchen.* Der Goldæpfelbaum u. die Hœllenfahrt ; Perseus ; Drache, der die Wasser zurückhælt und nur gegen eine Jungfrau zeitweise laufen læsst.

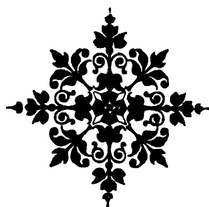
Il ne laissait pas l'eau couler :
On achetait l'eau pour une tête humaine.
La fille du roi tomba au sort.
Tout pleure aux alentours et dans la ville :
Le dragon dévorera la fille du roi !
D'un côté pleure le roi,
De l'autre côté pleure la reine.
Ils pleuraient et ils disaient :
« Hélas ! Notre fille unique ! »
Saint Georges l'entendit ;
Il vint afin de la sauver
Et dans l'espoir de tuer
Le dragon ailé.
« Qu'as-tu, ma fille, à pleurer ?
Et pourquoi dis-tu : Hélas ! ma mère !
— O héros, ô vainqueur,
Toi, qui mérites un diamant !
Hélas ! le monstre va me manger !
Je pleure, et mes larmes sont empoisonnées !
— Viens ici, ma fille,
Assieds-toi, pour m'épouiller[1] !
Et, quand l'eau écumera,
Alors réveille-moi ! »

1. Ce trait si caractéristique se rencontre fréquemment dans les ballades scandinaves.

« Lève-toi, oh ! lève-toi, ô vainqueur !
Et l'eau écume,
Et le dragon ses dents
Il les aiguise pour moi ! »
Hélas ! le monstre est sorti
Et vient pour la dévorer.
Il dardait sa langue,
Il remuait la tête.
Les larmes lui coulaient
Comme une rivière impétueuse;
Elles vinrent mouiller le saint
Dans ses bras d'or.
Il s'élança
Comme le lion fauve.
Il lui a donné un coup de javelot
Et l'a étendu mort.
« Voilà, ô roi, ta fille,
Ta fille unique !
Reçois-la dans ton palais,
Et qu'elle y soit la reine !
— Viens, brave vainqueur !
Entre dans mes biens,
Pour épouser ma fille
Et devenir mon gendre.
— Au lieu de me marier à ta fille,

Au lieu de m'appeler ton gendre,
Fais bâtir une église,
Au nom du Christ.
Au milieu de l'église
Érige un chevalier;
Écris sur ce chevalier
Ce mot : Saint Georges !
Pour que tout le monde vienne
Et lui rende hommage. »







H

CHANTS DE L'ANNÉE[1]

I

LA VEILLE DU JOUR DE L'AN[2]

Κάλαδα. — La veille du Premier de l'An, ainsi que la veille de l'Épiphanie, le soir, les gamins parcourent les rues, s'arrêtant devant les portes des riches maisons, et chantent des chansons. Chaque bande de gamins a son chef: c'est celui d'entre eux qui a la plus belle voix. Il chante d'abord seul chaque vers et très lentement; dès qu'il a fini, ses camarades le répètent. Leur chanson terminée, la maîtresse

1. Cf. J.-F. BLADÉ, *Poésies populaires de la Gascogne*, II. La Guilloné.
2. Comte de MARCELLUS, *Chants populaires de la Grèce moderne*, p. 217. Chanson de Saint Basile.

doit leur faire quelques cadeaux : des gâteaux ou du vin.

I

Commencement du mois, commencement de l'an,
O mon frêle romarin !
Et commencement de l'heureuse année,
Église avec un trône saint !
Commencement où Christ est venu
Se promener sur la terre
Pour nous rendre heureux.
Il passa et salua
Tous les laboureurs.
« O saint Basile, ô seigneur,
Combien de mesures sèmes-tu ?
— J'en sème douze de blé
Et quinze d'orge;
J'en sème aussi dix-huit de pois,
Là-bas, près de la mer.
Mais lièvres et perdrix
Me l'ont mangé.
Je prends mon fusil
Pour aller les tuer.
Je n'ai ni tué de lièvres,
Ni attrapé de perdrix.

Mais j'ai moissonné et j'ai battu
Tout ce qui restait.
Au moment où je battais,
Voilà Christ qui passe.
Il s'arrêta et le bénit
De sa main droite,
De sa droite, de sa gauche,
Les dorées.
Et là où Christ s'est arrêté
Un arbre d'or a poussé;
Et là où il a posé son pied
Un cyprès élégant.
Au milieu était le Christ,
Aux branches les Évangiles,
Et en bas, au pied,
Une source cristalline :
Les perdrix y sont descendues,
Elles se sont mouillé les ailes,
Et ont fait rejaillir l'eau sur leur maître
Dans leurs bras, qui vivra longtemps,
Le vivace,
Et sera renommé au monde. »



II

LA VEILLE DE L'EPIPHANIE

Cette maison, où nous sommes venus,
Très élevée et entièrement de marbre,
A été bâtie par les Hellènes,
Les trois vigoureux.
Ils l'ont pavée de cailloux,
Et tout autour pavée de perles.
Nous avons parlé de la maison,
Parlons aussi de la maîtresse !
Lève-toi, maîtresse, et t'habille.
Pour aller demain à la fête,
Où l'on baptisera le Christ,
Car c'est une grande cérémonie.
Mets le soleil pour visage,
Et la lune pour poitrine,
Et la plume du corbeau,
Mets-la pour sourcil.
Quand tu as fait ta toilette
Et que tu vas à la messe en te dandinant,
Les canaris tombent en te voyant;

Les rossignols aux doux chants
Envient ta voix ;
Et le beau paon d'or
Est jaloux de ta beauté.
Nous avons parlé de la maîtresse,
Parlons aussi de la fille !
Madame, ta fille
Est blanche comme la neige.
Va et peigne-la
Sur l'écume de la mer,
Et tresse ses cheveux,
Qu'ils en excitent la jalousie.
Elle brille comme le soleil au mois de mai,
Comme l'étoile du matin ;
Elle est la joie de la maison
Et la fleur du quartier.
Les roses s'ouvrent, odorantes, partout
Où elle passe.
Elle met l'amour au cœur
A qui la regarde.
Il convient qu'elle soit
La fiancée d'un prince,
Qu'elle monte sur le trône
A cause de sa beauté.
Nous avons parlé de la fille,

Parlons aussi du fils !
Quelles lèvres pourraient,
Quelle langue pourrait
Louer la sagesse
De ton fils unique ?
Il a fait ses études en s'amusant;
La sagesse l'ornait;
Il a la taille du lis
Et la voix d'un ange;
La terre crie lorsqu'il marche;
Et, quand il prêche l'Évangile,
Les bouches restent bées
Et les yeux fondent en larmes.
O bel œillet du jardin,
Fille, à qui nous avons adressé des louanges,
Offre-nous, à tous, du vin !



III

CHANSONS DE CARNAVAL

Pendant les fêtes du Carnaval, les membres d'une même famille se réunissent pour banqueter. Après le repas, on danse et on chante. On débute par la chanson suivante, d'un caractère religieux.

I

Qu'ils soient glorifiés tous les jours
Le Fils avec le Père et le Saint-Esprit,
Le vivifiant, le divin!
Qu'ils soient glorifiés tous les trois
Avec Notre-Dame Marie !
Levez-vous !
Je vous ferai voir
Au ciel une danse :
Tous les apôtres y prennent part;
Ils y prennent part, ils dansent,
Ils cherchent le Paradis.

Ils prennent les fleurs des vertus
Et du vin exquis;
Et avec des fleurs et des myrtes,
Et avec des feuilles d'arbre
Ils tressent des ceintures et les portent,
Et ils dansent en rond.
Ils sont au nombre de douze.
Pierre mène la danse;
Paul prend André
Et les autres neuf.
Jacques prend Jean;
Et Thomas se tient au milieu;
Alors Marc amicalement
Prend Philippe et Matthias.
Et les prophètes chantent;
Une grande foule de gens chantent
Et les alentours en retentissent.
David joue de la mandoline,
Isaïe de la flûte,
Zacharie de l'orgue,
Jérémie joue de la harpe.

Celui qui fait le signe de la croix,
A des armes à son côté;
Celui qui va à l'église,

Il est exempt du péché.
Celui qui dit : Notre-Dame !
Il peut toujours voir le Christ.
La Vierge Marie,
La Dame pure,
Elle a invité et réuni
Beaucoup de monde au paradis,
Pour y trouver leurs ancêtres,
Pour voir Adam et Ève.
Elle a choisi pour messagers
Les quatre évangélistes.
Elle désigne d'abord Matthias,
Puis Luc, Marc, Jean,
Pour inviter Anne,
Joachim et Suzanne,
Élisabeth, Zacharie
Et Madeleine.
Et quand ils sont arrivés tous,
Avec des basilics, des violettes,
Des roses et des myrtes,
Par milliers et myriades,
Ils se mettent à louer Dieu :
Gloire à la Trinité,
Le salut des fidèles !
Gloire à toi,

Dieu des Hellènes,
Qui gouvernes tout !
Notre-Dame voyant cela
Avec toute sa compagnie,
Ils n'ont pas voulu revenir,
Et ils ne sont pas revenus.
Donc, vous aussi, mes enfants,
Exécutez ma volonté !
Aimons Dieu et prions-le
De nous donner l'esprit et la sagesse,
Et de nous sauver tous ;
Et puis qu'il nous juge dignes
D'entrer dans le Paradis
Et de n'en plus sortir.

Viennent alors des chansons d'un tout autre genre. Nous n'en donnons qu'un très faible échantillon.

II

Dans un joli jardin je suis entré
Me promener,
Jouir de ses fleurs,
Cueillir ses fruits.

Fleurs et roses, couvertes de rosée,
Qui sentent bon, j'ai vu,
Et citrons tendres
Qui vous excitent.
Et quand je les ai vus, en vérité,
Mon cœur les a désirés;
Et j'ai dit de toute mon âme :
Que ne sont-ils à moi !
Et au milieu de ces beautés
Un rossignol à la voix douce,
Je l'ai entendu chanter
Et me gronder :
Touche, ne touche pas !
Fais attention à tout ce que tu vois :
Dans tout cela
Tu ne trouveras qu'amertume.
J'ai aperçu une source
Jaillissant entre deux collines:
. . . .
. . . .
Ces collines renommées,
Où Vénus habite,
Elle et son enfant !
C'est pour cela qu'il est devenu
Chasseur très habile,

Et que personne ne peut
Échapper à ses flèches.

Le chanteur, s'adressant alors à son auditoire, dit : « Y a-t-il quelqu'un qui puisse y échapper ? » Tout le monde répond : « Non, personne ! » Et il continue.

Mais la suite et les autres chansons du même genre appartiennent aux Κρυπτάδια. Nous devons cependant dire que nous avons trouvé plus d'une chanson poitevine digne de rivaliser avec les plus crues de l'antique Lesbos.



IV

CHANT DU VENDREDI SAINT

LE THRÈNE DE NOTRE-DAME[1]

Notre-Dame était dans une grotte
Et faisait sa prière.
Elle entend des roulements de tonnerre,
Elle voit des éclairs,
Elle entend beaucoup de bruit.
Elle va à la fenêtre :
Elle voit le ciel tout noir
Et les étoiles voilées ;
La lune brillante baignait dans le sang.
Elle regarde à droite, elle regarde à gauche :
Elle aperçoit saint Jean ;
Elle voit Jean qui vient,
En larmes et abattu ;
Il a à la main un mouchoir taché de sang.

1. Cf. E. Legrand, *Chansons populaires grecques* : p. 200. La Passion du Christ. — *Rivista d. trad. pop. ital.*, I, iv, p. 176 : Canto Quaresimale.

« Bonjour, Jean ! Te voilà,
Les larmes aux yeux et abattu !
Ton maître t'a-t-il battu,
Ou as-tu perdu le Psautier ?
— Le Maître ne m'a pas battu,
Et je n'ai pas perdu le Psautier !
Je n'ai pas de bouche pour te le dire,
Ni de langue pour te parler !
Et ton cœur ne pourra l'entendre.
Ces infâmes Juifs ont arrêté mon Maître,
Ils l'ont arrêté comme un voleur,
Et ils l'emmènent comme un meurtrier. »
Notre-Dame, quand elle l'a entendu,
Est tombée et elle s'est évanouie.
On l'arrose d'une cruche d'eau,
De trois flacons de musc
Et de quatre flacons d'eau de rose :
Jusqu'à ce qu'elle revienne à elle.
Quand elle fut revenue à elle, elle dit ceci :
« Vous tous, qui aimez le Christ et l'adorez,
Venez avec moi à sa recherche,
Avant qu'on ne nous le tue,
Et avant qu'on ne nous le cloue,
Et avant qu'on ne nous le mette à mort !
Que Marthe, Madeleine et Marie viennent,

Et la mère du précurseur ! »
Ces paroles étaient encore sur ses lèvres,
Voilà que cinq mille marchaient devant,
Et que quatre mille suivaient.
Elles prennent la route, le sentier des Juifs.
Personne ne s'approchait (des Juifs) hors la [malheureuse mère.
Le sentier les conduisit devant la porte d'un [cloutier.
Elle trouve le cloutier avec ses enfants,
Le cloutier avec sa femme.
« Bonjour, ouvrier ! que fais-tu là ?
— Les Juifs m'ont commandé des clous ;
Ils m'en ont commandé quatre ;
Mais moi, je leur en fais cinq.
— Dis-moi, dis-moi, ouvrier,
Qu'est-ce qu'ils en feront ?
— On lui mettra deux clous aux pieds,
Deux autres aux mains ;
Et l'autre, le plus aigu,
Entrera dans son poumon ! »
Notre-Dame, quand elle l'a entendu,
Est tombée et s'est évanouie.
On l'arrose d'une cruche d'eau,
De trois flacons de musc

Et de quatre flacons de rose :
Jusqu'à ce qu'elle revienne à elle.
Quand elle fut revenue à elle, elle dit ceci :
« Soyez maudits, ô Tziganes ![1]
Puisse-t-il ne jamais y avoir de cendre dans vos [forges,
Ne jamais y avoir de pain sur vos huches,
Ni de boutons à vos chemises ! »
Elles prennent la route, le sentier des Juifs.
Le sentier les conduisit devant la porte du [larron ;
Elle trouve la porte fermée et les clefs empor- [tées.
Elle trouve aussi les fenêtres fermées.
« Ouvre-toi, porte de brigand, ouvre-toi, [porte de Pilate ! »
Quand la porte entendit ces paroles, elle s'ou- [vrit toute seule.
Mais, à cause de la grande foule, elle ne put [reconnaître personne.
Elle regarde à droite et elle regarde à gauche ;
Elle aperçoit saint Jean.

1. Les Tziganes, que l'on voit dans l'île de Mételin, sont tous forgerons.

G. G.

« Dis-moi, Jean, mon Jean, où est ton Maître ?
Où est mon Fils à moi, à toi, ton Maître ?
— Je n'ai pas de bouche pour te le dire,
Ni de langue pour te parler !
Et ton cœur ne pourrait l'entendre.
Vois-tu cet homme nu et découvert,
Sur la tête une couronne d'épines ?
On lui a ôté ses souliers d'argent :
On lui a mis des sandales !
On lui a ôté sa ceinture d'argent,
Et on l'a ceint de foin ! »
Notre-Dame, quand elle l'a entendu,
Est tombée et elle s'est évanouie.
On l'arrose d'une cruche d'eau,
De trois flacons de musc
Et de quatre flacons d'eau de rose :
Jusqu'à ce qu'elle revienne à elle.
Quand elle fut revenue à elle, elle dit ceci :
« O mon Fils unique, toi, qui étais mon oiseau
[des Canaries !
Je t'ai bercé dans un berceau d'argent,
Je t'ai enveloppé de langes brodés d'or,
Que les douze Vierges ont faits !
Y a-t-il un précipice pour m'y jeter ?
Y a-t-il un puits pour m'y précipiter ?

Apportez-moi des ciseaux d'or,
Que je coupe mes cheveux ! »
Et le Christ l'a entendue et Il lui a dit :
« Si toi, ma mère, tu te précipites,
Le monde entier se précipitera !
Va, ma mère, va chez nous,
Retourne dans notre maison !
Mets du vin dans une coupe, et du biscuit
[tendre !
Ce sera une consolation pour tout le monde.
Quand les cloches sonnent et que les prêtres
[chantent,
Attends-moi, alors, ô ma mère,
Et sois grandement joyeuse ! »



TROISIÈME PARTIE

PROVERBES & DEVINETTES

USAGES ET COUTUMES

SUPERSTITIONS ; MIETTES DE FOLK-LORE





A

PROVERBES

On bat la selle quand on ne peut plus battre l'âne.



Les bœufs pensent à une chose et le laboureur à une autre.



Mille paroles, un denier.



Tu te couvriras selon la couverture que tu mettras sur toi.



Qui s'est brûlé avec la purée, souffle même le caillé.



En achetant de la viande, tu prendras aussi des os.

L'amour est sourd et aveugle.



Qui économise le clou, perd le fer (du cheval).



Mille coups sur le dos d'autrui, ce n'est rien.



Les manches larges sont belles, mais ce sont Nos Seigneurs qui les portent.



Le caviar est bon, mais il colle aux dents.



Cherche une personne de bonne famille et un chien d'étable.



Si l'enfant ne pleure pas, sa mère ne lui donne pas le sein.



Qui ne veut pas boulanger, tamise pendant dix jours.



Les mots doux font sortir le serpent du trou.

La propreté est la moitié de la richesse.



La langue n'a pas d'os, et cependant elle casse des os.



La femme qui fait sortir avec l'aiguille ce que son mari fait rentrer avec la pelle, ruine le ménage.



Mieux vaut lancer du crachat dans un pot de terre, que de cracher du sang dans un pot d'or.



A l'allure et au regard on se fait juger.



La propreté apparaît dès le seuil.



Aie du pain à manger et peu importe la mode.



On a semé un si, mais il n'a pas poussé.



L'âne appelle le coq grande bête.

Défie-toi de l'eau stagnante.



Là où chantent plusieurs coqs, le jour est en retard.



La pierre amasse mousse qui reste toujours au même endroit.



Les yeux qui ne se voient plus s'oublient facilement.



Qui mène des ânes, entend des pets.



Quand il t'arrive un malheur, attends-en un autre.



Hors du bal, beaucoup de chansons.



Les murs eux-mêmes ont des oreilles.



Consolations au malade jusqu'à ce qu'il expire.

La chèvre qui veut se faire battre va se frotter à la houlette du berger.



Les grosses barres de fer remuent, les petites aussi.



Les pommes surnagent, les immondices aussi.



Beaucoup de paroles, signe de pauvreté.



Dans le poisson, c'est d'abord la tête qui se gâte.



Chose chère est bon marché.



Qui n'a pas un vieillard, en achète un.



Tu veux dire des mensonges, c'est ton ventre qui en souffrira.



Ou se marier tout jeune, ou se faire moine tout jeune.

Autant de paroles je vous dis : elles entrent par une oreille et sortent par l'autre.



Le médecin vous souhaite le bonjour et l'avocat le bonsoir.



Dans ce monde, celui-ci a le nom, celui-là la réputation.



On pose la tortue sur le canapé, et elle se dirige vers les ronces.



Où la chèvre passe, passera le chevreau.



Qui a la barbe, a le peigne.



Cherche une maison juste assez grande pour te loger et de la fortune autant que tu peux l'imaginer.



Les gros poissons mangent les petits.



Qui naît en prison, se souvient de la prison.

Un fou jette une pierre dans la mer et plusieurs autres fous se réunissent pour l'en retirer.



Le voleur aime le voleur, le menteur aime le menteur.



Le chat ne change pas ses griffes.



Qui n'a pas de tête, doit avoir des pieds.



Goutte à goutte l'abreuvoir se remplit.



Qui chasse plusieurs lièvres, n'en attrape aucun.



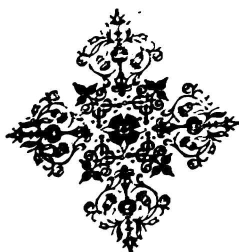
Avec le chariot on attrape le lièvre.



Tu te rappelleras mes paroles quand tu auras coupé le pain et que tu y auras trouvé du sable.



Quel est celui qui ne se lèche pas les doigts trempés dans le miel ?





B

DEVINETTES

Qu'est-ce que c'est que cela : Aiguille devant, ciseaux derrière, noir comme un moine par-dessus, et blanc comme du coton par-dessous ?

— L'hirondelle.



Qu'est-ce que c'est que cela : Quand ça accouche, c'est tenu par trois choses, et ça accouche par le nez ; ses enfant sont noirs et ils parlent comme des hommes ; il y a des gens qui comprennent, d'autres qui ne comprennent pas leur langue ?

— La plume.



Qu'est-ce que c'est que cela : Je le lie, ça court ; je le délie, ça s'arrête ?

— La mule (la chaussure).

Qu'est-ce que c'est que cela : Tout autour il y a des palissades, et au dedans ça fait beaucoup de bruit?

— La langue.



Qu'est-ce que c'est que cela : Blanc comme un œuf et rond comme du poivre, et cependant ce n'est ni œuf ni poivre?

— Une perle.



Qu'est-ce que c'est que cela : La cruche a sept trous; chaque trou a son nom?

— Le visage.



Qu'est-ce que c'est que cela : Une bergerie avec beaucoup de moutons dedans, et, pourtant, le pied d'un mouton ne peut y entrer?

— Une fourmilière.



Qu'est-ce que c'est que cela : Un coq audacieux dont les pattes sont armées de griffes ; quand il ouvre ses ailes, on ne peut s'en approcher?

— Un moulin à vent.

Qu'est-ce que c'est que cela : C'est blanc comme du fromage, mais ce n'est pas du fromage; ça a des feuilles comme un arbre, mais ce n'est pas un arbre; ça a une queue de rat, mais ce n'est pas un rat?

— Un navet.



Qu'est-ce que c'est que cela : Qui a tant de trous et tant de nœuds, vous en direz autant que vous voudrez, vous ne pourrez pas le deviner?

— Un filet.



Qu'est-ce que c'est que cela : La mère n'est pas droite, la fille est choyée, la petite-fille est folle ?

— La vigne, le raisin, le vin.



Qu'est-ce que c'est que cela : Il n'y a que quatre soldats, il n'y a qu'un général ; cependant, tout cela fait l'armée de Xénophon. Mais si l'ordre est interverti et que le général passe derrière, hélas! toute l'armée périt?

— 10000 et 00001.

Qu'est-ce que c'est que cela : Une dame qui descend de haut, cinq servantes la tiennent et la jettent sur le mur?

— La morve.



Qu'est-ce que c'est que cela : On me frappe sur la tête et on enterre mon corps; après que l'enterrement est fait, je tiens quelque chose solidement?

— Le clou.



Nous sommes sept voisines : quatre boulangent, une crible et les deux autres adressent des prières à Dieu?

— Le cheval qui a quatre pieds, une queue et deux oreilles.



Qu'est-ce que c'est que cela : Un vieillard bossu, qui marche et qui murmure; il est chargé de cruches et va puiser de l'eau, le malheureux?

— Appareil pour tirer de l'eau d'un puits.



Un médecin aquatique, noir et long, qui mord, mange et guérit le malade?

— La sangsue.

Qu'est-ce que c'est que cela : La nature m'a donné un os qui me sert de logement. Si tu cherches bien, tu me trouveras parmi les animaux. Je sors à peine ma tête avec deux cornes ; je pleure et je mouille ma maison ?

— L'escargot.



Qu'est-ce que c'est que cela : D'un côté il tombe de la neige, de l'autre de la grêle ?

— Appareil à nettoyer le coton.



Qu'est-ce que c'est que ça qu'on met sur la table : on le coupe, et on ne le mange pas ?

— Le jeu de cartes.



Qu'est-ce que c'est que cela : Plus ça augmente, plus ça diminue ?

— La vie.



Qu'est-ce que c'est que cela : Je ferme la porte et je m'en vais; le voleur reste au dedans ?

— Le soleil.



Qu'est-ce que c'est que cela : Un agneau se

promène dans la prairie ; s'il trouve des herbes, il s'anime ; s'il trouve de l'eau, il meurt ?

— Le feu.



Qu'est-ce que c'est que cela : Dans le jour, ça se roule ; la nuit, ça se déroule ?

— Le matelas.



Qu'est-ce que c'est que cela : Au mois de mai, il naît un animal qui erre çà et là et mord comme un chien ; il ennuie les rois, tourmente les princes et agace tout le monde. Il bondit comme un cerf et meurt entre deux coquilles, si le hasard le veut ainsi ; sinon, il tombe là où il se trouve ?

— La puce.



Qu'est-ce que c'est que cela : Un ange avec des ongles et une longue queue, qui marche et rend la justice ?

— La romaine (pour peser).



En me promenant j'ai rencontré un monstre à cinq têtes, à dix mains et dix pieds et à cent ongles : qu'est-ce que c'est que cela ?

— Un mort porté au cimetière par quatre personnes.



Qu'est-ce que c'est que cela : Ça mange de la viande toute la journée, et, la nuit, ça compte les étoiles ?

— L'aiguillon qui, le jour, pique les bœufs et que, la nuit, on laisse dans la cour, le fer tourné vers le ciel.



Je suis une laitue en cinquante parties, à sept cœurs, et je porte à mon sommet un œillet. Qu'est-ce que c'est ?

— Le grand carême qui dure cinquante jours, ou sept semaines; l'œillet, c'est Pâques.



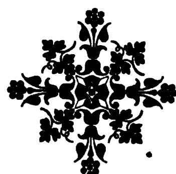
Qu'est-ce que c'est que cela : Je suis prophète au bonnet rouge, au nez d'os; je monte et descends et j'appelle les morts aux Enfers ?

— Le coq.



Qu'est-ce que c'est que cela : douze ânes avec treize selles?

— Les douze mois de l'année avec les treize révolutions lunaires.





C

USAGES ET COUTUMES

SE RAPPORTANT A DES ÉPOQUES DÉTERMINÉES

I

LE JOUR DE L'AN

La veille du premier de l'an, on marie la cheminée à la bûche pour que la maison soit solide.

Le jour de l'an (la Saint-Basile), on fait un gâteau dans lequel on met une pièce d'argent. Le soir, le père, entouré de toute la famille, divise le gâteau en autant de parts qu'il y a de personnes, en commençant toutefois par Notre-Seigneur et Notre-Dame. Celui à qui échoit la pièce d'argent, est considéré comme le porte-bonheur de la famille.

Le matin, après la messe, on jette des grenades, de façon à les écraser, contre les murs des maisons, en disant : Puisse la caisse du maître contenir autant de pièces d'argent que cette grenade a de graines !

II

LE CARNAVAL

Le samedi soir, plusieurs familles se réunissent chez celle où aura lieu le repas du carnaval. Chaque famille apporte ses mets ; toutes dînent dans la même salle, mais séparément. On échange des mets. La jeune fille, ou la femme, ou le fils, ou le mari, cela dépend des familles, offre du vin à tous les invités, à la ronde. Vers la fin du repas, on se met à chanter. Puis, les tables enlevées, hommes et femmes se tenant par la main, dansent, en chantant, la « carnavalesque » : espèce de danse, particulière à cette époque de l'année.

Puis, les hommes se retirent et se déguisent. Les uns se noircissent le visage, les mains et les pieds ; les autres s'habillent en cadis ou

en Turcs, ou en anciens soldats grecs de l'indépendance, ou bien encore à l'européenne, en archéologue, en lord. Il y en a qui font le médecin; d'autres, d'autres métiers. Et ils vont de maison en maison jusqu'au matin.

Tout le dimanche, ils se promènent ainsi dans les rues. Le soir, ils vont tous dîner dans une autre famille. Cette fois, les mets sont plus choisis, car le lendemain commence le carême.

On donne les restes des plats gras aux Tziganes.

Le mardi, la vie reprend son cours ordinaire jusqu'à Pâques, où recommencent les distractions.

III

LE CARÊME

Le premier de mars, les femmes, les jeunes filles et les enfants se mettent autour du cou et des mains, du fil bicolore, et le portent durant tout le carême, jusqu'au Samedi saint.

Ce jour-là, le matin, on orne de fleurs dans les églises le tombeau de bois de Jésus-Christ: on les y attache avec le fil en question.

IV

LE JEUDI SAINT

Les femmes font bouillir des œufs dans de l'eau teinte en rouge. Le soir, ou le lendemain, les enfants riches vont offrir de ces œufs de Pâques et un grand pain à leur instituteur.

V

LE VENDREDI SAINT

Le soir, après le dîner, les jeunes filles, accompagnées de leurs mères, vont à l'église, où, à genoux dans la nef centrale, autour de la Croix, elles chantent la chanson du Vendredi saint.

VI

PAQUES

Après la résurrection de Jésus-Christ, les jeunes gens tirent des coups de carabine.

Les enfants jouent aux œufs.

Avant de communier, l'enfant doit baiser la main de ses parents, de son parrain et de sa marraine : ceux-ci lui donnent avec leur bénédiction une pièce de monnaie.

VII

LE PREMIER MAI

La veille du premier mai, les femmes se frappent le dos avec des orties pour que leurs cheveux deviennent plus longs.

Au soir, les jeunes filles d'un même quartier vont, en chantant, chercher des fleurs à la campagne : c'est à qui entendra la première le coucou.

De retour chez elles, elles font des couronnes qu'elles suspendent, la nuit, aux fenêtres et aux portes : ainsi, le lendemain matin, toutes les maisons se trouvent ornées de fleurs, la plupart rouges, d'épis et de rameaux. Les fleurs rouges signifient la gaieté; les épis, la richesse. On met aux couronnes aussi des orties et de l'ail : l'ortie, pour piquer l'ennemi

qui entre à la maison; l'ail, pour détourner le mauvais œil.

Femmes et filles se couronnent aussi de fleurs; puis, une vieille femme, une fleur rouge dans les cheveux, et un verre plein de miel à la main, parcourt le quartier, faisant avec son doigt trempé de miel une croix non seulement aux portes des maisons, mais aussi sur le front des femmes et des jeunes filles. Elles croient que cela les fera paraître douces comme le miel aux yeux des hommes.

Le matin du premier mai, tout le monde se lève de très bonne heure : on mange bien vite une pousse de vigne trempée dans du miel; puis, on boit du lait sucré. Il s'agit de ne pas entendre à jeun le braiement d'un âne : sinon, on serait fainéant toute l'année, ou l'on tomberait malade. Quand on l'entend après avoir mangé, on dit : « Je vous ai entendu, je vous ai noué ! 'ς ἤκουσα σέ κόμβωσα. »

Les femmes vont à la campagne; elles se roulent par terre dans les champs semés d'orge pour ne pas avoir mal au dos, ou dans l'herbe pour être fécondes et multiplier comme les herbes.

C'est ce jour-là aussi que l'on fait courir le « poisson d'avril ». La jeune femme cherche à attraper son mari, la fiancée son fiancé, les enfants les plus rusés les moins intelligents : ils les envoient, par exemple, demander à leurs mères les ciseaux à tondre les œufs.

VIII

L'ASCENSION

Le matin de l'Ascension, on va chez les bergers chercher du lait que ceux-ci distribuent pour rien. Ils mènent aussi baigner leurs troupeaux, pour les préserver de la gale.

A Mytilène, on va sur le bord de la mer, à midi juste, l'heure où Jésus-Christ est remonté au ciel. On allume de petits cierges et on fait brûler de l'encens, puis on se lave le front avec de l'eau de mer quarante fois. La plus vertueuse des personnes qui se trouvent là doit voir la mer remuer au moment où Jésus-Christ s'élève au ciel.

Puis, on se livre aux amusements et les femmes se mettent à danser.

IX

LA FÊTE DES PRÉSAGES

Κληδών

La veille de la Saint-Jean, une jeune fille reçoit une bague de chacune de ses voisines; cela se fait dans tous les quartiers. Alors, elle envoie à la fontaine une petite fille. Celle-ci, une cruche toute neuve à la main, ne doit, en route, adresser la parole à personne. La jeune fille verse cette eau dans le plat où sont les bagues; on le recouvre d'osier, puis, par-dessus, d'un mouchoir rouge; on attache au plat une chaîne d'argent ou d'or avec un cadenas, et on le dépose dans un endroit dont personne ne doit approcher jusqu'au lendemain.

Le lendemain, après midi, toutes les jeunes filles qui ont donné une bague se réunissent chez celle qui les a reçues. Elles s'asseyent en rond autour d'un petit garçon. Celui-ci est complètement recouvert d'un drap rouge, de façon qu'il ne puisse voir personne, et porte

le plat dans lequel sont les bagues. La cérémonie commence par la chanson suivante[1] :

« Ouvrez le Κληδών !
Par la grâce de saint Jean
Qu'elle sorte, la bague,
Qui porte bonheur ! »

Celle à qui s'adresse la chanson (on la reconnaît à la bague qui est sortie à ce moment) passe pour une personne chanceuse. Alors chaque jeune fille dit à son tour une chanson, soit élogieuse, soit satyrique : chaque fois que l'une d'elles chante, l'enfant tire une bague, et la chanson est à l'adresse de celle à qui appartient la bague tirée.

Voici quelques-unes de ces chansons :

« Tu es blanche comme le lis
Et rouge comme la grenade,
Tu arraches des soupirs
A tous les jeunes gens qui te regardent.

1. Cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde.* 1892, 4 : Zur neugriechischen Volkskunde, von Dr A-Thumb. III : Der Klidonas.

O mon petit diamant
Qu'on a pesé avec de l'or,
De toutes tes voisines
Tu es, toi, la plus choyée!

O beaux yeux, vous êtes une glace
Aux montures d'ivoire!
C'est vous qui avez séduit
Mon esprit et ma raison.

Tu es une tour de verre,
Une glace encadrée d'ivoire,
Tu es la plus belle
De toutes tes sœurs!

Rappelle-toi bien les paroles
Que nous avons échangées!
Mets-les en guise de ceinture,
Quand tu reposes au lit.

J'émonde le jasmin,
Je taille le diamant,
Et je n'oublie point
Ton amour!

C'est mon devoir de vanter
Ta taille délicieuse :

Parce que l'amour repose
Sur ta tête dorée !

Tu as deux yeux comme des œufs
Et le corps tout déformé,
Si quelqu'un se retourne pour te voir,
Il éclate de rire.

A la fenêtre du Nord
Il y a une gueule d'âne.
Sous l'escalier
Il y a un vieil os.

O chèvre galeuse,
Graissée de goudron,
Qui t'es moquée
D'une perdrix brodée !

L'un de tes yeux : un râteau !
L'autre : un raisin sec !
L'un, la grenouille le mange !
Et l'autre la couleuvre ! »

Le tirage terminé, chaque jeune fille casse un œuf dans un flacon à demi rempli de la même eau, puis elle l'agite. Alors, le jaune d'œuf se mêle à l'eau. S'il arrive que ce

mélange confus ait quelque ressemblance avec un bateau, c'est que la jeune fille se mariera avec un matelot; s'il ressemble à une charrue, elle épousera un agriculteur, etc.

C'est pour cela que cette réunion de jeunes filles s'appelle la fête des Présages.

La fête finit par une danse dans la cour.

X

LA SAINT-JEAN

La veille de la Saint-Jean, à la nuit, on allume des feux, ordinairement par trois; puis, on saute trois fois par-dessus en portant une pierre sur la tête et en disant : « Je saute le feu du lièvre; pierre ma tête ! Πηδῶ τοῦ λαγοῦ τὰ κάφαλα, πέτρα τὸ κεφάλι μου. »

Les jeunes filles doivent accrocher aux fenêtres et balcons leurs robes et presque tout le trousseau qu'elles préparent pour leur mariage : car il faut exposer les vêtements une fois l'an à la rosée de la nuit.

Le matin de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, les habitants des villes situées sur

le rivage s'en vont se baigner dans la mer. Chemin faisant, ils se ceignent d'osier qu'ils détachent ensuite quand ils sont dans la mer, en disant : « Qu'avec les osiers mes maladies s'en aillent ! » Puis, ils y cherchent, disent-ils, « la pierre poilue, πέτρα μαλιαρὴ ». Cette pierre, déposée dans une malle, a la propriété d'empêcher les mites de se mettre dans les vêtements; en outre, plus la pierre est poilue, plus les vêtements se multiplieront dans la malle.

Ce jour-là on fait maigre; on ne mange que du pain, des olives et du raisin blanc, pas de noir.

On se mire dans de l'huile pour être plus beau.

En quelques endroits on va chercher des joncs, pour en faire des balais.

XI

LES « Δρύμματα »

On appelle « Δρύμματα » les jours du 26 juillet au 5 août. Il serait absolument

impossible de décider une femme à faire la lessive durant cette période : elle craindrait que le linge ne s'usât trop vite.

XII

LES MOISSONS[1]

Quand les moissonneurs sont en même temps dans deux champs voisins, c'est auxquels auront le plus tôt fini, afin de chasser le « lièvre » dans le champ des autres : l'année suivante, la récolte sera meilleure.

On fait une petite gerbe d'épis, que l'on conserve jusqu'aux prochaines moissons, à côté des « Saintes Images ».

1. Cf. *Folk-Lore*, Déc. 1892 : The Easter Hare. — P. Sébillot, *Contes pop. de la Haute-Bretagne*, p. 305. — L.-F. Sauvé, *Folk-Lore des Hautes-Vosges*, p. 191. — L. Pineau, *Le Folk-Lore du Poitou*, p. 500.



XIII

NOEL

La veille de Noël, on tue son cochon ; on en distribue des morceaux aux pauvres et aux parents.

L'écolier en donne un bon morceau à son maître avec un grand pain et une carafe de vin.







D

COUTUMES DE MARIAGES

I

LES FIANÇAILLES

Une fois les relations établies entre une jeune fille et un jeune homme, celui-ci, avant de demander la main de son amie, doit par intermédiaire se faire connaître des parents de la jeune fille.

Si la demande est accueillie, les parents les plus proches et le prêtre du village se réunissent après le dîner dans la maison du jeune homme pour s'entendre au sujet de la dot; puis, le prêtre fait le contrat de mariage.

Les parents, au nom des futurs, échangent des présents, pour témoigner qu'ils donnent mutuellement leur consentement.

Les fiançailles faites, on sert à boire aux assistants et l'on tire des coups de fusil.

La jeune fille, chez elle, attend avec impatience ce signal.

Le lendemain, la belle-mère envoie à son futur gendre une pâtisserie de grand prix. Celui-ci doit répondre à ce cadeau en donnant à sa fiancée une jolie pièce d'étoffe, des boucles d'oreilles, des bracelets, des bijoux, etc.

Les futurs restent un certain temps fiancés, jusqu'à ce que la dot soit prête. Le fiancé a ses entrées libres dans la maison de sa promise; il la mène aux fêtes, à la promenade. A toutes les grandes fêtes, ils échangent des cadeaux : ce sont des petits enfants bien habillés qui transportent ces dons d'une maison à l'autre. Ces cadeaux qui précèdent le mariage sont ce qu'autrefois les Grecs appelaient : « προγάμια δῶρα ». De même ces petits enfants rappellent les enfants, couronnés de lierre, qui, chez les anciens Grecs, criaient : « ἔφυγον κακόν, εὗρον ἄμεινον. »



II

LA VEILLE DU MARIAGE

Κνᾶς

La veille du mariage, toutes les jeunes filles invitées au mariage, se réunissent avec leurs mères chez la future. Elles suspendent aux murs le trousseau de la mariée, lui lavent la tête, lui teignent les ongles en roux; c'est cette couleur rouge qu'on appelle κνᾶς.

Elles lui adressent en même temps les chansons suivantes[1] :

« Mets-toi du rouge aux mains et à tes cinq
[doigts,
Et reçois le maître dans tes biens !
Mets-toi du rouge aux mains et à tes cinq
[doigts,
Qui ont brodé les mouchoirs de ta dot !

1. Comte DE MARCELLUS. *Chants pop. de la Grèce moderne*, p. 228 : Cérémonies des noces, Cantiques nuptiaux.

Quand ta mère te mit au monde, son ventre
[était d'or;
Elle t'a faite la plus belle de ses enfants.
Quand ta mère t'a mise au monde et qu'elle
[souffrait les douleurs de l'enfantement,
Elle s'est appuyée contre le cyprès et t'a faite
[reine.»

Puis, elles la peignent, en chantant :

« Apportez des peignes d'ivoire et trois fois
[dorés,
Pour peigner la perdrix qui va passer à
[l'étranger!
Ouvre les yeux, ma future, et regarde les
[invitées:
Vois, comme elles t'assistent, pareilles à des
[anges du ciel!
Fais une génuflexion et baise la main de ta
[mère,
Afin qu'elle te bénisse et que tu vives avec
[ton mari ! »

Alors, elles l'habillent et chantent :

« Tous les jeunes gens ont changé et se sont
[endimanchés :

Mais moi, jeune homme, je n'ai pas changé,
[je ne me suis pas endimanché.
Seulement, à Pâques, le dimanche, un jour
[de fête,
Je prends mes habits et je m'en vais au bain,
Je trouve le bain éteint et les robinets fermés;
Je souffle et je fais du feu, je tourne les robi-
[nets et je remplis les baignoires.
Je me lave, je me peigne, je m'essuie et je
[sors.
Je regarde à gauche, je regarde à droite; je
[regarde en haut, en bas;
J'aperçois un lys superbe, la fille de la rusée;
Je n'ose pas lui parler; je n'ose pas lui avouer
[(que je l'aime).
La nommerai-je un rosier? Mais celui-ci a
[des épines.
La nommerai-je un œillet? Mais celui-ci a des
[nœuds.
La nommerai-je un arbre d'or? Mais celui-ci
[a des rameaux.
Dans tous les pays que j'ai parcourus, nulle
[part je n'ai vu une jeune fille semblable :
Qui ait le soleil pour visage et la lune pour
[gorge.

Ma future, tu es un œillet rouge,
Et ton beau corps est doux comme le sucre !
Ma future, tu es l'étoile de l'Angleterre,
La lune de l'aurore et le soleil du jour !
La nommerai-je un rosier peint par la plume
[du peintre ?
Ou un citronnier à la cime peinte chargée de
[fleurs ? »

III

LE MARIAGE

Le lendemain, après midi, pendant que les femmes ornent la mariée, les jeunes gens lui apportent aux sons de la musique les présents que le garçon d'honneur fait aux futurs. Ce sont : deux jolis cierges que les futurs porteront pendant la cérémonie, une étoffe d'un grand prix pour robes, des pinces et des trépieds, etc. La musique reste chez la mariée, pendant que les jeunes gens vont chercher le fiancé. Puis, tout le monde se rend à l'église.

En tête marchent le marié et le garçon d'honneur, suivis de tous les hommes ; puis,

la future accompagnée des femmes. La musique est entre les deux troupes.

Arrivés à l'église, les musiciens s'arrêtent et jouent jusqu'à ce que tout le monde soit entré dans la cour de l'église. Les hommes étant entrés, le bedeau ferme la porte. La future, conduite par la demoiselle d'honneur, fait une génuflexion devant la porte; comme a fait le futur avant d'entrer. Alors, la porte s'ouvre, et la future donne un pourboire au bedeau.

Les mariés se placent au centre de la nef; hommes et femmes se rangent séparément, à droite et à gauche.

C'est le garçon d'honneur qui tient les couronnes au-dessus de la tête des mariés.

La cérémonie finie, tous les invités passent devant les mariés qu'ils embrassent et auxquels ils font des cadeaux.

Puis, on retourne à la maison; cette fois, le marié conduit sa femme au bras, en tête du cortège. Les prêtres suivent, en chantant des cantiques.

A la maison, on sert des confitures d'abord aux prêtres, puis aux invités.

Après quoi, tout le monde va au bal, qui a lieu en plein air.

Le soir, un banquet réunit tous les parents et les intimes.

Ceux-ci doivent, le lendemain, répondre par des cadeaux.





E

COUTUMES D'ENTERREMENTS

Aussitôt après la mort, des femmes viennent faire la toilette du corps; elles le revêtent de ses plus beaux habits, puis le placent au milieu de la chambre principale, les mains croisées et la tête tournée vers le couchant; elles allument alors un cierge ou un lampion, quelquefois deux, de chaque côté de la tête.

Les parents et amis prévenus, tout le monde se rassemble autour du mort : alors commencent les lamentations, les chants plaintifs et lugubres.

Le reste de la cérémonie funèbre est sensiblement le même que dans nos campagnes de France. Seulement le maître d'école fait l'éloge funèbre du défunt, surtout s'il appartient à une famille riche; et le bedeau, à la

porte du cimetière, distribue du pain ou de l'argent aux pauvres.

Puis, tout le monde revient à la maison mortuaire où l'on sert à manger.

Les plus proches parents doivent passer la nuit suivante auprès de la famille du mort. Pendant trois nuits de suite, il faut avoir une lumière allumée là où la personne est décédée : car l'âme revient pour chercher le corps.

Le lendemain de l'enterrement, on fait mettre sur la tombe une croix de bois à laquelle on accroche un lampion qui doit éclairer tous les soirs, pendant quarante jours.

Le deuil dure aussi longtemps que le cadavre reste dans le tombeau. Au bout de deux ou trois ans, on fait exhumer le corps; on recueille les ossements que l'on conserve ensuite dans un coin spécial du cimetière appelé le κοιμητήριον.





F

COUTUMES DIVERSES

I

Ἀναθεματίστριαι.

On rencontre souvent des monceaux de petites pierres au bord des routes : on les appelle ἀναθεματίστριαι. Ils indiquent l'endroit où un assassinat a eu lieu. Ce sont des voyageurs qui les ont élevés ; chaque passant y jette une pierre en disant : « Dieu remette les péchés de la victime ! Maudit soit le meurtrier ! »

Le plus remarquable se trouve près de la route qui mène du grand lac au petit, à travers la montagne. Voici la tradition qui s'y rapporte : Cette région était sous la domination d'un nègre qui dévalisait et tuait

tous les voyageurs. Il fut assassiné par son propre coiffeur. Cette fois, les passants disaient en jetant la pierre : « Dieu remette les péchés du coiffeur ! Maudit soit le nègre ! »

II

LES ASSEMBLÉES

A la cime de toutes les collines de l'île, ou au milieu des forêts épaisses, au fond des vallons, il y a des chapelles au nom d'un saint. Auprès de la chapelle, se trouve toujours une source dont l'eau a des vertus miraculeuses. Tous les ans, les paysans s'y rendent à la fête du saint : les nouveaux mariés surtout. Si la chapelle se trouve loin du village, on y va dès la veille. Le lendemain, après la messe, on s'installe à l'ombre, par terre, sur des tapis, et on mange, pendant que des musiciens rustiques circulent d'un groupe à l'autre; puis, on danse. Vers le soir, on s'en revient à cheval, la tête ornée de rameaux; les cavaliers galopent dans les villages, s'arrêtant pour chanter aux portes

des personnes de leur connaissance; la maîtresse de maison leur offre alors du vin; et, en retour, ils lui donnent des souvenirs du pèlerinage.

Jadis, les assemblées étaient beaucoup plus importantes qu'aujourd'hui. On abattait un bœuf et on hébergeait tous les pèlerins. Le bœuf appartenait au village et paissait partout en liberté, sous la surveillance des gardes champêtres.

Les riches qui allaient à l'assemblée faisaient tuer un mouton et en offraient la peau au prêtre et la viande aux pauvres.







G

SUPERSTITIONS ET CROYANCES

I

LES FEMMES

La femme dont les dents sont espacées se mariera avec un homme riche.



La femme dont les seins sont longs se mariera avec un homme d'un pays lointain.



La femme qui ne balaye pas bien épousera un homme laid.



Une femme ne doit pas donner de feu à sa voisine pendant les quarante jours qui suivent son accouchement.

Les femmes qui travaillent doivent cesser leur besogne avant le coucher du soleil, pendant les quarante jours qui suivent Pâques.



Après le coucher du soleil, une belle femme ne doit donner ni de l'oignon, ni du sel, ni des allumettes : sinon, elle tomberait malade.



La femme doit accrocher des ciseaux derrière la porte : cela empêche les voisines de dire trop de mal d'elle.



Il ne faut pas qu'une femme mariée laisse flotter ses cheveux : son mari mourrait.



Il faut après l'accouchement laisser la porte de la chambre éntrebâillée : pour que l'accouchée n'ait pas de mal.



Les femmes, qui ont dépassé soixante ans, quand elles sont invitées à un mariage, croient qu'il est bon de danser jusqu'à com-

plet épuisement : elles espèrent par là rajeunir à la fois l'âme et le corps.



Le jour de la Saint-Simon, la femme qui est enceinte doit se garder de faire quoi que ce soit ; ou, au moins, si elle y est forcée, faut-il qu'elle ne se touche pas le visage avec le doigt : son enfant aurait à la figure un gros grain de beauté poilu.



Les femmes enceintes croient que leur enfant ressemblera à la personne qu'elles regardent au moment où elles le sentent remuer pour la première fois.

II

LES ENFANTS

La troisième nuit après l'accouchement, on baigne le nouveau-né dans un auget de bois, en mettant dans l'eau tiède des rameaux parfumés. Chaque membre de la famille jette

dans l'eau des pièces de monnaie pour la sage-femme[1].

Autrefois, et cela se fait encore dans quelques villages, il y avait une vieille femme qui passait cette nuit-là tout entière pour entendre les trois Parques (Μοῖραι) s'entretenir de la destinée de l'enfant.



Quand un enfant, pendant son sommeil, fait grincer ses dents, on croit qu'il empêche de vivre le petit frère qui doit venir après lui.



S'il arrive qu'un enfant pleure pendant qu'on le baptise, on dit qu'il deviendra un grand personnage.



Quand un enfant ne veut pas se laisser peigner, on lui dit : Quand les poux grossiront,

1. Cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, 1892, II : Zur neugriechischen Volkskunde, von Dr A. Thumb. — HAHN, *Griech. u. Alban. Mærchen*, p. 103. — B. SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen u. das hellenische Alterthum*, p. 24.

ils te mettront dans un sac et te jetteront dans la rivière[1].



Si un enfant joue avec le loquet de la porte, c'est signe qu'on viendra vous demander de l'argent.



Le petit enfant doit jeter par-dessus le four la dent qui lui tombe; en ce faisant, il dit : « Prends, four, de l'os et donne-moi du fer pour croquer des marbres et manger des biscuits ! »

A la place de la dent tombée en sortira alors une autre très solide.



Quand on a coupé le nombril du nouveau-né, on l'attache dans un morceau de linge, et on le jette soit dans l'école, soit dans l'église ou dans un champ : l'enfant alors sera ou instituteur ou prêtre ou agriculteur. C'est pourquoi, quand un enfant va très souvent

1. Cf. P. Sébillot, *Contes pop. de la Haute-Bretagne*, p. 32. — L. Pineau, *Le Folk-Lore du Poitou*, p. 523.

dans le même lieu, sa mère, en colère, lui dit : « C'est là que l'on a jeté ton nombril ![1] »



Quand le nouveau-né bâille, on fait un signe de croix sur sa bouche, en disant : « Porte-toi bien et que Notre-Dame soit auprès de toi ! »



Quand l'enfant a été sevré, la mère ne doit plus lui redonner le sein : il deviendrait méchant ou aurait le mauvais œil.



Si une mère allaite trop longtemps son enfant, il deviendra idiot.



S'il arrive qu'un charbon tombe de l'encensoir pendant que le prêtre encense dans l'église, les femmes le ramassent, puis le broient et en mettent la poussière dans de l'eau : elles la font boire à leurs bébés, et cela les fait parler plus tôt.

1. Cf. P. Sébillot, *Contes Pop. de la Haute-Bretagne*, p. 19.

Autre moyen pour que les enfants parlent de bonne heure : on lave bien le verre (lampe) suspendu devant les Images, et l'on fait alors boire trois fois de l'eau claire à l'enfant dans ce verre, mais chaque fois d'un côté différent.



Quand un enfant a une dent de lait, celui qui l'aperçoit le premier doit lui faire faire une chemise : et alors les autres dents pousseront sans douleur.



Aussitôt qu'ils voient une dent de lait, le père, la mère, le parrain ou la marraine de l'enfant doivent se procurer un pain fait de beurre, de sucre et d'épices, etc. : alors, on pose l'enfant, recouvert d'un drap de soie, au milieu d'un carrefour ; puis, on coupe le pain au-dessus de la tête de l'enfant et on en distribue les morceaux aux enfants du quartier. Ainsi l'enfant mettra ses autres dents sans s'en apercevoir. Au lieu de pain, on peut aussi distribuer des dragées ou des fruits.

III

LES PARTIES DU CORPS

La personne qui a un grain de beauté sur les lèvres ou auprès, sera malheureuse toute sa vie.



Qui a les oreilles longues, vivra longtemps.



Les gens bancals ont de la chance.



Si le pied te démange, c'est que tu vas faire un voyage ou étrenner un habit neuf.



Si les sourcils te démangent, c'est que tu vas te donner du plaisir.



Quand l'œil se met tout à coup à cligno-ter, c'est qu'on verra une personne inconnue ou quelque chose de curieux[1].

1. Barthélemy fait la remarque, dans le *Voyage d'Anacharsis*, que, chez les Grecs, le mouvement

Main qui démange recevra de l'argent.



Il ne faut pas avoir les doigts entrelacés, quand on est assis; ni les mains croisées, quand on se couche : on empêcherait le bonheur.



Si l'oreille droite vous tinte, c'est que vous allez apprendre une nouvelle qui se réalisera ; si c'est la gauche, ce sera une fausse nouvelle.



Il ne faut pas se laver les pieds, surtout le talon, avec du savon: on glisserait, en arrivant dans l'autre monde.

convulsif des paupières était considéré comme n présage.

Cf. THÉOCRITE, *Idylles*, III, 31 — Posidonius : *Sur les Présages tirés des mouvements du corps humain,* ouvrage adressé à Ptolémée Philadelphe par l'Égyptien Mélampus : ὀφθαλμὸς δεξιὸς ἐὰν ἅλλεται ἐχθροὺς ὑποχειρίους ἕξει. »

IV

LES OISEAUX

Les Grecs aiment les hirondelles et détestent les cigognes; au contraire, les Turcs prennent grand soin des cigognes et n'aiment pas les hirondelles.



L'hirondelle chante : « Je m'en vais, laissant figues et raisins, la croix et le van ; quand je reviendrai, je trouverai le blé déjà poussé. »

Il faut être à jeun quand on voit les premières hirondelles.



Le chant du pinson annonce la pluie : il commande à tout le monde d'entrer dans les cavernes.



Quand la grue passe, on dit : Prends ma maladie et ma paresse, et emporte-les dans un pays lointain !



Il faut que les grues volent bas pour que l'année soit bonne.

Il y aura des fiançailles dans la maison autour de laquelle les chauves-souris, le soir, volent en grand nombre.



Le cri du hibou porte malheur.



LA CHOUETTE

Savez-vous pourquoi la chouette se fait suivre des petits oiseaux en volant ?

— C'est parce que, ayant relevé sa jupe sur sa tête, elle alla consoler Notre-Dame, après que le Christ eût été mis en croix.

Notre-Dame fut tellement contente de sa visite qu'elle promit de lui envoyer tous les jours quelques petits oiseaux à manger.



LE CHAT-HUANT, LE COUCOU ET LA HUPPE

Le chat-huant servait chez le coucou, homme violent. Comme il ne pouvait plus supporter les colères de son maître, il résolut de quitter la maison : il demanda ses gages.

Mais le coucou, qui à la violence ajoutait l'avarice, prétendit qu'il ne lui devait rien. Le chat-huant, alors, dégoûté de la société des hommes, pria Dieu de le changer en oiseau. Dieu exauça sa prière. Et le chat-huant, allant se poser sur la maison du coucou, se mit à chanter : Hak! hak! — Cela pour lui causer des remords.

Mais celui-ci, reconnaissant la voix de son domestique, sortit dans la cour et, pour se moquer de lui, cria : Coucou! Ce qui voulait dire : J'ai de l'argent, mais je ne veux pas t'en donner!

La huppe, qui demeurait à côté de chez le coucou, lui dit : Poute, poute! — C'est-à-dire : Où est l'argent? Tu n'en as pas!

Dieu s'irrita alors contre eux à cause de leur injustice et les changea l'un en coucou, l'autre en huppe.



V

ANIMAUX DIVERS

Quand le chat se débarbouille, c'est signe de pluie; le vent soufflera du côté vers lequel le chat est tourné en se débarbouillant.



Le grillon qu'on entend, le soir, chanter dans le foyer porte bonheur : il ne faut pas y toucher.



Si l'on rencontre en son chemin un serpent, c'est signe que ce que l'on entreprend réussira.



Si l'on voit un lièvre sur sa route, c'est que ce que l'on entreprend échouera[1].



Quand, à la campagne, on rencontre un écureuil, on se garde bien de lui adresser

1. Cf. Théocrite, *Idylles*, II, 12-35. — Ovide, *Fastes*. I, 389.

une mauvaise parole ou de lui faire du mal : sinon, il viendrait à la maison ronger les vêtements.



Quand on trouve dans une maison un serpent d'une certaine grandeur, on ne le tue pas : on le regarde comme le protecteur de la maison.



Les aboiements plaintifs du chien annoncent la mort de quelqu'un dans le quartier. On dit alors tout bas : « Mange-toi la tête ! »

VI

LE TEMPS

On continuera à faire ce qu'on a fait le jour de l'An.



On n'entreprend rien le lundi et on ne paye pas de dettes ce jour-là : ce serait vouloir en payer toute sa vie.



Quand il tombe une pluie fine le samedi et

que le soleil paraît en même temps, on dit que c'est un Juif qui va mourir.



Le mardi, il y a des personnes qui ne voyagent pas.



On dit que, si le même dimanche il y a plusieurs mariages, un membre de l'un de ces ménages va mourir.



Quand il tonne, on se tire le bout de l'oreille et on fait avec les lèvres le bruit d'un baiser.



Pour se préserver de la foudre, les paysans clouent au-dessus de leur porte d'entrée, à l'intérieur, le groin d'un cochon, ou bien ils mettent dans la cheminée la mâchoire inférieure. Tous les ans, ils remplacent le groin ou la mâchoire de l'année précédente par ceux du nouveau cochon qu'ils tuent.



On mange de la première neige avec du sucre ou du miel.

Le jour de la Saint-Élie, 25 août, s'il fait beau, c'est signe que l'hiver sera bon. Si le ciel est couvert et que l'aquilon chasse les nuages, l'hiver sera neigeux; il sera pluvieux, si c'est le vent du Sud.

VII

CROYANCES ET SUPERSTITIONS DIVERSES

Si tu as été charmé par quelqu'un, il faut que tu coupes un morceau de son habit ou du seuil de sa maison et que tu le fasses brûler.



On ne siffle pas la nuit, ni à midi : c'est l'heure où les mauvais esprits se promènent.



Lorsqu'il s'agit de passer des ravins ou des ruisseaux et qu'il est midi, on ne parle point; on dit intérieurement : « Que Jésus-Christ

vainque et disperse tous les maux! » On croit que ces endroits sont habités par des Fées[1].



Quand on aperçoit une belle personne, ou un gras animal (cheval, bœuf ou brebis), ou une chèvre qui donne du lait en abondance, ou un arbre surchargé de fruits, on lance au loin trois fois de sa salive, afin d'empêcher que ce que l'on voit ne soit ensorcelé. Car on croit qu'il y a des personnes qui ont le mauvais œil et qui peuvent exercer une fâcheuse influence sur ce qui est beau[2].

1. Cf. THÉOCRITE, *Idylles*, I, 15. — LUCAIN, *Pharsale*, III, 423. — OVIDE, *Fastes*, IV, 781. — A midi, au moment de la grande chaleur, quand toute la nature repose, les dieux reposent aussi : et il ne faut pas les troubler. — B. SCHMIDT, *Das Volksleben der Neugriechen u. das hellenische Alterthum*.

2. La croyance au mauvais œil était fort répandue dans l'antiquité. — Cf. THÉOCRITE, *Idylles*, VI. Polyphème, pour ne pas être ensorcelé, cracha trois fois dans son sein. PLINE nous apprend, en effet, que c'était là le moyen d'échapper à la βασκανία : « Veniam quoque a deis spei alicujus audacioris petimus in sinum spuendo. » *Hist. nat.*, XXVIII, 7.

La veille de la fête d'un saint, les malades vont coucher dans sa chapelle. Les vieilles femmes suspendent devant les saintes Images, des fioles pleines d'eau et bouchées avec du coton. Elles les y laissent pendant quarante jours, après quoi l'eau est bénite.



Il faut bien se garder de ramasser les chiffons noués que l'on voit quelquefois dans les carrefours : on y trouverait non des pièces de monnaie, mais des maladies et toutes sortes de maux.



Celui qui, aussitôt après son mariage, est impuissant, on dit qu'il a été lié par son rival.



Afin de prévenir son ennemi, deux ou trois jours avant le mariage, on se fait attacher à la ceinture un morceau de vieux filet ou une vieille mantille de sa fiancée, à laquelle on fait des nœuds. On la porte pendant la cérémonie et jusqu'au moment de se coucher. On se garantit ainsi des maléfices du rival qui,

au moment du mariage, attache un fil à un arbuste en récitant des imprécations.



Quand une femme est en colère après son enfant, elle lui dit : « Puisses-tu devenir comme le Court ! »

On croit que le Court, Κουτητής ou Κουλοτής, qui vivait au temps de Jésus-Christ, fut l'auteur principal de la Passion. Jésus-Christ l'a maudit et l'a condamné à ne pas mourir. Depuis ce temps, il erre d'un pays dans l'autre. Il est petit, trapu, difforme. Vainement il cherche la mort : elle ne veut pas de lui. Beaucoup s'imaginent l'avoir vu.



Si une personne est indisposée, ou que les mamelles d'un animal soient atteintes d'une maladie, ou que les feuilles d'un arbre fruitier commencent à jaunir, on dit qu'elles ont été ensorcelées par le mauvais œil.



Si l'on est indisposé, on se croit ensorcelé. On fait alors brûler des rameaux bénits dont on s'encense.

Au bout de trois ans, on déterre les cadavres, pour en conserver les os.

Si on trouve un cadavre décomposé, on dit que c'est un saint.

Mais, si sur les os il y a encore des lambeaux de chair, on dit que c'est un pécheur : que le péché l'a empêché de se décomposer.



Si une fille aimait un jeune homme et que celui-ci ne répondît pas à son amour, la mère de la jeune fille, à cheval sur un bâton, toute nue, portant une quenouille et un sac de cendre pour se défendre, au cas où elle rencontrerait quelqu'un, faisait trois fois le tour d'une maison isolée; puis elle allait crier aux portes du jeune homme[1].

Une autre femme pouvait prendre la place de la mère.



Quand on creuse les fondements d'une nouvelle construction, le maçon lance une

1. Cf. Ed. S. HARTLAND, *The science of Fairy Tales*, p. 71-90 : La procession de Lady Godiva.

pierre sur l'ombre de la première personne qui vient à passer : ainsi la personne mourra, mais la construction sera solide.



Quand on pétrit avec la première farine de l'année, on doit, avant d'en manger, jeter dans un puits un petit pain rond.



La jeune fille qui aime un jeune homme et n'en est pas aimée, tâche de mesurer le corps de son amant, pendant son sommeil, avec un fil rouge, qu'elle porte ensuite sur elle : elle est sûre que le jeune homme ne cessera de penser à elle.



Ou bien elle se procure du μανόγαλα[1],

1. Voici ce qu'est le μανόγαλα : Il faut que deux femmes, la mère et la fille, se trouvent allaiter en même temps chacune son enfant ; alors elles se renferment dans une chambre, puis, devant une glace, elle se tirent chacune du lait, qu'elles mélangent, et qu'elles offrent à la jeune fille en question. Cela ne se pratique qu'avec une très grande crainte : les deux femmes ont peur qu'il ne leur arrive du mal.

G. G.

qu'elle verse en cachette dans le café ou dans le vin de son amant.



Quand un enfant est atteint d'une grave maladie, on fait un vœu à Notre-Dame ou à l'un des saints. On lui promet de donner en cire ou en encens le poids de l'enfant, s'il guérit.



Les femmes malades font vœu d'aller devant Notre-Dame ou un des saints, pieds nus, les cheveux épars et les mains attachées derrière le dos, tenant un grand cierge qu'elles allument devant l'Image. Le mouchoir, avec lequel les mains sont attachées, doit être d'un grand prix : elles le suspendent à l'image.

C'est le prêtre qui leur détache les mains.



Quand quelqu'un de la famille est grièvement malade, la mère et les filles font vœu de s'habiller de noir pendant une année ou six mois ; de faire maigre pendant une ou deux semaines ; de faire dire des messes à l'intention du malade.

On a bien garde de couper les arbres qui se trouvent auprès d'une chapelle. Ces arbres sacrés sont généralement très hauts. Les malades suspendent aux branches leurs chemises ou leurs ceintures, dans l'espoir d'y laisser leurs maladies. Lorsqu'ils sont atteints de la fièvre, ils vont accrocher leurs vêtements à un arbre près de la chapelle de Saint-Jean : c'est, en effet, lui, ce saint, le guérisseur de la fièvre.

Quelquefois, il n'y a pas de chapelle; mais, au pied de l'arbre, tout simplement une pierre, à laquelle on colle des cierges. On en met aussi au tronc de l'arbre.



LES CALICATZARIS

Les calicatzaris sont des monstres à forme humaine qui portent des bonnets pointus; ils habitent le monde inférieur. Ils n'apparaissent que de la veille de Noël à l'Épiphanie. Ils ont les ongles crochus, la taille très souple, et ils grimpent avec facilité sur les murs. Ils pénètrent dans les cours pour lécher le sang

et manger les intestins des cochons; ils en ramassent les soies pour faire leurs bonnets. Durant le temps de leur apparition, les villages fourmillent de ces monstres. Les femmes, pour les tenir à l'écart de leurs maisons, jettent de la cendre tout le long des murs; les enfants cachent leurs bijoux.



LES BROUCOLAQUES

On croyait autrefois que les corps des pécheurs ne pouvaient se putréfier dans la tombe; ils apparaissaient aussi bien le jour que la nuit, et leur rencontre était réputée fort dangereuse. Tandis que dans certaines contrées de la Grèce on déterrait les broucolaques et les brûlait, en Mételin, on les mettait dans des sacs et les transportait sur des îlots, à quelque distance de la côte. Ne pouvant franchir la mer pour revenir à leurs tombes, on s'en trouvait ainsi débarrassé.





H

MIETTES DE FOLK-LORE[1]

Quand la maison crie (craquement dans les murs), c'est qu'un hôte va arriver.



Malle qui craque recevra de l'argent.



Quand on renverse du vin, signe de bonheur; quand on renverse de l'eau-de-vie ou de l'huile, signe de malheur.



Quand on trouve le pain ou le trousseau donné en dot rongé par les souris, on croit que l'un des époux vole l'autre.

1. B. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen u. das hellenische Alterthum*, p. 142-153.

Quand le bois se met à siffler dans le feu, on dit : « Tais-toi ! » Si le sifflement cesse immédiatement, on croit que c'est un ennemi qui disait du mal de vous ; sinon, c'est un ami qui en parle bien.



On piétine un peu un habit neuf avant de le mettre pour la première fois et l'on dit : « Que je l'use en santé et que j'en aie d'autres neufs ! »



Quand un tailleur prête ses ciseaux ou son savon à un autre, il se garde bien de les lui donner de la main à la main : il craindrait de se brouiller avec lui.



Si, la nuit, dans la maison le plancher crie : signe de malheur.



Quand on déménage, après avoir tout expédié, en sortant, il ne faut oublier ni sa canne, ni son parapluie : on doit sortir le dernier.



C'est très mauvais de voir un Tzigane ou

un curé le matin; si on en rencontre un, on ne le salue pas.



Quand on coud à la main un habit et que le fil fait des nœuds, c'est que la personne à qui l'habit appartient est jalouse.



Il ne faut pas boire dans le même verre le reste d'une autre personne : on en connaîtrait les secrets.



Si un tremblement de terre à lieu au moment où l'on mange, il ne faut pas avaler le morceau de pain qu'on a dans la bouche en ce moment-là; on le garde pour l'offrir aux personnes peureuses : c'est un remède contre la peur.



La poule qui chante le coq porte bonheur à la maison si, quand elle chante, elle est tournée vers l'orient; si c'est vers le couchant, elle porte malheur : dans ce cas on la tue, et c'est le père de famille qui doit la manger,

parce que c'est lui qui aurait éprouvé le malheur[1].

Ou bien on pèse la poule dès qu'on l'entend chanter le coq ; si elle recommence, on la pèse de nouveau : alors, si elle a pris du poids, signe de bonheur ; si elle en a perdu, signe de malheur, et on la tue.



Si un citronnier, un oranger, ou n'importe quelle plante dans le jardin ne donne pas de fruits, on n'a qu'à faire ceci :

A la Saint-Jean, on place une glace devant l'arbre, puis, une bêche à la main, on prend l'attitude d'un bûcheron ; alors, en regardant dans la glace l'image de l'arbre, on feint de se mettre en colère et on lui dit à haute voix : « Donne des fruits, sinon je te coupe ! »



Quand on vient d'apercevoir la nouvelle lune, il ne faut pas regarder une personne :

1. Tradition très répandue en Italie, en Allemagne, en Russie, aussi bien qu'en France. Cf. P. Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*. — L. Pineau, *Le Folk-Lore du Poitou*. p. 527.

le visage de celle-ci se couvrirait de boutons. Il vaut mieux tourner les yeux vers les montagnes.



Quand, le matin, les femmes et les enfants se lèvent au chant de la première hirondelle, au commencement du printemps, ils disent : « Ma belle hirondelle, tu es venue du désert, que nous rapportes-tu de bon? — La santé, la joie, toutes les autres bonnes choses et des œufs rouges. »

FIN

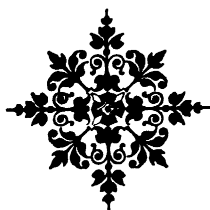




TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CONTES

A. — FÉERIES ET CONTES MERVEILLEUX

B. — CONTES D'ANIMAUX

C. — CONTES ÉNIGMATIQUES

D. — CONTES SATYRIQUES

E. — CONTES ET RÉCITS DIVERS

DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS

A. — BERCEUSES

B. — CHANSONS DE DANSE

C. — CHANSONS DE CLEPHTES

D. — CHANSONS D'AMOUR

G. — CHANSONS DIVERSES

H. — CHANTS DE L'ANNÉE

TROISIÈME PARTIE

PROVERBES ET DEVINETTES
USAGES ET COUTUMES; SUPERSTITIONS
MIETTES DE FOLK-LORE

D. — COUTUMES DE MARIAGES

F. — COUTUMES DIVERSES

G. SUPERSTITIONS

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES CONTES

A

B

C

D

E

F

M

N

O

P

R

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE

ERRATA

P. 20. La note doit être reportée à la page 19.

P. 81. *Lire* l'Andromène et non l'Andromède.

P. 248. *Lire* :

Pour que les pallikares, en te voyant,
Deviennent jaloux !

P. 255. *Ponctuer* :

Hélas! la malheureuse jeune fille,
Qu'un mort emmène !
— Ce sont des oiseaux: laisse-les chanter !

Chalon-sur-Saône, imprimerie de L. Marceau.

